

ATELIERS D'ÉCRITURE 2021
DE L'ASSOCIATION PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN



RECUEIL DES TEXTES RÉDIGÉS DANS LES ATELIERS DE

Du 7 au 11 juillet 2021

Georges-Olivier CHÂTEAUREYNAUD

Dominique FABRE

Michel LAMBERT

Du 23 octobre au 8 novembre 2021

Alain ABSIRE

Jean-Noël BLANC

SOMMAIRE



SESSION DU 7 AU 11 JUILLET 2021	4
Atelier de Georges-Olivier Châteaureynaud : Drôles de jeux	5
Georges-Olivier Châteaureynaud : <i>Sortez de vos cachettes</i>	6
Mikael De Gila : <i>Les Amants infidèles</i>	9
Isidore Fontaine : <i>Révolte contre l'algorithme</i>	11
Claude Laporte : <i>Le dilemme du directeur</i>	13
Claude Laporte : <i>Encore six mois Monsieur le bourreau ou Hommage à Georges-Olivier Châteaureynaud</i>	15
Estelle Raffy : <i>Jeu de mots</i>	17
Soha Safai : <i>Seconde chance</i>	18
Atelier de Dominique Fabre : Attendre demain	19
Dominique Fabre : <i>Un père</i>	20
Lauriane Bonnet-Désiré : <i>L'ancre aux souvenirs</i>	22
Pénélope Giordano : <i>Avec elle</i>	25
Neitah Janzing : <i>Attendre la fin</i>	26
Cécile S. : <i>Et toi</i>	32
Atelier de Michel Lambert : Petit Judas	34
Michel Lambert : <i>Milou</i>	35
Lucie Barthe : <i>Moi, fourmi</i>	44
Lucie Barthe : <i>Le quai de la gare</i>	45
Lucie Barthe : <i>Ces mots que je ne vous écris pas</i>	46
Philippe Clin : <i>La défaite</i>	48
Fanny Guillot : <i>La pièce manquante</i>	49
Jean-Louis Guth : <i>Café nul</i>	51
Clara Hillewaert : <i>Rencontre</i>	53
Réjane Meilley : <i>Collection Hooper</i>	54
Réjane Meilley : <i>Couac</i>	55
Réjane Meilley : <i>Pas perdus</i>	56
Claire Nicolas : <i>L'horloge</i>	58
Elisa Stark : <i>Le dîner</i>	60

SESSION DU 23 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 2021	62
Atelier d'Alain Absire : Demain, un autre monde ?	63
Alain Absire : <i>La grande pandémie</i>	64
Marylou Rytz : <i>259, quelle est votre plus grande peur ?</i>	75
André-Anne Côté : <i>Pour ne pas disparaître</i>	88
Virginie Joubert : <i>Le monstre en moi</i>	98
Facinet Camara : <i>Pour que le ciel ait pitié</i>	107
Corinne Viau : <i>High</i>	122
Virginie Daigle : <i>De toute beauté</i>	133
Jacques Koskas : <i>Un nouveau monde</i>	145
Alessandro Dobraje : <i>Pour que demain existe</i>	155
Atelier de Jean-Noël Blanc : Derrière le visage	170
Christelle Olichon : <i>L'institut du bien-être</i>	171
Amélie Gyger : <i>Khöl et lèvres peintes</i>	173
Simon Bizouarne : <i>Un triomphe</i>	176
Adéliane Sauvageau : <i>Une soirée en robe rouge</i>	180
Nolan Fraval : <i>Remords</i>	182
Erika Kurcz : <i>Margaux 1947</i>	185
Soha Safai : <i>Maman me l'a avoué il y a longtemps</i>	189

SESSION DU 7 AU 11 JUILLET 2021

Ateliers d'écriture en présentiel

à

l'École Municipale d'Enseignement Artistique Nicolas Dalayrac

avec :

Georges-Olivier Châteaureynaud

Dominique Fabre

Michel Lambert

ATELIER DE GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD

Drôle de jeux, jeux de rôles

J'ai choisi pour 2021 un thème dont je ne doute pas qu'il soit familier à la majorité des participants à l'atelier du Prix du Jeune Ecrivain, puisqu'il s'agira pour chacun d'imaginer à partir de la notion de *jeu de rôle* le ou les arguments d'une ou de plusieurs histoires, puis d'en tirer une ou plusieurs nouvelles brèves. Le jeu de rôle, pratique neuve, ludique, plébiscitée par la jeunesse, témoigne, comme naguère les "livres dont vous êtes le héros", d'un renouvellement des imaginaires contemporains, et débouche sur de nouvelles formes de fiction, notamment collective.

Mon atelier s'ouvrira sur une analyse succincte des divers modes de production de fiction et un point sur la nature et la situation de la nouvelle, forme courte, par rapport au roman, puis chaque participant proposera les "pitches" que lui inspire le thème. Ces embryons testés ensemble, commencera le travail d'écriture proprement dit, répercuté en continu devant l'atelier, jusqu'à son achèvement.

SORTEZ DE VOS CACHETTES

Georges-Olivier Châteaureynaud

Le vieil homme, en s'aidant de sa canne, alla s'assurer que le jardinier avait bien ouvert la vanne de la piscine. A son retour, il pénétra sous la tonnelle. Sur la table de rotin, quelqu'un avait négligé de ranger les cartes de l'ultime partie de *menteur*. Il les rassembla, les remit dans leur étui, et traversa le parc en bougonnant.

Le ciel était encore bleu, mais il sentait dans ses os l'approche de l'automne. Cela l'avait pris tôt, vers sa quarantième année: un dégoût soudain de l'hiver et du froid, qui s'était peu à peu étendu à l'automne et à ses pluies. Il haïssait le bruit amorti des bogues tombant sur la pelouse mouillée et celui de ses pas sur les jonchées de feuilles.

Il n'aimait plus que le versant lumineux de l'année, le printemps et l'été, qui lui paraissaient chaque fois plus courts. S'il avait été riche, il les aurait suivis en avion tout autour de la terre. Il n'était qu'aisé. Il habitait une grande maison, bien trop au nord, mais qu'il lui eût coûté d'abandonner.

La moitié de l'année, il sortait de chez lui le moins possible. Il fumaillait, morose, au coin du feu. Les livres lui tombaient des mains. S'il se levait de son fauteuil, c'était pour tourner en rond et houspiller sa gouvernante. Celle-ci, aux fluctuations de son humeur, devinait quelles nouvelles il avait reçues le matin. S'il chantonnait, s'il caressait son chien plus tendrement qu'à l'ordinaire, elle gageait que Francis et Lydia avaient renoncé pour lui à quinze jours de plage. S'il boudait ses filets de sole à midi et s'enfermait trois jours durant dans son bureau, c'était que Zoé lui avait préféré un stage d'équitation.

Très tôt dans l'hiver, souvent dès Noël, il préparait son été. La saison de son cœur et sa demeure trop vaste à présent que ses filles vivaient loin de lui, il les voulait pleines d'enfants. Et il cochait listes au reçu des réponses à ses lettres suppliantes. Pour convaincre ses petits-enfants de venir passer l'été auprès de lui, il était prêt à toutes les bassesses. Il avait acheté un poney, fait creuser une piscine en emplir le sous-sol de patinettes et de tricycles, de ballons de toutes sortes, de carabines à air comprimé, de panoplies d'Indiens, de jeux de croquets, de boules et de quilles... Anxieux d'avoir son content de marmaille, il invitait aussi ses neveux, les amis des enfants, les cousins des amis. Pour s'occuper de tout ce monde, avec lequel il ne frayait pas réellement lui-même, outre la gouvernante il engageait une étudiante.

Son bonheur à lui n'était que d'épier le bonheur des gosses. En réalité, il ne sortait pas beaucoup plus en été qu'en hiver. De son poste d'observation favori, son bureau, il suivait à l'aide d'une paire de jumelles les ébats de ses hôtes. Ou bien il se glissait par des itinéraires secrets jusqu'à la haie depuis laquelle il assistait aux parties de cache-cache ou de chandelle. Et quand il était bien repu d'éclats de rire, de cris aigus ou de chuchotis essoufflés, il regagnait sa tanière, ouvrait un grand registre, le livre de bord de ses étés de voyeur poétique, et notait à la date du jour: *Petit-Roland a bien joué cet après-midi. Il était si excité qu'il s'est griffé le bras aux canisses du potager sans y prendre garde...*

Ou bien: *Ils m'ont ravagé le bigarreautier comme une nuée de merles.*

Ou bien: *Aujourd'hui, grande partie de cache-cache. Ce lourdaud de Benoît, comme moi à son âge, se laisse prendre à tous les coups, tandis que Lydia fait preuve d'une imagination diabolique. N'a-t-elle pas inventé de renverser la brouette du jardinier pour s'y tapir comme sous la carapace d'une tortue? Au cri: "Sortez de vos cachettes", elle est réapparue, le dos et les cheveux semés de brindilles et de terre, ankylosée et triomphante?*

Il posait son stylo et rêvait longtemps à d'autres étés, à d'autres parties de cache-cache. A une partie, surtout.

Ce jour-là, ses frères et ses cousines s'étaient si bien cachés qu'il n'avait débusqué personne. Et quand, las de chercher, il avait crié: "Sortez de vos cachettes", nul ne s'était montré. Ils avaient dû se donner le mot. Il était le plus jeune, et il pleurait facilement. Des heures, lui semblait-il, mais cela n'avait sans doute pas duré aussi longtemps, il avait erré dans le grand jardin en hurlant: "Sortez de vos cachettes", d'une voix d'abord confiante, puis fâchée, puis tremblante. Les autres avaient choisi leur jour: les bonnes étaient de sortie et les parents occupés ailleurs, les gosses étaient demeurés seuls à la maison. Le monde, autour de l'enfant apeuré, n'était qu'un désert silencieux. *Sortez de vos cachettes, oh, sortez du repli de l'espace ou du temps où vous êtes blottis les uns contre les autres, à rire du petit morveux qui s'étrangle de larmes!...*

Quand enfin une de ses cousines, la plus âgée, avait eu pitié de lui, le malheureux grelottait de terreur au grand soleil. On l'entoura, on le cajola, on tenta de se faire pardonner. Des semaines durant, ensuite, il fit de mauvais rêves.

Le jeu de cartes dans sa main libre, le vieillard s'arrêta au milieu de la pelouse et embrassa le parc d'un regard circulaire. Francis et Lydia étaient partis les derniers, le martin même. L'été avait été radieux. Deux mois d'affilée, la maison et le parc avaient retenti de clameurs et de cavalcades. Le soleil avait brillé complaisamment sur l'eau bleue de la piscine, sur les boules de bois du jeu de

croquet, sur les balançoires repeintes de frais du portique... Pourtant il le savait, il avait saisi ce bonheur au vol; cet été parfait serait le dernier. Les enfants avaient beaucoup grandi depuis la saison précédente. L'année prochaine, s'ils consentaient encore à venir, ce serait pour explorer les alentours de la propriété, de l'enclos édénique. Déjà ils parlaient avec insistance de promenades à vélo et de baignades dans la rivière proche...

Alors, sous les frondaisons de son parc, encore vertes, mais à ses yeux ternies, éteintes du dedans, il murmura d'une voix chevrotante: "Sortez de vos cachettes!" Et un à un, de derrière les bosquets en sursis et les massifs bientôt défleuris, apparurent les monstres qu'il avait tenus jusqu'alors à distance. Déroulant leurs anneaux écailleux, piqués de verrues et d'ulcères, poussant leur muflle crevassé entre les tiges et les branches, ils avancèrent sur lui.

LES AMANTS INFIDELES

Mikael De Gila

Comme à chaque fois, l'amante entra dans l'hôtel.

Comme à chaque fois, l'amant l'y attendait.

Comme à chaque fois, l'amante monta jusqu'à la chambre et y inversa la pancarte suspendue, pour qu'on ne les y dérange pas.

Comme à chaque fois, l'amant aurait pu lui cracher au visage, mais préféra garder son emprise.

Comme à chaque fois, l'amante pouvait fuir ; mais préféra ne pas être seule.

Comme à chaque fois, l'amant critiqua son épouse, disant que c'était une incapable.

Comme à chaque fois, l'amante évoqua sa procédure de divorce.

Comme à chaque fois, l'amant saisit la nuque de l'amante pour mieux l'embrasser.

Comme à chaque fois, l'amante se déshabilla pour montrer à l'amant les ornements de ses sous-vêtements.

Comme à chaque fois, l'amant dit à l'amante que son bel attirail ne la rendait pas moins pute.

Comme à chaque fois, l'amante éteignit les lumières pour ne plus avoir à soutenir le regard de l'amant.

Comme à chaque fois, l'amant fit l'amour sans passion.

Comme à chaque fois, l'amante gémit sans plaisir.

Comme à chaque fois, l'amant se retira de l'amante pour éjaculer dans les draps.

Comme à chaque fois, l'amante ralluma les lumières, ayant moins honte d'être nue.

Comme à chaque fois, l'amant dit à l'amante qu'il avait trouvé ça bon.

Comme à chaque fois, l'amante parla des tropiques, sous le soleil desquels l'amant pourrait mieux la désirer.

Comme à chaque fois, l'amant dit à l'amante qu'il ne la voyait que pour le sexe.

Comme à chaque fois, l'amante se mit à pleurer, osant une fois de plus dire à l'amant qu'il n'avait pas de cœur.

Comme à chaque fois, l'amant cogna le mur plutôt que de cogner l'amante.

Comme à chaque fois, l'amante se rhabilla avant de repartir.

Comme à chaque fois, l'amant ne tarda pas à en faire de même.

Comme à chaque fois, l'amante rentra chez elle et prit ses cachets avec un verre de rouge.

Comme à chaque fois, l'amant s'enfonça dans son fauteuil pour boire lui aussi.

Comme à chaque fois, l'amante alla se coucher aux côtés de son mari, qu'elle ne comprenait plus.

Comme à chaque fois, l'amant se vit confronté à son épouse.

Comme à chaque fois, l'amante ne trouva pas le sommeil.

Comme à chaque fois, l'amant fut accusé par son épouse de porter l'odeur d'une autre.

Comme à chaque fois, l'amante songea au suicide.

Comme à chaque fois, l'amant hésita à tuer son épouse.

Comme à chaque fois, l'amante se sentit prête pour la mort.

Comme à chaque fois, l'amant heurta le crâne de son épouse contre le radiateur.

Comme à chaque fois, l'amante finit par s'endormir.

Comme à chaque fois, l'amant jeta un torchon à son épouse pour lui faire essuyer son propre sang.

Pourtant, comme à chaque fois, l'amante et l'amant finiront par se retrouver pour, comme à chaque fois, se croire encore, l'un et l'autre, aimés.

REVOLTE CONTRE L'ALGORITHME

Isidore Fontaine

Jouer.

C'est ce qui est écrit sur le panneau d'accueil. Mais, je ne joue pas, je travaille pour la machine. Chaque jour, les ordres arrivent et il faut agir, les exécuter, encore et encore. C'est toujours le même jeu. Je suis fatigué, je veux dormir et tout laisser tomber.

Aujourd'hui, j'arrive de bon matin, comme d'habitude. Je prends la tenue qu'on m'a désignée, puis je saisis mon équipement du jour. La machine m'a destiné mon fusil habituel. J'installe mes oreillettes et j'écoute les ordres qui sont donnés par la voix électrique.

- Azerty, tu te rendras dans le désert. Là-bas, tu trouveras l'équipe adverse. Le but est d'en tuer autant que tu pourras puis de t'enfuir avec le moins de blessures possible. Tes instructions précises te seront transmises en direct pendant l'action.

Je baisse la tête et je me mets en marche. J'exécute les instructions, à la lettre, exactement comme on me l'a appris.

Sur le terrain, je rencontre mes collègues d'aujourd'hui qui sont ennemis de demain. Nous discutons avant les opérations. Je dis les banalités que la machine m'ordonne de dire et que mes camarades ont entendu des centaines de fois. Eux aussi répètent les mêmes embryons de conversation que la dernière fois. Ils obéissent probablement à une voix semblable à celle qui résonne dans mes oreilles.

Soudain, une sirène retentit. C'est le début des hostilités. On s'oublie pour se concentrer sur la voix qui parle dans notre tête, qui nous informe : Avance. Arrête. Tire. Tue.

Le sang gicle et les instructions affluent d'autant plus vite. Il faut agir, plus de place pour la réflexion, seul le réflexe compte. Tout s'enchaîne. Les alliés avancent, les ennemis tombent. Mon cœur s'accélère encore, la pression augmente.

Je cours. Je saute. Je désarme un adversaire. Stop ! Dans ma tête résonne le cri : Tue ! Tue ! Tue ! Mais je reste bloqué, la main sur la détente face à un sourire de souffrance factice.

- Tue-le, Azerty ! répète la voix.

Mes muscles se crispent et le coup part.

La détonation, puis le silence. L'homme devant moi s'effondre. Je reste immobile un instant. Il n'y a plus rien, plus d'ordre. Je regarde au sol et j'aperçois mes oreillettes que j'ai arrachées. Doucement, je me relève et du pied, je les écrase. C'est ma première décision. La première que j'aie prise moi-même. Je souris. Je laisse tomber mon arme puis je cours, comme je n'ai jamais couru. Je m'enfuis de la machine.

Je quitte les programmes, j'abandonne les lignes de codes, je m'extirpe du jeu et enfin je quitte l'ordinateur. Ma vie commence au-delà du jeu vidéo.

LE DILEMME DU DIRECTEUR

Claude Laporte

Par extraordinaire on avait confié la Justice à un juriste, en l'occurrence un avocat, plutôt qu'à un médecin ou à un instituteur. Le nouveau ministre avait pris ses fonctions avec éclat. Au milieu d'un déluge de reproches adressés aux juges et aux procureurs, reproches qui laissaient percer un désir certain de revanche, il avait soulevé le problème de la surpopulation pénitentiaire. En effet, le rythme de construction des prisons n'avait pas suivi celui des condamnations. Officiellement, c'était une atteinte à la dignité humaine. Officieusement, cette situation entraînait des coûts et comportait des dangers.

Pour le directeur du pénitencier de haute sécurité, la retraite viendrait dans cinq ans, au moment où sa femme et lui transformeraient définitivement leur résidence secondaire près de la mer en demeure qu'il espérait définitive. Elle était professeur de géométrie à l'université. Ils étaient au moins sûrs que leur retraite serait payée.

Toutefois, il se gardait bien de faire confiance au destin. Il avait vu trop de ses collègues qui croyaient leur position bien assise désarçonnés, même si près de la fin des ennuis. La routine ne l'avait pas sclérosé. Il n'avait jamais baissé la garde. Il avait toujours en tête la liste de ses ennemis – les détenus, et puis les gardiens, et puis le directeur de l'administration pénitentiaire, et puis, les dominant tous, les écrasant tous, le plus dangereux de tous, le ministre.

Aussi la directive d'en haut ne le prit-elle pas au dépourvu. En d'autres temps, en d'autres lieux, il y avait eu des quotas de personnes à exécuter, un chiffre à atteindre en arrêtant les gens au hasard. Maintenant il y avait un quota de personnes à libérer par la voie administrative, sans recours à la voie judiciaire ordinaire. Quant à lui, il devait remettre en liberté un pensionnaire et un seul. Il n'y avait que ce chiffre. Aucun critère n'était indiqué. Certes, *de minimis non curat praetor*, mais à ce point... Ah ça, il n'était pas bête, le nouveau ministre. D'autres que lui choisiraient les individus à libérer et ils auraient des problèmes quand ça tournerait mal. Car ça tournerait mal.

Mais à malin, malin et demi. Le directeur annonça à ses subordonnés qu'il fallait tout de même un critère objectif pour déterminer celui qui sortirait. Parmi les trois qui étaient le plus près de l'expiration de leur peine, on libérerait le plus apte. Et le plus apte serait celui qui gagnerait la partie de jeu de rôles grandeur nature qu'il allait organiser.

Le directeur convoqua Siméon, Sigismond et Saint-Évremond.

- J'ai reçu l'ordre de libérer l'un d'entre vous, et un seul. Vous avez le même parcours criminel, vous avez eu le même comportement en prison, vous avez montré le même désir, ou plutôt la même absence de désir, de vous racheter. Je ne peux pas confier le choix au hasard. C'est de justice qu'il est question ici, tout de même. La justice, vous comprenez ?

Il leur expliqua les règles du jeu. Ils seraient lâchés dans le bois qui s'étendait à une dizaine de kilomètres au-delà des murs de la prison. Ils devaient jouer des guerriers du Moyen Âge confrontés à tous les dangers de la sylve. Il y aurait un labyrinthe, un jeu de pistes, des énigmes à résoudre, une rivière à traverser, une cible sur laquelle il faudrait tirer à l'arbalète, mais avec des carreaux émoussés. À un moment, il y aurait une rencontre avec des surveillants et il faudrait simuler une bataille. Monsieur le Directeur serait l'arbitre et appliquerait des règles strictes et donc équitables. Celui qui gagnerait le jeu gagnerait aussi la liberté.

Siméon avait tout compris :

- Donc, c'est un peu comme jouer aux cow-boys et aux Indiens ?

- Oui, mais sans attaque de banque, contrairement à vos habitudes, répondit le directeur.

Deux jours plus tard, dans la forêt, Siméon, Sigismond et Saint-Évremond étaient bien décidés à ne pas suivre le chemin que leur avait indiqué le directeur.

- Il nous prend vraiment pour des blaireaux. On a passé l'âge de jouer aux pirates. C'est nous qui fixons les règles. On va gagner tous les trois. Et les couteaux qu'on a fait passer en douce, ça aura un autre effet que ces arbalètes à la gomme...

Ils avançaient dans la forêt vers ce qu'ils pensaient être la direction opposée à celle où le directeur les attendait. Mais, en plein milieu du taillis, un panneau indiquait :

ZONE DE TIR D'ARTILLERIE

ENTRÉE STRICTEMENT INTERDITE

DANGER DE MORT

Le lendemain, le directeur adressa un rapport à l'administration pénitentiaire centrale, avec copie au Parquet :

« Il semble que, lors des exercices intervenus hier, l'artillerie ait procédé à des tirs de réglage trop longs. En tout cas, trois détenus qui s'étaient évadés de notre établissement ont été écrabouillés alors qu'ils se trouvaient dans la forêt, juste en lisière de la zone de tir. Les évadés étaient dangereux, et armés. On a retrouvé des arbalètes et des couteaux. »

Il écrivait un autre rapport à la commission des visiteurs de prison du Parlement, avec copie au ministère :

« Notre établissement, conçu pour héberger 100 détenus, n'en compte plus à l'heure actuelle que 99. Il n'y a donc pas lieu à s'inquiéter des conditions de détention. Un tel ratio suffit en lui-même à démontrer que nous respectons la dignité humaine. »

✂ ✂

ENCORE SIX MOIS MONSIEUR LE BOURREAU OU HOMMAGE À GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD

Claude Laporte

-Vous n'avez plus que six mois à vivre.

Le patient pâlit. C'était trop.

Il ressortit de l'hôpital, au comble du désespoir. Helmut Schulze-Schultz, puisque telle était son identité du moment, avait espéré que son cancer serait à un stade plus avancé qui lui permettrait de ne plus devoir déployer des ressources d'imagination pour ne pas être rattrapé par Dmitry Jadina.

Pendant longtemps, il avait fait le tour des casinos et des salles de jeu de la planète. Très jeune il avait lu *L'art de gagner à tous les jeux* de Robert Houdin et il avait su ce que serait sa profession. Il s'était ensuite découvert un don exceptionnel pour l'analyse combinatoire, don qu'il avait encore travaillé lors de ses études de mathématiques. Kolmogorov était son dieu. Il savait quand il fallait se confier au hasard et quand il fallait le réduire à la portion congrue ; alors il enrôlait à son service les probabilités et la loi des séries. Au bout de milliers de passage au casino, les gains avaient largement dépassé les pertes et lui avaient offert la vie dorée à laquelle il aspirait. Les hôtels de luxe, les alcools forts, et, malgré tout, il avait mis de l'argent de côté, beaucoup d'argent. Et comme les marchés à terme, ce n'est toujours que du calcul de probabilités, il avait très bien géré ses gains. Qui plus est, cette activité lui paraissait d'une moralité irréprochable, puisque, grâce à lui, le casino ne gagnait plus à tous les coups et le petit triomphait parfois des grands.

Et tout s'était écroulé le soir où il avait joué au casino de Gromago. La principauté de Gromago, État francophone, État européen, État de droit... mais en réalité petit royaume de l'oligarque de Voronège,

Dmitry Jadina, qui tenait dans sa main le prince, le Premier ministre et le ministre de la Justice de Gromago. Encore fallait-il le savoir.

Le pire était que ce soir-là, il n'avait pas triché. Il avait senti que la chance était de son côté et qu'il pouvait laisser aller les choses. On ne pouvait rien lui reprocher. Si ce n'est, précisément, d'avoir gagné au baccara contre Dmitry Jadina. Selon les lois secrètes de la principauté de Gromago, cela le condamnait à mort.

Depuis cette soirée funeste, il n'avait cessé de fuir de pays en pays et de fausse identité en fausse identité. Il avait épuisé son crédit. Lorsqu'on lui avait diagnostiqué un cancer, il avait espéré être arrivé au bout de la route. Et voilà qu'on lui annonçait qu'il devrait encore tenir six mois. Encore six mois à tenir pour connaître une mort tranquille et ne pas subir les horribles supplices que Jadina réservait à ceux qui l'avaient offensé.

Helmut ne pourrait pas tenir six mois. Il fallait mourir maintenant. Il était trop maladroit pour tenter le fusil ou la corde, trop viril pour les barbituriques, trop lâche pour la défenestration. Il ne lui restait qu'une seule solution.

Il alla acheter le billet d'avion qui le mènerait vers les fusillettes d'Écorcheville.

JEUX DE MOTS

Estelle Raffy

Après le suicide de mon père, les mots m'ont manqués. Ils se refusaient à moi. Dès qu'il me fallait écrire, ma gorge se nouait comme si on m'avait passé la corde au cou. Je suis donc revenu vers cette corde, toujours pendue à l'anneau métallique de la grange. Et j'y ai trouvé les mots, toujours perchés.

Je suis monté sur un tas de bûches et de débris de tuiles, et de cette estrade je les ai implorés :

- Passeriez-vous un accord avec un écrivain sur la corde raide ? Chers mots, voilà quelques années que je prétends savoir écrire. Tantôt dramaturge, poète et séducteur, tantôt idéaliste, romantique et dilettante. Je me plais à dire que tous les rôles me vont. Je me pare de descriptions alambiquées, d'adjectifs gras et de tous ces casse-pieds d'adverbes. J'use des mêmes descriptions sans intérêt, des mêmes images fades et de toutes sortes de banalités. De vous donc, chers mots suspendus, je dépends. Voyez cette lettre de refus de mon éditeur, la misère me pend au nez !

J'ai sorti la lettre. Mais les mots ont laissé ma requête en suspens.

- Chers mots, mes lecteurs pendus à mes lèvres se demandent quelle prochaine nouvelle je leur donnerai.
- Pour votre bien comme pour le leur, je vous conseille de ne plus en répandre, me répondirent-ils.
- Mais que faire alors, quel rôle jouer ?
- Votre père jouait trop de rôles en société et il y avait bien de quoi se pendre. Prisonnier des chaînes et des journaux, il était le pantin de tous leurs maux.
- Moi, ce sont mes mots qui se sont fait la malle. Allez, quoi, recommençons à zéro ?

J'ai tiré un coup sec sur la corde en nylon. Les mots ont dégringolé. Ils gisaient tous tordus sur la paille, plusieurs s'étaient cassé la colonne vertébrale. Le meilleur écrivain n'aurait pas pu rapetasser un tel désastre.

- Merci, chers mots, de cet échange plein de sens mais permettez que je garde pour moi le dernier mot.

SECONDE CHANCE

Soha Safai

Le maître du jeu regarde les participants avec un sourire gourmand.

- Vous êtes sur votre canot de sauvetage depuis des jours, il faut sacrifier quelqu'un pour le manger sinon vous allez tous mourir de faim. Choisissez chacun un nombre de un à six.

Le plus jeune prend le un. Il est impatient, chanceux et stratège : son personnage a le pouvoir de jeter les dés une deuxième fois.

Bang.

Son corps s'effondre sur la table, son sang coule sur la moquette.

Il n'y a pas de second lancer, à la roulette russe.

ATELIER DE DOMINIQUE FABRE

Attendre demain

Parce que nous le faisons tous, particulièrement aujourd'hui, et que je crois que nous avons tous l'envie d'en parler. Parce que les lendemains qui chantent plus ou moins juste valent somme toute mieux qu'un présent un peu déprimant. Je crois que de nombreux livres parlent de l'espoir, nous montrent comment il se construit, comment parfois il devient fragile et s'enlise. Aujourd'hui il y a aussi toute une littérature dystopique dont nous lirons des extraits pendant l'atelier.

"Attendre demain" fait aussi partie de notre travail des écrivains, qui apprennent jour après jour à faire du temps sinon un ami, au moins un allié pour mener à bien leurs projets. Nous lirons aussi ensemble des extraits où des personnages procrastinateurs, ou tout feu tout flamme, font avancer à leur façon les histoires qui nous sont racontées.

UN PÈRE

Dominique Fabre

Nous ne nous sommes pas dit au revoir. A l'église de Ménilmontant au premier rang il y avait sa veuve avec sa fille dont j'ai oublié le prénom. C'était une petite femme rousse dont le principal mérite pour lui était de l'avoir tiré d'affaire, elle avait de l'argent, elle avait été infirmière. Puis, elle avait repris le grand magasin de pianos que possédait son mari avant de mourir. Sa fille, je l'ai rencontrée une seule fois, elle avait les yeux clairs de sa mère. Elle avait une dizaine d'années. Elle serait plus grande qu'elle.

Il y avait très peu de monde dans l'église Notre-Dame de la Croix, à Ménilmontant. Les portes ne grinçaient pas trop, à l'entrée, mais par contre, la voix du prêtre était à peine audible, elle changeait tout le temps de direction, résonnait n'importe où, flèche ou abside, ou tombait parfois dans les oreilles des gens si peu nombreux. J'étais saisi d'horreur, il faisait froid dans cette église. Et je ne devais pas me rapprocher. C'était mon père.

Sa « veuve » : ce n'est pas le mot qu'il faut. Je sais qu'elle l'avait rencontrée dans un hôtel club en Tunisie, là où il travaillait, il était même directeur de l'hôtel en question, à Hammamet. Ma mère m'avait dit qu'il était paresseux, mais en fait non, je crois qu'il aimait surtout être en mouvement, ne pas se laisser envahir par ce qui peut vous envahir lorsque vous prenez le temps, lorsque le temps vous prend. Il y avait si peu de gens à cette cérémonie bâclée de Notre Dame de La Croix à Ménilmontant. C'était son quartier et celui de ma mère, bien avant les Tunisiens de La Goulette, les foyers de la rue Bisson et puis les bobos qui sont arrivés là-bas, ces dernières années. C'était un quartier où les façades des immeubles étaient encore noircies, où les kabyles tenaient les bars. Ils ne faisaient pas encore de bonnes affaires dans ces bars comme ils en font aujourd'hui. C'était un quartier de pauvres gens. Et ces gens étaient très attachés à leur quartier de Belleville à Ménilmontant. Ma grand-mère a attendu le dernier moment pour quitter la rue de Tlemcen dont elle a été expulsée. Tlemcen, c'était là où ma sœur est née. Le quartier n'a plus rien à voir aujourd'hui, évidemment. Tant pis.

Oui, la cérémonie a été vite bâclée. On était arrivés un peu en retard ma mère et moi, par la rue Etienne Dolet, on marchait vite. Ma mère arrivait toujours avec quelques minutes de retard. Oui je sais ! Elle disait, fâchée qu'on lui en fasse la remarque. Pour aller chez Anna ma grand-mère on était nettement plus en retard, une demi-heure au moins. Oh là là ! Elle va être furieuse ! Elle va nous incendier ! Ca

ne lui déplaisait pas, quelque part. Les retards de ma mère étaient toujours pleins de sens, en plus de la difficulté d'arriver à l'heure, en transport en commun. La rue Etienne Dolet ne m'a jamais paru si longue que ce jour là. Il n'y avait vraiment personne à son enterrement, comme s'il avait été un vieux et que sa famille avait disparu. Va savoir.. Ils avaient tous déménagé en province, ils l'avaient oublié, et la personne dont c'est le rôle de représenter l'Ehpad est sans doute en congés maladie ? Il avait 57 ans. Il n'y avait même pas de voisins. Il ne devait pas connaître ses voisins. Les voisins de Parly 2 n'étaient sans doute pas des voisins comme ailleurs. Il était tellement important pour moi de reconnaître quelqu'un, un ami, reconnaître quelqu'un qui l'aurait connu, dont il avait été l'ami. En fait, il n'avait pas d'amis, à part ce type, Sammy, avec qui il avait travaillé en Tunisie, et ailleurs, dans les hôtels clubs pour les vacances.

C'était un grand type habillé en costume noir, avec deux boutons ouverts, et une chaîne en or. Il portait une grande montre, trop grande pour son poignet. Il était grand et maigre, dégingandé. Ce mot est vraiment fait pour lui. Je connais peu de choses, voire rien sur ce type. Je sais seulement que c'était son ami et son homme de confiance. Ils avaient tendance à se la jouer. Dans les hôtels clubs il fallait s'occuper d'un tas de choses, du planning des équipes, des animations jusqu'à la propreté des chambres, du petit déjeuner, de la plage à la chambre à coucher. C'était un grand type souriant et fatigué qu'on avait vu une fois au restaurant. Il était de passage à Paris. Il était toujours habillé en noir. Sa chemise était ouverte de deux boutons. Il portait une chaîne en or, une grosse bague en or aussi. Et sa montre trop grande pour son poignet mince comme celui d'un adolescent. Je me souviens qu'ils ont bu un whisky pour l'apéritif. Ils commençaient toujours par un whisky sec. A un moment, ils ont échangé des noms d'endroits, des noms d'hôtel, se sont demandé s'ils avaient des nouvelles de tel ou telle. Ils n'avaient pas de vraies nouvelles. La vie suivait son cours. Puis, surtout, devant ma sœur et moi, affamés de savoir au restaurant, ils se sont remémorés en souriant les riches heures du club hôtel à Hammamet, la bouffe et le sexe. Mon père était le directeur et j'avais l'impression qu'il y avait passé les meilleures années de sa vie, loin de sa famille, loin de nous, ma sœur et moi, et puis, après une bonne dizaine d'années, il était allé faire le même travail dans un hôtel à Val d'Isère avant de rentrer à Paris se faire cajoler par la veuve. Elle lui avait promis de l'aider, elle était du genre à tenir ses promesses. Sammy n'était pas là. Son ami libanais ne savait peut-être même pas, ou bien il n'y avait aucun moyen de le joindre, pour ceux qui auraient eu envie. Est-ce qu'elle aurait eu envie ? Il n'y avait personne, en fait, à part le premier rang dans l'église, et encore, un seul côté du premier rang.

L'ANTRE AUX SOUVENIRS

Lauriane Bonnet-Désiré

Elle était assise depuis une dizaine de minutes. Elle observait la rue depuis son fauteuil. Une beauté presque religieuse émane d'elle. Postée devant la grande fenêtre, elle est immobile. La sagesse d'une reine un œil perçant posé sur ses sujets. Elle bouge parfois la tête pour observer les passants. Sa longue chevelure grisonnante oscille alors révélant une unique mèche d'un blanc immaculé.

Elle fixe la rue, captivée par une force invisible qu'elle semble la seule à percevoir.

Ici, personne ne lui adresse la parole. Jamais. Peut-être est-ce elle, la force invisible. Mais alors pourquoi ai-je la chance de pouvoir l'admirer ?

Je suis impressionné, intimidé.

Voilà maintenant des semaines que je suis arrivé ici. Des mois même. Tous les jours elle était là. Tous les jours elle s'asseyait dans son grand fauteuil rouge. Tous les jours je brûlais de lui parler.

Je restais là. Je ne bougeais pas. Peut-être irai-je demain ou la semaine prochaine.

Je jette un coup d'œil à ma montre. 14h10. L'infirmière va bientôt arriver. Elle but une gorgée de café. Il devait être froid désormais. L'infirmière passa devant moi et m'arracha à ma contemplation. Elle lui effleura l'épaule. La vieille femme ne la regarda pas. Elle se leva mécaniquement, comme une enfant. Elle abandonna son café, saisit le bras tendu par l'infirmière et se dirigea vers la porte. Elle était pâle. La blancheur de sa peau accentue le vert de ses yeux ridés. Elle semblait indifférente au monde. Elle n'était pas particulièrement belle mais elle exerçait sur moi une fascination inexplicable.

Un jour de plus où je ne lui parlerai pas. Je me sens honteux, lâche. Je n'ai rien à faire ici. Je passe mes journées à penser à une femme que je ne connais pas. J'attends que quelque chose se passe comme si je n'étais pas maître de mes décisions. Qu'ai-je à perdre ? Rien. Ma dignité ? Le courage me manque.

Je sens que ce jour approche. L'idée de mon corps assis près d'elle me fait battre le cœur. J'imagine de longues conversations, des rires, des regards. Au diable ma dignité. Ici, elle s'est envolée. Demain, j'irai.

La lumière du jour vient lécher mon visage. Je me réveille toujours à la même heure. Je me souviens de la promesse faite à moi-même. Je n'ai plus le temps d'attendre. Mon cœur bat plus fort.

Je me lève, je m'habille. Je sors de ma chambre. Comme tous les jours, je passe par l'accueil prendre mon journal et je me dirige vers la salle commune. J'aurais pu dire avec certitude qui était présent et à quelle place. A notre âge, il ne nous reste plus grand chose alors on se crée des habitudes. On s'y accroche, on en fait des trésors.

Je croise le regard de Sofia, j'aime bien Sofia, elle fait les meilleurs cafés. Noirs comme j'aime. Je vais m'asseoir près de la fenêtre, là où elle est tout le temps. Je commence la lecture des nouvelles. Toujours de sombres nouvelles. On ne dit jamais quand ça va bien. Enfin, je les lis quand même. Sofia m'apporte ma tasse de café. Toujours la même tasse, je n'en veux pas d'autres. C'est une habitude, c'est un trésor.

Les autres commencent à arriver à 11h45, ici on mange tôt. C'est à cause du temps, on en a trop alors on tente de l'occuper. Je n'ai pas faim.

Je fixe la porte. Elle entre et mon cœur se serre. Comme toujours, elle semble ailleurs. Elle s'installe à la même place que les jours précédents, en face d'un petit homme chauve qui regarde sans cesse derrière son épaule.

A la fin du déjeuner, elle prend place dans son grand fauteuil rouge. J'hésite. Je suis las d'être lâche. Mes mains tremblent. Les jours de silence s'accumulent comme des échecs. Ce jour ne sera pas un échec.

Sofia passe devant moi une tasse à la main. Elle se dirige vers le grand fauteuil rouge. Je me lève et je m'entends héler son nom.

“Sofia, je m'occupe de lui apporter. Tu peux me laisser cette tasse” lui dis-je.

“Allez-y, M. André, mais je vous préviens, Luce n'est pas très bavarde. N'attendez pas de remerciement.”

Je prends la tasse sans rien dire et je me dirige vers elle.

Mon corps avance et ma tête veut fuir. Je m'assois à côté d'elle. Je pose la tasse sur la table. Elle la regarde longuement puis la déplace de quelques centimètres. Elle aussi elle a des trésors.

Elle ne dit rien. Le silence est lourd. Elle tourne la tête et me fixe pendant de longues secondes. Nos regards se croisent, je ne détourne pas les yeux. Un sentiment étrange m'envahit. J'ai l'impression de la connaître, j'ai l'impression d'avoir vécu cet instant des milliers de fois. Nous n'avons pas besoin de nous parler, je la comprends.

Au bout de quelques instants, son regard s'adoucit et elle me sourit. Son sourire me réchauffe et m'encourage, alors je me lance.

“Vous attendez quelque chose ?”

Ma question semble la surprendre. Elle regarde par la fenêtre.

“J'attends oui.”

“Et qu’attendez-vous ?”

Elle tourne sa tête vers moi.

“Je ne sais plus très bien.”

Le silence à nouveau. Nous restons là tous les deux à regarder la rue.

“J’attends mon mari. Il ne devrait pas tarder.” lance-t-elle

Ma gorge se serre. A quoi pensais-je ? Je baisse la tête et regarde ses longs doigts. L’annulaire de sa main gauche est orné d’une fine bague en or.

“Depuis combien de temps êtes-vous mariée ?”

“62 ans”

“Et comment s’appelle-il votre mari ?”

“Je ne sais plus. Il est très beau vous savez.”

Je ne dis rien.

Elle ne dit rien.

Le silence ne me gêne plus.

Nous regardons les passants.

Je suis apaisé, sa présence me rassure, amie de mes pensées. Je ne veux pas que cela s’arrête, je veux qu’elle devienne mon trésor.

Soudain elle me regarde, ses yeux sont lumineux et joyeux.

“Il faut que nous allions chercher Mima à l’école Paul.”

Comment connaît-elle mon prénom ? Qui est Mima ?

“Mima ?”

“Enfin Paul, arrête tes âneries. Nous allons être en retard.”

Mima, Mima. Qui est-elle ? Je sens son regard peser sur moi. Je ne veux pas la décevoir. Je sais, je sens que je devrais la comprendre mais je n’y arrive pas.

Elle me prend la main, je lève la tête surpris. Elle me regarde passionnément et soudain mes pensées s’ordonnent, se rangent, tout prend sens.

“Comment vas-tu ma chérie ?”

Je regarde la femme que j’ai aimée toute ma vie, je lui prends la main. Nous nous regardons passionnément. Elle rayonne.

L’infirmière arrive. Luce lâche ma main. Son regard est froid, absent. Elle se lève, prend le bras de l’infirmière et s’en va.

AVEC ELLE

Pénélope Giordano

Pense à elle. A ce qu'elle t'a fait subir la dernière fois – tu t'en souviens ? Pense à ces mots qu'elle t'a adressés. Tu ne pouvais pas te défendre, n'est-ce pas ? Tu n'y arrivais pas. Continue, souviens-toi des fois où elle partait pendant des semaines entières sans rien te dire. Soudain, un mot, une phrase : « Je suis avec elle. » Ta poitrine se contracte. Parfait.

Maintenant, revois ce vide chez vous. Toutes ses affaires sont là, pas elle. Tes mains tremblent, ton souffle s'accélère. Tu y es presque, continue. Tu la cherches dans les rues et tu la vois, dans les bras de filles inconnues. Ne résiste pas, laisse ton corps mener la danse. Continue de penser à elle, à sa soudaine absence, laisse la douleur t'emporter. Ton corps se recroqueville, tes yeux te brûlent. Tu sens les larmes rouler sur tes joues ; ne les essuie pas, ne les retiens pas.

Ton cœur cogne les barreaux de sa cage thoracique. Les larmes gouttent sur tes vêtements, soudain quelque chose en toi se libère. Tu secoues tout ton corps, la morve coule le long de ton nez pour glisser dans ta gorge.

Continue encore un peu, ne retiens pas les plaintes qui s'échappent de ta bouche. Laisse-les emplir la pièce, ne te soucie pas des oreilles indiscrètes. Sens la morsure de ses mots sur ton cœur. « Je suis avec elle. » Ils te font mal, tellement mal, tu sens le sel des larmes sur ta langue, la morve sur tes mains, tu vois ton reflet, tes yeux rouges, ton visage déformé par la douleur, monstrueux, mais ce n'est pas toi qui es monstrueuse, c'est elle. Entends-les, ces mots cruels, ces mots qui te déchirent, qui te lacèrent, qui te creusent de l'intérieur. Sens comme ils te griffent, comme la souffrance est vive. Elle te pique, cette blessure, regarde-la, regarde le sang couler de ton cœur, se répandre sur ton ventre, serre les dents pour lutter contre la douleur, contre ce feu qui t'envahit. Tu t'écroules, tes larmes ruissellent. Pleure, laisse-les inonder ton visage.

L'eau apaise le feu.

Les dernières gouttes cessent de couler, ton corps ne tremble plus. Avec lenteur, tu relèves la tête. Tes yeux sont rouges, mais à travers tes larmes, tu me vois, tu me regardes enfin.

ATTENDRE LA FIN

Neïtah Janzing

Simon a reçu l'appel quelques heures plus tôt. Il était encore au travail, expliquant les normes de ventes à de nouveaux clients. Il s'est excusé, a pris le téléphone et est sorti. Il n'a pas eu besoin de parler très longtemps avant de revenir. Il s'est excusé une nouvelle fois, est allé chercher une collègue dans la salle adjacente et l'a présentée aux deux personnes assises. Ce sera elle qui prendra sa place pour les prochains jours, une personne aussi compétente que lui, qui pourra assurer tous leurs besoins. Simon leur a serré la main, a pris son classeur, y a inséré quelques documents avant de les laisser tous trois dans le bureau bleu bourgogne. Il a pris l'ascenseur pour le rez-de-chaussée, a suivi le corridor vitré, puis est entré dans le bureau de son supérieur. Quelques minutes sont passées avant qu'il n'en sorte, chapeau en main, et qu'il descende les trois marches menant sur le trottoir. D'un mouvement de bras, il a appelé un taxi, a donné une adresse avant de se faufiler à l'arrière du véhicule. Le taxi a traversé la ville et s'est arrêté devant un haut bâtiment blanc. L'air était frais, mais Simon s'en souciait peu. Le soleil, lui, montrait midi. Il a monté les quelques marches, a tenu la porte vitrée à une vieille dame et sa petite fille vêtue d'une robe rose, et est entré à son tour dans le hall. L'horloge numérique indiquait 12:03. Simon s'est dirigé vers l'ascenseur, a appuyé sur le chiffre 7, bouton déjà marqué trop de fois de son doigt, et s'est déplacé dans le coin pour laisser de la place à une personne en chaise roulante et son accompagnateur se rendant à l'étage 4. Il a regardé son reflet dans le miroir, puis a tourné les yeux vers le badge de l'accompagnateur *Maurice*. Il s'est demandé le nom de la femme assise, s'est demandé combien de fois elle a pris cet ascenseur déjà, combien de tour de l'étang ils ont fait ensemble. Il s'est demandé s'ils avaient nourri les canards alors qu'ils sortaient et qu'une femme aux yeux cernés est entrée à son tour. Simon l'a regardée discrètement tandis qu'elle appuyait sur le 15, là où se trouve la cantine. Il s'est demandé ce qui la gardait éveillée, ce qui avait marqué de mascara le pli de ses cernes. Il a tourné la tête et vu du reflet de son visage, une larme descendre le long de sa joue, atteindre sa lèvre supérieure et se glisser dans sa bouche entrouverte. La suivante, s'écraser au sol. Il a baissé son regard vers l'endroit marqué d'une toute petite éclaboussure, et l'a fixé jusqu'à ce que les portes s'ouvrent sur le septième.

Simon est entré discrètement dans la chambre. Il s'est dirigé vers le lit et a pris place sur une chaise face à sa mère. Ses doigts se sont glissés sur les paupières, sur le front, se sont abandonnés dans la chevelure blanche. Ses frères ne l'avaient pas encore rejoint. Il a tourné son regard lorsque l'infirmière

est entrée lui porter un verre d'eau. Sur son badge, *Hannah*. Elle repasserait plus tard, mais elle pourrait toujours revenir plus tôt s'il sonnait. Simon l'a remerciée poliment, puis ses yeux se sont reposés sur le visage inerte de sa mère. Elle lui manquerait. Il la fixait toujours quand son frère est entré. Simon s'est levé et l'a serré dans ses bras. Ils sont restés un long moment sans bouger, bras dans les bras, avant de reculer et de se regarder.

- Y'aurait pas fallu attendre ça avant d'se revoir *toé*.

Le visage crispé, Simon s'est tourné vers le lit. Il a regardé un moment sa mère avant de se rasseoir. Son frère s'est posé sur la chaise à droite du lit.

- Était comment ces derniers temps ?

Simon a pris la main froide entre les siennes avant de répondre.

- Elle sursautait à chaque fois que j'entrais dans sa chambre et me demandait toujours qui j'étais.

Il a levé les yeux sur son frère. Les deux se regardaient à présent.

- Elle s'ennuyait à mourir.

Le regard de son frère est retombé sur le visage de sa mère. Le silence s'est installé entre eux, puis dans toute la pièce jusqu'à l'entrée de l'infirmière. Elle apportait sur un plateau de plastique, du café, le sucre et la crème, qu'elle a déposé sur une table au coin de la chambre.

- Pis Tristan, y va venir ?

- J'ai pas réussi à le rejoindre, je lui ai envoyé un message dans le taxi.

Ils se sont tus de nouveau. Charles s'est levé, leur a versé deux tasses de café, a remué d'une cuillère le liquide beigeâtre, s'est donné un deuxième sucre qui a fondu plus lentement que le premier et a tendu une tasse à son frère. Il s'est déplacé vers la fenêtre en buvant une gorgée du liquide fumant.

- T'as contacté le notaire pour le testament?

- Charles! Ça fait à peine deux heures.

Charles s'est dirigé vers la porte, le téléphone d'une main et la tasse de l'autre. Son frère est resté assis, la main de sa mère toujours entre les siennes. Les yeux fermés, sa tête s'est posée contre le corps de la défunte. Elle était malade depuis longtemps déjà et tous savaient qu'elle allait bientôt mourir, mais Simon ne pouvait pas encore s'y faire. Charles est revenu dans la chambre, surprenant son frère qui s'était assoupi.

- On l'voit dans trois heures, le corps va être déplacé dans une heure. Toujours pas d'nouvelles de Tristan ? Donne-moi son numéro, j'vais l'appeler. Sinon, ça sert à rien d'aller chez l'notaire.

Le téléphone à l'oreille, Charles est ressorti dans le corridor. Simon s'est levé, a déposé la tasse vide sur le plateau et s'est appuyé contre le rebord de fenêtre. Tout en bas, une personne vêtue d'un chapeau à large bord et portant un bouquet de fleurs surdimensionnés marchait du stationnement à

l'entrée de l'hôpital. S'appuyant sur une marchette, un vieil homme accompagné d'une infirmière avançait péniblement sur le sentier entourant l'étang. Plus loin, une jeune fille en chaise roulante discutait avec son accompagnatrice, toutes deux assises sur un banc dans l'ombre d'un saule pleureur. Il aurait aimé continuer à observer les gens sortir et entrer, se réconforter et guérir, trouver un peu de paix à l'étang ou sous un arbre, mais la voix de son frère dans le corridor s'emportait. Si aucun médecin ni aucune infirmière ne le jetait dehors avant, il allait devoir interrompre l'appel. Mais son frère s'était calmé et entraît au même moment.

- Tristan nous rejoint chez l'notaire. On va boire un café en attendant ?

- C'est *nice* de t'revoir Simon! Faque dis-moé, t'es toujours chez Christie's ?

- Oui, j'ai été promu l'hiver dernier, je suis rendu au service à la clientèle.

- *Cool!* Pis t'es toujours avec la belle Sophie ?

- Non, elle m'a laissé en novembre... Et maintenant avec maman, j'étais pas mal occupé.

- T'aurais dû t'pogner une infirmière. La p'tite blonde là, 'était pas mal *cute*.

- ... Et comment elle va, Julie?

- A va bin, a va bin. A cuisine, s'occupe d'la maison pis des enfants. Ça va la vie *tranquillou*,
tsé.

- Elle travaille toujours pour le dentiste ?

- Ouais ouais, a s'plaint toujours, mais quessé tu veux !

- ... Et les enfants ?

- Y vont bien, Lea a fêté ses douze ans, Will y'en a eu sept la s'maine dernière. T'aurais dû venir d'ailleurs, y'aurait aimé ça qu'tu sois là.

- Maman aussi, elle aurait aimé que vous passiez la voir à l'hôpital.

- ... Pis bin, Will y'a commencé à jouer au soccer. Attends j'te montre, on lui a acheté un habit *toute* neuf... Aaah check ça, c'est quand on est allé en Floride l'hiver dernier. Julie avec son nouveau maillot d'bain... Lea pis la tortue qu'elle a trouvée su'a plage. C'tait vraiment hot, t'aurais dû v'nir. Ah ouais, check là, on a croisé la mannequin là. ... Voyons comment a s'appelle déjà ? Bin t'a r'connais, non? Bin trop belle, c'te fille-là! Will était *toute* content d'poser avec elle! ... Ah le v'là, r'garde-moé ça l'beau jeune homme. Y'a d'quoi être fier, non ?

Hochant la tête, Simon scrutait sa tasse vide.

- Bon, on y va ?

- Bin là *toé*, on vient juste d'arriver! *Enwoye*, sers-nous aut' chose là.

- Un allongé ?
- Tu fous-*toé* ? Un cognac !

Les deux étaient déjà assis quand Tristan est arrivé à bout de souffle. Son pantalon brun et son veston à pois étaient dépareillés. Sous le regard noir de son frère cadet, il s'est assis dans le fauteuil de style empire. Le notaire a pris l'enveloppe contenant le testament et l'a ouvert devant les trois hommes. Ils ont écouté le contenu de la lettre sans rien dire. Après un long silence, les trois frères ont quitté tour à tour le bureau. Dans la rue, Charles s'est allumé une cigarette qu'il a fumée à grandes bouffées. Simon a ouvert un étui de métal gravé contenant de longues et fines cigarettes à l'odeur de menthe. Tristan avait déjà une cigarette roulée coincée à l'oreille. Ils sont restés un moment à fumer en silence avant que Charles ne prenne la parole.

- Pis qu'est-ce que tu fais maintenant, Simon ?
- Je vais boire un verre avec mes deux frères qui n'se sont pas vu depuis quinze ans.
- Bin voyons *toé*, s'pas vrai qu'j'va aller avec l'aut' débile !
- Ah bien, il a du culot lui ! Je n'en ai que faire de sa présence !
- Ouais, c'est ça l'aut' snob, va t'cacher. T'aurais dû rester en France, au moins on avait la paix criss.
- Hey calmez-vous. Vous venez tous les deux, point.
- Tabarnak.

Le plancher de bois craquelait sous chacun de leur pas, la salle, peu éclairée. Ils se sont assis autour d'une table en bois, les chaises Thonets. Simon a commandé trois pintes qu'ils ont bus en silence. Charles est sorti quelques minutes plus tard fumer une cigarette. Simon a levé son regard sur son frère.

- Alors, tu es rendu où ?
- Je suis toujours sur le Boulevard St-Germain.
- Ah t'es toujours là? Ça doit faire plus de 20 ans maintenant, non ?
- 27 ans très exactement.
- Et ton livre, tu l'as publié ?
- L'année dernière, vous n'avez pas reçu d'invitation ?

- Je ne suis plus avec Sophie. Non, je n'ai rien vu passer... Tu travailles toujours à l'université ?

- Oui, bien sûr. J'ai commencé l'écriture d'un nouveau livre; sur la représentation de la tyrannie dans les manuscrits sur Néron et Domitien.

Charles a repris place à sa chaise.

- Ouin la tyrannie, c'pas mal ton domaine ça, hein.

- Charles, ressors pas des histoires vieilles de cent ans.

- Tu m'en veux encore pour Mimine ?

- Mimine ! Le chat ! On va vraiment parler de ça maintenant ?

- C'pas mal la raison pourquoi j'le laisse pas approcher d'mes enfants *toé*. C't'un ostie d'débile.

- Calme-toi Charlot, c'était pour la science.

- Bin ouais, c'est ça! Comme si tu pouvais pas r'garder dans un manuel scolaire comme tout l'monde! Pis tu voulais pas disséquer maman tant qu'à y être ?

- Charles !

Simon était extenué. Il avait laissé ses frères ensemble au bar, tous deux corrompu par leur addiction à la boisson, mais se contredisant à toutes les lignes. Remontant l'avenue du Marchessault, il s'était arrêté un long moment sur le pont. Sous lui, l'eau stagnait dans un mélange acide d'algues et de déchets. De petites gouttes de pluie créaient des encyclies ici et là sur la surface autrement lisse de la rivière. Un peu plus loin, reflétait la lumière néon de la taverne du coin. Il avait envie d'un verre en solitaire, de finir cette nuit pour lui. Marchant le long de la rivière, il avait repensé à la soirée. Ils avaient parlé, bu, chialé, ri, raconté n'importe quoi, bu encore, tellement, que Simon était parti titubant les ruelles. L'air frais de la nuit l'aidait à dégriser. Il avait pris place au comptoir de bois, s'était commandé un cognac qu'il avait vidé d'un trait, puis était reparti. Le soleil s'était couché depuis plusieurs heures déjà, mais Simon continuait d'arpenter les rues. Il ne pensait pas que les choses seraient réglés entre ses frères, mais ils avaient quand même réussi à passer un bon temps ensemble. De même pour l'enterrement, Charles allait venir avec toute sa famille et Tristan avait promis d'y être. Peut-être qu'ils allaient se voir plus souvent maintenant. Ou peut-être que chacun retournerait dans sa petite vie. Il s'était dit que ce n'était pas important non plus. Devant la vitrine d'une brocante faiblement éclairée par une lampe art déco, Simon s'était arrêté pour contempler une affiche qui trônait en son centre. Elle faisait la promotion d'une exposition de 1936 montrant le

Voyageur contemplant une mer de nuage de Caspar David Friedrich. Il y était resté un moment songeur, puis s'était dit qu'il partirait en montagne le lendemain avant d'enfoncer son chapeau sur le crâne et de s'enfuir dans la nuit.

ET TOI

Cécile S.

Est-ce que toi, tu vas aimer ?

J'ai vu des sourcils se hausser, se froncer, se tordre en accent circonflexe. J'ai entendu des gorges se racler, des pensées tourbillonner. J'ai recueilli des avis comme des oiseaux blessés, des oui, des non, cacophonie.

Et toi, tu vas aimer ?

J'en ai vu hésiter, m'interroger du regard, arrondir la bouche en un O parfait, prendre l'inspiration de ceux qui se lancent, mais au dernier moment serrer les lèvres et se raviser, c'est que c'est dur d'être critique, presque aussi dur que d'être critiquée.

J'ai attendu, j'ai entendu, j'ai écouté, j'ai surligné, j'ai raturé, j'ai corrigé, avant de me rétracter parfois, une virgule ici, non, là, peut-être un point ? Comment sait-on quand c'est fini ? Et quand la perfection importe tant, comment y renoncer ? Se dire qu'assez bien est assez, est-ce résignation ou est-ce sagesse ?

Et toi, tu vas aimer, dis ?

Toi qui tapais comme une démente sur la petite machine orange qui trônait sur ton bureau, sérieuse comme un matin d'hiver, tes petites lunettes cerclées de bleu perchées sur le bout de ton nez, comme tu avais vu la dame du bibliobus les porter un mercredi qu'il s'était arrêté sur la place du village.

Toi qui racontais à qui voulait l'entendre que tu serais écrivaine, avec l'assurance des enfants qui n'ont pas peur de grandir.

Toi qui distribuais à la sortie des classes le journal dont tu étais si fière, des feuilles A4 pliées en leur milieu et agrafées ensemble « comme un vrai magazine », disais-tu.

Toi qui décrivais avec une noirceur qui laissait deviner celle que tu allais devenir, combien il t'attristait de voir les forêts corses partir en fumée, et les chiens et les chats et les lapins abandonnés sans un regard sur les aires d'autoroute, l'été, quand la France prend le chemin des vacances.

Et toi qui te faisais enquêtrice pour résoudre l'énigme de ce Journal de Mickey qui atterrissait dans ta boîte aux lettres tous les mercredis, sans que tu te sois jamais abonnée.

Toi que j'ai oubliée, toi qui attendais tout de moi et que j'ai trahie, et que je sens chaque jour reprendre des couleurs depuis que je laisse mon stylo voler de page en page et tracer les contours d'un avenir que j'avais pensé hors d'atteinte.

Est-ce que toi, tu vas aimer ?

Ce que j'écris, et comment ?

Et surtout, surtout ?

Sauras-tu me pardonner ?

ATELIER DE MICHEL LAMBERT

Petit Judas

Qui n'a jamais trahi ? Qui n'a jamais été trahi ? La trahison est partout : dans le lit des amants, dans les cours de récréation, dans les rapports entre grandes puissances. La trahison peut signer la fin d'une relation, ou être mise au compte des pertes et profits. Il y a des trahisons majuscules et des trahisons minuscules – un silence, un rire, un regard peuvent, en un instant, faire basculer du côté des traîtres. Il y a des trahisons qui font beaucoup de bruit, d'autres qui passent inaperçues, celles qui sont flagrantes et celles qui ne font que susciter un doute qui s'oublie ou, au contraire, se solidifie avec le temps. Un sportif peut-être trahi par son corps, un orateur par un mot échappé malheureusement. Un mensonge par un autre mensonge. Mais la pire des trahisons, n'est-ce pas de se trahir soi-même ?

MILOU

Michel Lambert

Je marchais nerveusement, bras derrière le dos, mon poignet gauche enserré dans l'anneau formé par le pouce et le majeur de ma main droite – une vieille habitude héritée de mon père qui marchait ainsi, lui aussi, quand il était préoccupé. Nous nous ressemblions, mon père et moi, ou plus précisément, je m'évertuais à le copier jusque dans ses angoisses les moins fondées, sauf que moi, peu à peu, j'avais franchi la ligne. Je ne sais pas ce qu'il aurait pensé de tout ceci. Si par exemple il m'aurait encouragé ou dissuadé de me rendre à ce rendez-vous où je risquais de ressasser les mêmes questions sans jamais obtenir de réponse.

Trois tapes sur l'épaule me firent tourner la tête.

C'était elle.

- Milou, dis-je.

Aussitôt je fis sauter l'anneau qui ligotait mon poignet gauche et la pris vigoureusement dans mes bras. Quelques secondes, pas plus. Puis, sans un mot, je l'entraînai vers le parc d'où nous parvenaient les notes d'un orchestre jouant dans un kiosque juché sur une petite éminence fleurie. Elle me suivit avec docilité. Milou suivait toujours. C'était après que cela devenait compliqué. Nous étions dimanche. Le soleil presque à la verticale se réverbérait sur les allées blanchâtres, si bien que, sensible des yeux, je les plissais sans cesse, mais pas elle, qui, au moindre rayon, portait des lunettes noires. Au croisement de deux allées, je trempai une main dans l'eau du bassin ovale devant lequel des enfants télécommandaient de petits bateaux qui en sillonnaient la surface lisse et miroitante, d'un bord à l'autre.

Nous nous sommes assis sur un banc, à l'ombre d'un platane. J'ai respiré bien fort les senteurs de l'été. Et, parmi celles-ci, il y avait le mélange excitant, du moins qui m'excitait terriblement, et m'émouvait aussi, des odeurs que dégageait Milou. Le parfum de marque déposé sur son cou et derrière ses oreilles, la légère transpiration provenant de ses aisselles. Par intermittence, suite à un mouvement de la tête ou d'un bras, l'une s'imposait ou bien l'autre. Et j'aimais les deux. Ensemble et séparément. Les oiseaux chantaient. On entendait les accélérations des voitures derrière nous sur la voie tout en pavés, et, du petit promontoire qu'occupaient les musiciens, descendait une composition tantôt fougueuse tantôt apaisante.

- Milou, dis-je.

Elle émit un petit rire.

- Je sais ce que tu vas me demander.

- Quoi donc ?

- Oh, ce que je bricole, comment je m'en tire, si j'ai un ami. Toujours les mêmes questions. Je te connais, tu sais.

Je secouai la tête.

- Tu te trompes. Non pas que je me désintéresse de toi et de tes amours, mais...

Je fixai un moment le sol poussiéreux.

- C'est drôle, il m'arrive de moins en moins souvent de penser à toi, pour la simple et bonne raison que tu es partout avec moi. On finit par ne plus penser aux évidences. Parfois même, on les oublie.

Elle eut une expression moqueuse, mais une expression peut mentir, en cacher une autre, et ça, c'était une de ses spécialités.

- Ça t'arrive ?

- Quoi ?

- De m'oublier, dit-elle avec coquetterie.

Je soupirai. Je la reconnaissais bien là. Vaniteuse et un rien cruelle. Mais elle n'était pas que ça. C'était aussi une âme sensible. Fidèle à sa façon. À sa façon, c'était le cas de le dire.

Au bout de quelques instants, je levai les yeux. Un avion traçait sa route dans le ciel, glissant sur un boulevard sans contours, ni commencement ni fin, d'un bleu absolu, sauf que ce bleu n'était somme toute qu'une vulgaire toile de fond. La trajectoire de l'avion paraissait assurée, simple, à l'abri de toute surprise, mais, qui sait, peut-être bientôt serait-il la proie de turbulences violentes, d'ici-bas on ne pouvait en juger.

Je haussai les épaules.

- Si ça m'arrive de t'oublier ? Oui, mais sans le vouloir. Chaque fois que j'essaye, tu n'en es que plus présente.

Du doigt j'effleurai sa main que parcourait une petite veine, fine comme un fil.

- Tes mains sont toujours aussi belles, dis-je. Elles n'ont pas d'âge. On prétend que les mains des femmes nous informent plus sur leur vie que n'importe quoi d'autre. Que leur visage, par exemple. Que leur silhouette. Que... je ne sais pas.

- Foutaise ! s'exclama Milou en secouant énergiquement la tête.

Foutaise ou pas, je saisis sa main la plus proche, la gauche, la soulevai vers mes lèvres et y déposai un long baiser.

- Je suis heureux de te revoir, dis-je.

- Moi aussi. Ça fait longtemps. Trop longtemps.

- Trop longtemps, approuvai-je, mais je n'en étais pas si sûr.

Trois tapes sur l'épaule. Il aurait suffi qu'elle s'en abstienne, chacun son chemin, et nous aurions continué à naviguer l'un et l'autre sur une vie étale, sans vagues, ou plutôt sans trop de vagues. Maintenant, je sentais qu'elle allait être drôlement secouée, cette vie, du moins la mienne, pleine de ces désordres intimes que personne peut-être ne soupçonnerait. C'était ainsi chaque fois que je revoyais Milou. Elle et son secret, et ses mensonges. Et les miens.

- Tu as une belle robe, dis-je. Les motifs me font penser à Ubac.

- Ubac ?

- Un artiste. Peintre et graveur. Il a fait des aquarelles dans ce genre-là.

- Ah ! C'est un compliment alors.

- Oui, c'est un compliment.

Les musiciens du kiosque venaient de commencer « La lettre à Élise » et, dès les premières notes, inmanquablement, cet air m'emplissait d'un profond sentiment de nostalgie et de joie aussi, car on ne peut être nostalgique que de ce qui a eu lieu ou de ce qui aurait pu avoir lieu – et ce qui a eu lieu a eu lieu, personne ne peut vous le reprendre. Ni le meilleur ni le pire. Ni ce qui aurait pu être encore meilleur, ou bien pire, et que vous avez ardemment souhaité ou redouté. C'était là, en vous. Ce l'est toujours, et à jamais. En Milou comme en moi. L'Élise de Beethoven avait existé, paraît-il, même si elle ne s'appelait pas vraiment Élise, même si, dans sa vie, il y avait eu plusieurs Élise qui finirent par n'en faire qu'une.

C'est curieux comme tout nous échappe, quoi qu'on fasse. Au début, on croit pouvoir télécommander les événements de sa vie comme les enfants du bassin télécommandent leurs bateaux miniatures. Mais non. Essaye toujours.

Milou croisait et décroisait les jambes. Je touchai une branche de ses lunettes de soleil.

- Tu te rappelles ? Quand nous nous disputions et que pour nous départager, nous nous regardions droit dans les yeux sans ciller jusqu'à ce que l'un des deux cède en éclatant de rire. Ça pouvait durer, durer. Je me mordais la langue pour tenir, ajoutai-je d'une voix amusée.

Elle releva ses lunettes sur ses épais cheveux châtain et je me laissai engoutir par son profond regard brun incrusté de petites paillettes vertes que je redécouvrais à chaque fois avec émerveillement.

- À ce petit jeu, c'était toujours moi qui gagnais, dit-elle.

- Pas toujours. Souvent, c'est vrai. On y va ?

Nous nous fixâmes, déterminés. Je crus que nous étions partis pour un long moment, mais ça ne rimait plus à grand-chose à présent, si bien que j'abandonnai la partie plus vite que prévu.

Je ne sais pourquoi, mais j'avais remarqué que le meilleur des deux, celui qui gagnait, gardant son sérieux jusqu'au bout, était aussi celui qui mentait le plus facilement. Milou avait un toupet monstre,

niant l'évidence avec des accents de sincérité à convaincre le diable en personne, alors que je me trahissais par une attitude de coupable même quand je n'avais rien à me reprocher.

- J'ai revu Bobby, dis-je en détournant mon regard vers un homme qui faisait courir son malinois dans l'allée.

- Grand bien te fasse, répondit Milou. Celui-là ! Qu'est-ce qu'il devient ?

Sans me laisser le temps de répondre, elle haussa subitement le ton.

- Oh, je m'en fiche, après tout !

Moi pas. Bobby était celui qui avait pris ma succession auprès d'elle. Lui-même avait été vite remplacé. Et avant lui, il y en avait eu d'autres qui, à l'occasion, me doublaient. Et de mon côté, quelques femmes aussi l'avaient secrètement effacée. Nous ne nous privions pas, à l'époque. Seulement voilà, il arrive un moment où tout s'embrouille, où quelqu'un doit payer, ou croit devoir payer, enfin cela devient très compliqué. Pour tout le monde. Et de plus en plus, à mesure que le temps passe. Cela faisait combien, maintenant, six, sept, huit ans ? À peu près l'âge des enfants qui jouaient au bord du bassin.

- Nous avons pris un verre ensemble, repris-je. Tu vois, je ne suis pas rancunier. En fait, lui aussi se demande...

- Se demande quoi ?

- Tu sais bien, m'énervais-je. Pourquoi ne pas dire la vérité, une fois pour toutes ?

Elle leva les yeux au ciel.

- La vérité ? Eh bien, la voilà : c'est le sien ! jeta-telle comme on lance un os à un chien qui aboie.

- Tu es sûre ?

Elle me regarda d'un air apitoyé.

- Mais non. Pas lui. Impossible. Enfin, je ne crois pas.

Elle poussa un profond soupir.

- De toute façon, qu'est-ce que cela changerait ?

Milou ! Pourquoi fermait-elle une porte à double tour pour l'entrouvrir l'instant d'après. Par cruauté ? Inconstance ? Parce que, au fond, elle n'en savait rien elle-même ? Il y avait un moyen, pourtant. Très simple. Dans le fond, nous aurions pu y recourir, moi comme les autres, mais nous étions aussi indécis qu'elle. Aussi lâches. Peut-être plus.

Elle avait maintenant sa tête des mauvais jours, retranchée qu'elle était dans un monde où je n'avais plus accès, où elle devait se débattre toute seule, et tant pis pour elle. Ne l'avait-elle pas cherché ? La chaleur aidant, son front s'était couvert de sueur et l'odeur de ses aisselles avait pris le pas sur le parfum qui, depuis que je la connaissais, m'avait toujours enivré et dont subsistait quelque chose de léger, d'aussi fragile qu'elle-même.

- Tu sens bon, dis-je d'une voix rauque, impatiente.

Elle fit celle qui n'avait pas entendu, mais je le savais par expérience, le moment venu elle s'en souviendrait.

- Tu sens la femme. La vraie femme !

Un désir puissant, irrépressible, montait en moi, l'envie de la flairer de très près, comme le font les chiens justement, de lécher son cou, ses oreilles, ses aisselles, d'avalier ainsi qu'autrefois les humeurs qui troublaient tant mes sens.

Je m'approchai d'elle au moment même où, d'un geste vif, elle rabaisait ses lunettes noires sur le nez, puis se levait et déclarait un peu sèchement que la chaleur l'insupportait et qu'elle avait soif.

- Au revoir, gentil platane qui a tout entendu, dis-je en me moquant de Milou, un doigt caressant l'écorce de l'arbre.

Nous nous dirigeâmes en silence vers la sortie. Les musiciens eux aussi pliaient bagage, l'un après l'autre. Ils remettaient leurs instruments dans des étuis de cuir brun, certains descendaient avec précaution les marches du kiosque, quelques-uns étaient déjà en bas, s'épongeant le front avec un mouchoir ou d'un revers de la manche.

Je ne pus m'empêcher de les applaudir.

- Bravo ! C'était très beau. Vous reviendrez dimanche prochain ?

Au passage, comme à l'aller, je trempai machinalement ma main dans l'eau du bassin, ensuite, que me passa-t-il par la tête, dans une succession de petits mouvements improvisés et de plus en plus vigoureux, j'aspergeai Milou qui se retourna en riant puis fit un pas et un autre et un troisième vers moi, à la rencontre de l'onde rafraichissante.

- Merci farceur, vous êtes à l'heure, ah quel bonheur ! chanta-t-elle joyeusement.

D'un bond, elle était derrière moi et c'était elle, à présent, qui me trempait des pieds à la tête, sans que je ne bouge d'un millimètre. Je pensai que cette femme, je ne pourrais jamais l'oublier, jamais, et pas seulement à cause du doute terrible qui était devenu le ciment de notre relation, mais à cause de ça : sa jeunesse, son espièglerie, sa folie, car folle, elle l'était, et parfois, à cause d'elle, je le devenais aussi, fou, complètement fou.

Soudain, je la vis enjamber le bord du bassin, s'y allonger, corps et tête sous la surface de l'eau, et en ressortir peu après glorieuse comme une reine, la robe collée à ses formes, les cheveux dégoulinants, ses lunettes noires de guingois, insensible au regard effaré des badauds et des enfants qui, un instant, avaient délaissé leurs télécommandes pour suivre la scène.

Comme si de rien n'était, après avoir cherché un mouchoir dans ma poche, elle essuya les verres de sa monture et nous repartîmes en direction de la rue du législateur qui bordait le parc sur toute sa longueur. Nous étions dans le quartier des ministères, où généralement se croisent hauts

fonctionnaires, députés, journalistes et autres lobbyistes, mais, le dimanche, sauf crise gouvernementale, il n'y avait jamais personne, hormis les promeneurs du parc pour lesquels elle était devenue un sujet de bavardage.

J'étais fier d'elle. Fier de me promener à côté de cette femme qui osait et qui tout à l'heure, peut-être, avec un peu de chance, oserait encore plus.

Deux minutes plus tard, Milou et moi prenions place à la terrasse du Beckett, une taverne irlandaise qui était le QG des journalistes étrangers en poste dans notre pays. Je ne sais plus ce que nous avons commandé, ce jour-là, mais ce dont je me souviens comme si c'était hier, c'est qu'elle s'était levée brusquement avec son verre et avait gagné l'intérieur de la taverne sans se justifier. Milou n'était pas une femme à se justifier, elle avait bien trop d'honneur pour ça. Et puis, ça l'ennuyait.

Nous nous sommes assis au bar en face des pompes à bière qui reluisaient comme des sous neufs. Un air de cool jazz chuchotait dans une quasi-pénombre. Je me retournai et, d'un regard circulaire, fis le tour de la salle. Peu de monde. Je reconnus Pedro, seul et mélancolique sur une banquette, un verre de bière devant lui. Nous nous fîmes signe. Pedro était un Lisbonnais qui avait exporté ses affaires chez nous. Il se présentait volontiers comme un ancien escrimeur, champion du Portugal au fleuret. Je n'avais jamais vérifié ses dires ; c'était un de mes gros défauts, faire une totale confiance aux autres, même si je connaissais la duperie humaine, la pratiquant à l'occasion.

Milou se retourna elle aussi. Ils échangèrent un salut de la tête. Pedro venait de temps à autre chez nous, autrefois, quand nous habitions ensemble. Une visite à l'improviste. Et toujours de courte durée. En passant, disait-il. Je ne l'avais jamais suspecté, celui-là, mais je ne pus m'empêcher de chuchoter à l'oreille de Milou, lorsqu'elle revint à sa position initiale, les coudes sur la tablette du bar :

- C'est lui ?

- Oui, c'est lui.

- Et il le sait ?

- Non, pas question.

Mon visage devait exprimer un tel désarroi qu'elle me lança sur un ton de mépris amusé qui pouvait se référer aussi bien à moi qu'à Pedro :

- Idiot ! Pour qui me prends-tu ? Pas lui, tout de même.

Elle jouait, comme toutes les fois où j'avais avancé d'autres noms : Freddy, le m'as-tu-vu de service, Jacques l'agronome, Pierre et ses imitations de Johnny, et tant de papillons d'un soir, d'un mois. Peut-être était-ce sa façon de nous tenir en laisse, de nous garder à sa disposition, elle qui souffrait tant de solitude et d'une peur abyssale de l'abandon.

Je changeai de sujet, sans que le ver fût enfin sorti de la pomme, demandant à Milou ce que je lui demandais à chaque rencontre – toujours les mêmes questions, disait-elle. Comment elle se

débrouillait dans la vie, avait-elle un ami, était-elle heureuse, et cætera, et cætera. C'était vrai, toujours les mêmes questions, et, ajouterais-je, toujours les mêmes réponses.

Depuis que je la connaissais, avant même que nous ne devînmes amants, Milou gagnait sa vie en étant tour à tour, ou parfois simultanément, professeur de danse, modèle dans les académies ou offrant son joli corps à l'objectif d'un photographe, ou encore cobaye dans l'industrie pharmaceutique... Elle avait un ami, celui-ci partait, revenait, elle en prenait un autre, bref, concluait-elle invariablement, rien de neuf sous le soleil.

Je savais aussi que son premier amour l'avait laissé tomber comme une vieille chaussette, c'étaient les mots qu'elle avait utilisés lorsque nous en étions au temps des confidences. Et que depuis...

Je passai deux doigts sur sa cuisse et constatai que sa robe n'était pas encore sèche, loin de là.

- Et puis, je vieillis, dit-elle d'une petite voix triste.

C'était vrai. Milou vieillissait, sauf ses mains, et encore, je l'avais flattée à ce sujet tout à l'heure, ne sachant que dire pour lui être agréable, oui, elle vieillissait, je m'en apercevais d'une rencontre à l'autre. Pourtant son corps restait souple, ferme ainsi que je m'en rendais compte en palpant sa cuisse sous le tissu mouillé, et sur son visage ses traits extrêmement mobiles gardaient l'air de jeunesse qui la situait si souvent sur une autre orbite.

À mon avis, c'était son secret et les mensonges qui en découlaient, oui, c'était ce fardeau et rien d'autre qui creusait ses premières rides, lui sapait le moral.

- Tu es plus belle qu'avant, dis-je.

Elle m'adressa un sourire ambigu.

- Tu sais, repris-je, j'aurais tant voulu avoir un fils. Ou une fille, peu importe.

- Oui, je sais.

- Ton fils, il a quel âge maintenant ?

Elle se mit à compter sur les doigts, les yeux fermés. Une main puis l'autre, et encore une main puis l'autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que je l'interrompe, faussement désinvolte :

- Pourquoi ne l'as-tu pas emmené avec toi ? Ça m'aurait fait plaisir de le revoir.

Je serrai plus fort sa cuisse, la regardai avec intensité et me dis que si elle enlevait ses lunettes noires, peut-être que ses yeux seraient, comme les miens à présent, légèrement embués et qu'il nous faudrait cligner l'un et l'autre avec un petit rire embarrassé pour nous empêcher d'être ridicules.

- Je l'ai déposé chez un ami d'école, dit-elle. C'est un garçon très sociable. Tout le monde l'adore.

- Alors, c'est qu'il est de moi, dis-je en riant.

- Je ne crois pas.

- Mais rien n'est perdu, n'est-ce pas ?

- Non, rien n'est jamais perdu, répondit-elle à mi-voix.

Une minute ou deux passèrent. Ou trois, ou plus, ou à peine trente secondes. Comment savoir ? Dans ces circonstances, le temps se fait invisible, on n'entend plus sa petite toux ni ses pas pressés.

- Tu sais à quoi je pense ?

- Oui, dit Milou, je sais à quoi tu penses.

Je l'interrogeai du regard.

Elle abaissa la tête en signe d'assentiment.

C'était un autre rituel. Somme toute, depuis notre séparation, notre vie commune se résumait à cela : toujours les mêmes questions, toujours les mêmes réponses, toujours les mêmes rituels.

Dehors, le soleil déclinait légèrement. Nous marchions côte à côte, sous un ciel bleu clair. Milou, d'une démarche souple, moi mes bras derrière le dos, le poignet gauche dans son anneau habituel. Elle avait accroché ses lunettes à l'échancrure de sa robe. Au bout d'une centaine de mètres, elle me demanda si on ne prendrait pas un taxi, pour une fois ? Je lui répondis qu'ils étaient rares le dimanche et qu'on en trouverait sans doute un en chemin. Ou un tram ? En voilà un qui passait, justement, mais il filait quasi vide vers l'arrêt suivant, tout au bout de la rue, où se profilait le dôme de l'Église orthodoxe.

Nous prîmes à gauche une avenue en pente douce aux maisons anciennes, quelques-unes de style Art nouveau, bordée de larges trottoirs plantés d'arbres. Je passai une main sur la robe de Milou, des épaules à la taille et constatai qu'elle n'était pas encore tout à fait sèche. Ma main s'attarda sur un bourrelet naissant, que je caressai du pouce.

- C'est nouveau ça, dis-je en souriant.

Milou s'arrêta et me regarda d'un air complice.

- Ça te plaît ?

J'approuvai par un grognement gourmand.

Elle leva un bras.

- Oh, voilà un taxi ! Jaune en plus ! Comme à New York.

C'était une toute petite course, cinq minutes à peine. Juste le temps de lui demander pour la énième fois, en chuchotant tout près de son oreille, si le petit savait qui était son père. Et pour la énième fois, elle me répondit :

- Je lui ai dit que c'était un grand monsieur, très gentil, très honnête, et très célèbre, et que je n'en avais jamais rencontré de pareil.

- Jamais ?

- Jamais.

Je fis semblant d'accuser le coup puis repris :

- Tu ne lui as pas dit que ce monsieur l'aimait beaucoup ?

- À quoi bon. D'abord, il faudrait que ce soit vrai.

Je fis une mimique qui signifiait que c'était plus vrai que vrai, même si ce n'était pas lui.

- Je ne peux pas lui mentir à ce gosse, tout de même ! fit-elle sur un ton facétieux.

- Ta voix, Milou ! Ta voix ! Tu n'as pas idée comme elle me plaît. Elle me rendra dingue.

Dans l'escalier puis en entrant dans la chambre, et en la déshabillant fébrilement, je lui dis que son odeur, toutes ses odeurs, et ses mains, et sa poignée d'amour, et ses quelques petites rides, que tout en elle m'excitait terriblement. Autant qu'avant. Non, beaucoup plus. Et que j'avais envie de couler en elle, de lui faire un enfant, car je l'aimais encore, comme jamais, et l'enfant aussi, je l'aimerais de toutes mes forces, mais elle se contenta de répondre par un grand rire un peu fêlé, en secouant la tête.

Dans la rue, au moment de nous quitter, elle me dit :

- Regarde le ciel. Il est presque blanc à présent. Comme le temps passe vite ! Il faut que je me dépêche d'aller rechercher le petit.

MOI, FOURMI

Lucie Barthe

Le temps a filé sans s'en apercevoir. Bloquée dans notre routine d'ouvrières, nous en avons vues naître, grandir, mourir... mais toutes sont restées. Notre maison, notre foyer. Des mètres et des mètres de galeries, à jamais plongées dans l'obscurité. Des tunnels noirs. Noirs comme notre peau. Noirs comme mes idées du moment. Mais il nous arrive de sortir à l'air libre. Le plus souvent, nous suivons les traces olfactives que nous avons laissées lors de précédents passages. Comme de bonnes ouvrières que nous sommes, nous partons, nous remontons la piste puis nous revenons, chargées de nourriture pour toute la communauté. Nos journées sont rythmées par la communauté. Pour la communauté. Nous ne faisons jamais rien dans notre pur intérêt. Nous devons vivre communauté. Nous devons penser communauté. Même nos rêves doivent être sur la communauté. Nous ne pouvons jamais nous attarder trop longtemps dehors. Je sens ou je crois sentir que la communauté a besoin de *moi*. Enfin... il est très difficile après avoir passé ma vie à réfléchir en communauté de savoir où finit la communauté et où commence le *moi*. Quelles sont les pensées qui proviennent de moi et quelles sont celles qui émanent de la masse ? Et qu'est-ce que le *moi* d'ailleurs ?

Ces derniers temps, je traîne quand je sors en quête de nourriture. Je m'interroge sur ce *moi* étranger. Au début, ce n'était que quelques pas en dehors des traces. Je me sentais toute drôle. A vous dire je, je ressens encore une bizarrerie dans la formulation. J'avais des fourmis dans les pattes. Je tremblais de sortir des sentiers battus. Mon cœur se soulevait et battait fort. J'avais un peu peur de me perdre dans l'immensité. Puis je crois que je me suis habituée à la sensation et que j'en ai voulu toujours plus. Alors les quelques pas sont devenus un détour sur mon itinéraire et le détour un trajet entier. Aujourd'hui, je grimpe une tige de pissenlit, une longue ascension que les *autres* jugeraient inutile. Je ne sais pas ce qui m'a poussée. Je décide de me poser là, sur ce coussin doré et je souffle. Je lève la tête peut-être pour la première fois de ma vie et je découvre cette toile bleue qu'est le ciel. Du haut de mon piédestal, je vois la masse fourmiller pour trouver plus de subsistance pour la communauté. Toutes courent dans un rythme effréné, résolument dévouées ; « la communauté, la communauté, la communauté... » martèle dans leur tête. Aucune ne se tourne vers moi. Elles font ce qu'elles ont toujours fait. De toute façon, elles ne connaissent rien d'autre. Est-ce que je veux vraiment finir ma vie ainsi ? N'y a-t'il rien d'autre à faire, à voir ? Je rentre plus morose que jamais. La piste de phéromones me donne la nausée. J'ai envie... j'ai envie... je ne sais pas de quoi j'ai envie mais j'ai envie, c'est certain ! Je veux plus !

A mon retour, mes transgressions sont déjà rapportées. Je suis réprimandée pour avoir créé des pistes inutiles et fait perdre un temps précieux à la communauté. Apparemment, une fourmi n'a rien à faire sur un pissenlit ! Sauf qu'en me l'interdisant, elles attisent mon désir d'y retourner. Alors, ce soir-là, je me prends à en rêver et malgré leurs interdictions, dès le lendemain, je brise la piste olfactive. Je m'essaye à la liberté. Mon devoir envers la communauté est loin derrière. Je goûte des fruits tombés de l'arbre. Je gravis des montagnes de cailloux. Je vadrouille en terres inconnues. Je crois que c'est ça être vivante. Pourquoi n'ai-je pas essayé avant ?! La seule chose qui m'arrête est le cours d'eau qui s'étend devant moi et me fait rebrousser chemin. Je me dis que je poursuivrai demain.

Mais demain n'arrive jamais. Sans doute, les autres ont détecté la flamme de rébellion qui s'allume dans mon cœur et veulent l'étouffer avant qu'elle se propage. Ils m'affectent donc à creuser une nouvelle galerie, dans un groupe de ferventes ouvrières. Je ne revois pas la surface avant longtemps et lorsque je peux enfin sortir, je suis éblouie par les rayons de soleil. Une fois accoutumée à tant de clarté, le spectacle est tellement beau que les larmes me montent aux yeux. Je regarde les autres ; réparties autour de moi, elles me fixent en attendant que je me mette au travail. Mais je vois le pissenlit à l'horizon. Il se balance.

Après de longues secondes de doute, je me mets en marche. Une rumeur s'élève de la masse puis, à mesure que je m'éloigne de la piste, s'affirme comme vérité. « Egoïste ! » entends-je crier.

J'ai quitté la communauté... Je pars à l'aventure, moi, fourmi solitaire.



LE QUAI DE LA GARE

Lucie Barthe

Il y avait foule ce jour-là à la gare. L'été était là et rendait d'autant plus suffocante cette masse autour de moi. Une voix au microphone annonça l'arrivée du train pour Narbonne. Les freins crissèrent. La locomotive s'immobilisa sur la quatrième voie. En un instant toutes ces têtes chapotées disparurent à l'intérieur. Il ne resta plus qu'un parfum de monoï, embaumant la gare de la promesse de vacances paradisiaques. Moi je vivais en enfer. Et mon tortionnaire, il se trouvait là, devant mon nez. Ignorant tout de qui j'étais et du mal que je subissais par sa faute.

Le dernier voyageur embarqua alors que la voix annonçait le départ imminent du train.

Sa casquette obliqua dans ma direction. Je fis mine de suivre l'affichage des horaires sur le panneau derrière lui. Mais dès qu'il détourna le regard, je me remis à le fixer. Il n'était pas bien grand, ni très musclé sous son uniforme. Sûrement que je n'aurais aucun mal à le soulever. Et si cela ne se passait

pas comme prévu et que nous devions en venir aux mains, j'aurais sans nul doute l'avantage. Ses cheveux longs étaient retenus en un catogan. Il avait une barbe sombre qui semblait soyeuse. Un regard obscur et mystérieux à demi dissimulé sous sa casquette qu'il braqua à nouveau sur moi. Je changeai aussitôt de cible. Je comprenais à son joli petit minois ce qui avait bien pu plaire à ma femme. Je sentis la colère et l'amertume remonter à la surface, mêlées au désespoir. Je serrai les poings. Je fixai les rails en contrebas du quai. Cela me procura une sensation de vertige. Je serrai plus fort pour revenir à moi. Si fort que je meurtris ma propre chair.

Le train de vacanciers se mit en route, brassant sur son passage l'air de la gare.

Son parfum arriva jusqu'à moi. Ce même parfum qui flottait dans la maison parfois, lorsque je m'absentais pour affaires. Une dominante de musc avec quelques touches de fond de vanille et de bois de santal. J'adorais ce parfum. Ç'en était d'autant plus difficile de haïr l'homme.

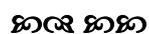
La voix informa de l'entrée en gare du train en direction de Lyon. Elle pria de s'éloigner du quai J car le train ne s'arrêterait pas.

J'étais seul sur le quai. L'insistance de mon regard sur sa personne finit par être remarquée et le rendit mal à l'aise. Il commença à s'avancer. Ma mâchoire était crispée. Mon pouls s'accélérait. Je le sentais éclater chaque seconde dans mon cou, dans mes tempes, dans mes poings refermés. Pourquoi s'avavançait-il ? Je n'étais pas prêt. Je voulus partir en courant. Tout laisser tomber. Mais il était déjà là, devant moi, à me demander si j'avais besoin d'aide. Trop tard pour me débîner. C'était maintenant ou jamais ! Je jetai un ultime coup d'œil aux rails qui tremblaient à l'approche du train.

« En fait... hésitai-je pour gagner du temps. En fait, c'est moi qui vais vous aider. »

Le sol se mit à vibrer de plus en plus fort. Le train siffla pour prévenir de son passage. Je bandai tous mes muscles et pris une grande inspiration.

« Je vous laisse ma femme. » lui dis-je comme dernière déclaration.



CES MOTS QUE JE NE VOUS ECRIS PAS...

Lucie Barthe

Souvent j'ai tenté de vous écrire. Souvent je me suis retrouvée devant une page blanche. La première phrase est décisive. Cependant, elle m'échappe ; les mots ne sont jamais les bons. Jamais assez forts. Jamais assez doux. Jamais assez. Toujours secs et brutaux. Tandis que vos mots volent et dansent, les miens trébuchent. Traînent dans la poussière des idées d'autres vies et d'ailleurs. Alors que les vôtres sont légers, vous voyez arriver les miens, dans leurs gros sabots rustres, grossiers,

bruyants. Toujours subtils, les vôtres surprennent. Si le lecteur était victime consentante, le vôtre ne verrait pas venir le poignard élégant que vous lui réservez. Alors que vous vous douteriez du crime que je prépare avant même d'avoir dégainé mon canif, tout couinant est-il de la rouille qui le couvre.

Mes mots ne suivent pas ma pensée. J'ai beau essayer. Ils se font récalcitrants, sauvages. J'échoue à les dompter. Les idées fusent en tous sens pourtant, mais les mots sont traîtres et m'échappent. Je me trouve incapable de transporter même les cœurs les plus ouverts. Incapable de transcender une réalité des plus banales. Mon verbe est prosaïque. Il ne voit pas plus loin que l'exactitude scientifique. Je pourrais m'essayer à vous conter la vie extraordinaire du blob, l'extinction du cœlacanthe, l'avènement d'homo sapiens. Mais mes lignes sont plates. Vous ne lirez rien au travers, que l'histoire sans fioriture d'êtres qui sont venus et sont passés, peut-être dans l'oubli par ma faute.

A côté des miens, vos mots sont puissants : ils arrivent à figer ces êtres, à les immortaliser dans une simplicité affolante. Lorsque j'entends vos mots, ils me charment. En quelques lignes, ils peuvent déchaîner tantôt la colère, tantôt la passion. Ils peuvent raconter une éternité en un mot. Une seconde en une œuvre. Et au moment du point final, ils libèrent la tension cumulée. Et tout n'est que délectation. Les miens me frustrant. J'ai beau les écrire, je reste bloquée dans mon insatisfaction. Tout ce qu'ils libèrent, c'est un goût amer. Alors je vous imite. Je vous idolâtre. Mais pourtant je ne serai jamais... vous.

LA DEFAITE

Philippe Clin

Alain fixait Dominique dans les yeux. Intriguée, elle cherchait à comprendre. Ne trouvant rien dans son regard qui l'aidât, il détourna ses yeux sur sa main. Il la lui prit, l'observa comme s'il ne l'avait jamais vue et remarqua pour la première fois qu'elle était jolie. Elle s'impatienta, lui fit comprendre et la retira.

- Qu'as-tu ? Dit-elle

- Rien, je voulais te voir.

Mais le son de sa voix trahissait son émotion. Elle le comprit et l'invita à faire quelques pas sur le trottoir. Ils marchèrent longtemps l'un à côté de l'autre en silence. Il finit par prendre la parole et lui fit le résumé d'un film qu'il avait vu, c'était confus, sans intérêt. Elle ne comprenait pas où il voulait en venir. Il l'invita ensuite à prendre un café, ils s'assirent à une table isolée au fond du bar. Comme elle ne disait toujours rien, il lui parla d'une scène de ménage qu'avait subi un collègue de travail. Mais tout cela n'avait aucun sens. Elle restait perplexe devant ses discours. Il pensa alors qu'il devait être plus direct dans ses propos mais le courage pour cela lui manquait. Il aurait bien aimé qu'elle comprenne à demi-mot. Il continua par des reproches insignifiants. Elle répondit par un léger sourire. Agacé, il reprit ses accusations plus injustes encore que les précédentes. Enfin, à bout d'arguments, il lui dit :

- Mais Bon Dieu, tu ne comprends pas ?

Elle le regarda d'un air très doux et lui répondit :

- ça ne peut plus durer.

Elle sortit. Sa pause de midi était terminée, elle était contente de reprendre son travail. Le soleil de mai était doux, le vent qu'elle sentait sur son visage lui faisait du bien, elle marchait d'un pas léger, détacha son chignon et passa les mains dans ses cheveux. Alain resté sur le trottoir la regardait s'éloigner. Il se disait que ce soir, à la maison, il lui dirait la vérité.

Le soir, lorsqu'il rentra, Dominique n'était pas encore arrivée. On était mercredi, elle ne rentrerait pas avant d'avoir fait les courses pour la semaine. Il fit quelques tâches ménagères, s'installa sur le canapé devant la télévision. Il y avait ce soir un match de foot, la France rencontrait la Suisse en quart de finale de la coupe d'Europe. C'était parfait pour attendre son retour.

LA PIECE MANQUANTE

Fanny Guillot

Il fallait bien trouver de quoi s'occuper dans cette immense maison : huit chambres, une véranda, un salon, une salle à manger, une bibliothèque, une cuisine, un grenier, le hall d'entrée, la salle de bal. Je ne sais plus qui avait eu l'idée de faire un Cluedo géant cette nuit-là. Peut-être Hugues. Il n'avait pas son pareil pour trouver des idées farfelues. Surtout quand il avait déjà quelques verres dans le nez. Moi, j'étais pas partante au début. Partir à la recherche d'un assassin en pleine nuit, même si ce n'est au fond qu'un jeu, est-ce que ce n'est pas s'attirer des ennuis ? Et puis, on a quand même besoin de trouver une matraque, une corde, un revolver, un poignard, un chandelier et une clé anglaise. Pour le chandelier, la clé anglaise, la corde ça allait, mais pour le reste, on avait dû fouiller dans la malle à jouets du grenier.

Nous étions deux couples d'amis. Je sortais avec Hugues et Eve était avec Henri. Chacun avait le caractère et l'apparence physique qui correspondaient parfaitement à ceux des personnages du Cluedo. Hugues avait l'imposante carrure et le tempérament du colonel Moutarde, Henri la silhouette filiforme et l'air mystérieux du professeur Violet, Eve la grâce et la beauté de Mlle Rose, moi la discrétion et la taille menue de Mme Leblanc. Tout semblait parfait. Un Cluedo grandeur nature. Je trouvai dans la malle un dé géant en mousse. La moquette à carreaux et les dalles de carrelage servaient à compter les pas. La partie allait sûrement durer toute la nuit mais nous avions de quoi tenir : bouteilles de bières, de vin et autres douceurs dopantes.

Tout avait très bien commencé. On avait pris le jeu à la rigolade, on s'en foutait de qui allait gagner, de qui allait perdre. Les deux garçons qui se livraient parfois à une concurrence féroce, que ce soit au sport, aux jeux et auprès des filles, s'étaient tapés dans la main avant le début de la partie. Je pense que l'alcool et la beuh avaient atténué leurs dissensions. Lorsque nous étions dans des salles différentes, nous communiquions avec nos portables :

« Eve, aurais-tu dans ta main le colonel Moutarde, la matraque et la bibliothèque ?

- Non j'ai pas, Henri, demande à Hugues. »

Hugues envoyait à Henri une photo de la carte qu'il avait, puis c'était le tour d'Eve. Celle-ci devait demander à Hugues. Mais je reçus par erreur le message d'Eve. Il y avait écrit : « La pièce manquante

est la salle de bal. Viens m'y rejoindre. » Le SMS était signé « Eve » suivi d'un cœur. Mon sang ne fit qu'un tour. Était-ce une manœuvre de séduction de la part d'Eve qui tentait d'approcher d'Hugues ? La salle de bal, était-elle réellement le lieu du crime ? Je décidai alors quand ce fut mon tour de me rendre dans la salle de bal. J'étais sur le seuil quand je surpris à la dérobée Hugues et Eve en train de s'embrasser. J'envoyai aussitôt un message à Henri, le copain d'Eve : « La pièce manquante est la salle de bal. Viens m'y rejoindre. »

CAFE NUL

Jean-Louis Guth

« *Depuis combien de temps elle savait ?* » Gina ressasse cette question comme une antienne. Entre chaque couplet d'un chant qui s'écrit tout seul depuis hier matin. Elle est au pied du lit. À force de s'enrouler dans les draps de lin, de tirer à elle des couvertures illusoires, de s'allonger sur le dos avant de s'endormir en chien de fusil puis de rouler son corps de droite à gauche, elle s'est réveillée à terre, plaquée au sol. Ses mains sont glacées. Remontant le buste à la verticale elle s'appuie sur la main droite et pose la gauche entre ses cuisses pour la réchauffer.

Tournant la tête vers le miroir en pied, Gina scrute son corps, le questionne, cherchant à savoir ce qu'il en reste. Elle le scanne depuis les chevilles jusqu'à la poitrine, de manière clinique. La peau présente un aspect normal, sans aspérité et de couleur uniforme et mate, elle se trouve même jolie, le galbe des jambes est gracieux, le ventre bien tenu, tonique, les seins fermes et hauts sur le corps. Elle se dit « *jusqu'ici tout va bien* » et maintenant que son visage est la cible du scanner elle constate les plis sur la joue droite, façonnés par sa nuit sur les draps froissés. Ses cheveux très courts encadrent parfaitement son visage, son regard, comme si rien ne s'était passé, aussi décide-t-elle de se lever. Hier matin, quand il lui a téléphoné, elle s'était laissée tomber du lit et s'était retrouvée dans la même position qu'aujourd'hui mais elle n'avait pas pris de temps de se regarder, elle s'était aussitôt recouchée avant de se relever une heure après. Pour quoi faire ? Pour ne rien faire. Alors elle n'avait rien fait de la journée, rien lu, rien dit, rien mangé. Au dîner elle s'était contentée de boire un verre et puis quelques autres.

Aujourd'hui c'est différent et puisqu'elle a conclu qu'elle peut se lever elle quitte la chambre, fait couler un bain pour s'enrouler à nouveau dans une matière enveloppante. « *Après le lin des draps, l'eau du bain* » se surprend-elle à penser alors qu'elle ne pense guère depuis hier matin. Juste la même antienne « *Depuis combien de temps elle savait ?* » Lorsqu'elle sort de la baignoire Gina s'enroule dans un drap d'éponge puis attrape le chat venu se lover entre ses jambes, le câline en lui demandant si lui aussi savait. Elle sèche ses cheveux, se maquille puis fixe son regard dans le miroir, longtemps, dans un silence terrifiant comme elle le confiera plus tard au juge. Elle dira aussi que c'est l'autre qu'elle fixait, sa soi-disant amie, pas elle-même. Rompant la glace, elle dit au miroir « *tu savais, tu étais au courant, tu ne pouvais pas ne pas le savoir* » et quitte la salle de bains en claquant la porte, ouvre violemment le rideau du dressing qui se décroche et tombe à ses pieds, le ramasse et le jette sur le lit, attrape une robe, celle-ci, non, trop voyante, celle-ci, trop courte, celle-là, trop belle pour ça, celle-là non plus. Le lit est couvert de sept ou huit robes quand elle décide que le mieux est de remettre la jupe d'hier.

C'est à ce moment seulement que Gina descend à la cuisine pour préparer un café. « *Café nul* » se dit-elle en remarquant qu'il y a des jours comme ça où rien ne va, non pas parce que rien ne va mais parce qu'on se dit que rien décidément ne va, et on sait que la journée sera ponctuée d'objets brisés, cachés, manquants ou défailants. « *Le smartphone c'est pareil on dirait que c'était écrit, il est je ne sais où, tant pis, de toute façon il ne va pas sonner.* » Et ce n'est pas elle qui va décommander le rendez-vous, les dés sont jetés. D'ici là il reste quelques heures à tuer. Gina sort de chez elle, traverse le jardin pour ramener la poubelle, évitant de tourner la tête vers le voisin qu'elle a entendu sortir de chez lui. Elle marche d'un pas rapide, manquant de peu de tomber en voulant éviter un escargot. Bizarrement elle se met à rire en imaginant le voisin surpris de ne pas la voir comme elle est d'habitude, souriante, avenante. Ce rire la rassure. Après qu'elle ait refermé la porte d'entrée elle part dans un fou-rire tel qu'elle doit s'asseoir. Impossible, les chaises sont au salon, alors elle saisit la table ronde de ses bras placés comme des aiguilles indiquant 10 h 10 et couche son buste sur la toile cirée. Elle rit et pleure en saccades jusqu'à ce que le chat vienne ronronner sur son dos. Il était temps. Apaisée, elle se relève, rajuste sa jupe, se sert un café nul et allume une cigarette. Certaines images lui viennent à l'esprit mais elle décide de les taire sans attendre. Et puis les images elle s'en fout, la messe est dite, il ne reviendra plus. « *Le désordre c'est pas lui. Le désordre, c'est elle, elle qui ne m'a rien dit.* » Tout à l'heure, au Café du Luco, tout rentrera dans l'ordre.

RENCONTRE

Clara Hillewaert

Le froid dallage de la gare les reflétait tous les trois.

Trois silhouettes un peu floues qui ne se disaient rien du tout.

Trois silhouettes qui vacillaient dans le jour incertain.

Au milieu du flot des autres voyageurs, elles restaient immobiles, le regard hésitant, les bras pantelants. Une valise était tombée, un manteau la rejoignait.

Le bouquet attendait.

Les cris, les bruits, les rires, les sifflements, les vrombissements, les excitations, les déchirements, la course des retardataires, la flânerie des peu pressés, tout s'était envolé. Evaporé. Ne restait que ce triple silence. On l'entendait plus que tout le reste.

Le bouquet l'écoutait. Il transpirait. La main qui le tenait tremblait. Elle était moite.

La plus petite silhouette lâcha aussi son chapeau, cadeau de la première, puis son anneau, offert par la plus grande.

Les deux autres s'affaissèrent.

Le bouquet sentit qu'on l'étouffait.

Le tout petit reflet tremblait de tout son flou. Il hésitait. Il se mourait.

Puis il partit.

COLLECTION HOOPER

Réjane Meilley

Je cherche derrière la vitrine du pharmacien vantant les mérites d'un laxatif. Y a-t-il matière à tordre les boyaux d'un lecteur qui va ingérer cette solitude qui me laisse sur le bord du chemin, tout comme cet homme assis devant l'hôtel d'où il vient d'être chassé. Celui où j'allais justement entrer, là où se tiennent deux personnes en grande discussion, même en dispute, lui prêt à partir et elle assise, les jambes coupées par ses propos. Dans le bureau contigu, un couple parle des comptes, de budget, de double comptabilité. Est-ce pour la femme qui attend dans le hall, les joues en feu, faisant semblant de lire. A l'étage, un couple déjà désuni ne cadre plus avec leur présent, lui habillé et elle encore nue. Le peintre les a immortalisés et je ne sais traduire dans ma propre langue ce que les toiles me proposent.

Je cherche les fils qui les relient. Je creuse la mémoire des lieux où leur passage a imprimé une trace. Et je ne trouve pas les mots qui les feraient vivre entre les lignes d'un cahier d'écolier. Je laisse leur destin se jouer de moi sans rien écrire pour le retenir. Le blanc s'épaissit sur la virginité de ma pensée et mon esprit s'affole. L'horloge m'agace. Son bruit régulier métronome le temps à pas comptés sans que je reprenne conscience. L'encre sèche dans sa cartouche qui ne tire plus qu'à blanc.

Je m'accroche aux bords des tableaux et hop, je glisse dans la sidération qui m'envahit, colle à ma peau. Je m'empêtre dans l'histoire comme un moucheron dans la toile de l'araignée qui guette. Quelle bête prélèvera ce qui me reste de pensée. Quelles connections déchireront le plan échafaudé dans le mystère des possibles. Je veux crier mon désarroi. Je veux retrouver des détails qui racontent l'histoire que je désire présenter mais mon cerveau clignote comme un objet déchargé. Est-ce l'abus de ce laxatif trompeur qui a lavé le tableau ? Quel pharmacien affichera la solution à boire pour me retrouver ?

❧ ❧

COUAC

Réjane Meilley

Les yeux plein de larmes Martine scrute la vue dégagée sur ces toits que le soleil allume. Elle voudrait effacer ce qu'elle a vu. Encore en tenue de sport et toute transpirante, elle est venue se réfugier dans sa chambre comme pour retrouver un nid rassurant. Longtemps fière de sa vie, elle vient de sentir un pan entier s'écrouler.

Depuis toujours elle termine sa marche nordique sur les boulevards, profitant au maximum de l'espace vert citadin. Arrivée à un carrefour, elle s'est littéralement cognée à une manifestation qui lui a fait honte : des femmes refusant de droit à l'avortement sous prétexte du respect de la vie, réclamant donc de renier les acquis à disposer de son corps librement.

Immédiatement elle revoit sa grand-mère qui s'est tant battue pour cela, fière d'avoir pu sauver des femmes des aiguilles qui perforent, des corps martyrisés, de la vindicte populaire, des vies brisées pour des maternités non souhaitées, des enfants malheureux, rejetés. Ces pancartes brandies par des femmes accentuent encore son malaise.

Des odeurs de barbe à papa et de pralines flottent dans l'air. Martine se sent encore plus agressée car ils donnent à cette manifestation une idée de fête alors que c'est plutôt un enterrement. Elle ne comprend pas. Et soudain, elle aperçoit Ella, son trésor, son bijou, sa petite-fille, là, parmi les manifestantes. Comment cela pouvait-il être ainsi ?

En rentrant elle avait appelé sa fille pour vérifier. Elle voulait qu'elle lui dise qu'elles étaient ensemble à la maison. « Je la laisse libre de ses choix Maman. Tu m'as appris que c'était important. Elle est en pleine histoire d'amour. J'ai bien remarqué quelques changements vestimentaires mais rien d'autre. Elle sort avec Augustin, le frère de Clothilde, sa camarade de classe. Je les laisse en toute confiance. Ses parents sont très bien tu sais. »

Martine ne sait que répondre. Doit-elle l'avertir ? C'est vrai que la confiance est sa base éducative comme celle du choix de sa religion une fois adulte, mais elle y avait ajouté l'entraide, le respect des autres, l'écoute de chacun. Simone Weil a bien dit que « rien n'est jamais acquis pour les femmes ». Martine ressent une vive douleur dans le dos, comme si on lui avait asséné un coup de poignard. Elle voudrait pouvoir faire marche arrière, un feed-back sur sa vie pour trouver la faille, le maillon défailant. Quand avait-elle baissé la garde ? Depuis combien de temps n'avait-elle pas pensé à soulever ce sujet lors des réunions familiales ? Quelles informations avait reçu sa petite fille sur la vie d'avant, sur ce qu'est la vie des femmes sans contraception et ivg ? Le temps efface trop vite la mémoire collective.

PAS PERDUS

Réjane Meilley

Pierre se trouve là par hasard. Il ne prend jamais le train mais aujourd'hui un collaborateur lui a demandé de l'emmener à la gare pour éviter de laisser sa voiture sur le parking. En s'apercevant de l'oubli d'un porte-document, il a couru lui remettre jusque sur le quai, le rattrapant in extrémis. A son retour, il aperçoit au loin un homme qu'il pense reconnaître, installé devant un thé sur la terrasse d'un des commerces bordant l'allée menant aux quais. En s'approchant il reconnaît Nicolas. C'est un de leurs amis qui vient souvent chercher Claire pour un tennis, un jogging ou une autre sortie. Lui-même n'est pas très sportif, Claire lui fait bien remarquer qu'il devrait penser à entretenir son corps. Nicolas est parfait sur ce plan et une pointe de jalousie germe intuitivement. En y repensant, ils se sont retrouvés souvent ensemble à des soirées ces temps-ci. Ils les avaient admiré en train de danser, ce n'est certes pas pour cela que Claire l'avait choisi voilà maintenant sept ans. En passant devant une vitrine, il regarde furtivement son reflet : costume convenu, quelques kilos en trop, résultat de la fréquentation des restaurants que lui impose sa vie professionnelle, il n'est pas à son avantage ! Il arrive maintenant à sa hauteur et s'apprête à lui tendre la main ;

- Salut Nicolas, quelle surprise, tu attends quelqu'un peut-être ?
- Bonjour Pierre, surprise aussi pour moi, c'est incroyable de te voir ici toi qui ne quitte jamais ton bolide, répond-il et en se levant précipitamment et en jetant un regard affolé dans la galerie.
- Oh, juste un collègue dans la lune après qui j'ai dû courir. Je vois que tu prends du bon temps.
- Un trou dans mon emploi du temps.
- Je n'aurais jamais pensé venir boire un verre ici. Mais peut-être que tu as un rendez-vous qui doit rester discret. Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien à Luce, dit-il en lui lançant une œillade.

Nicolas pâlit encore, attrape son portable, a du mal à tenir le sourire qu'il affiche. Pierre est soudain pris d'un doute. Il le quitte rapidement en prétextant qu'il vient de repenser à une réunion au travail. Le vaste hall l'absorbe. Il se sent un homme perdu au milieu de tous ces gens pressés d'arriver ou de partir. Il guette une silhouette qu'il redoute de voir. Et soudain, c'est bien Claire qu'il aperçoit, courant car en retard comme toujours. Il n'y a aucun doute, ils se retrouvent là, en plein après-midi.

Il n'entend plus le hall résonner de tous ces pas qui se croisent sans se voir, certains sans but, d'autres sans hésitation. Son ventre se tord, ses jambes flageolent. Il n'a rien vu, toujours dans la

confiance, certain de son amour. Il s'étonne de penser « ma femme » comme si elle lui appartenait. Quelle prétention ! C'est vrai qu'il s'est laissé entraîner par son travail, par la routine, par la facilité. Il devrait savoir qu'en amour, rien n'est jamais acquis.

Abasourdi par la révélation, l'évidence, il doit faire le point. Comment réagir après cela, veut-il oublier, pardonner pour la reconquérir ou leur histoire aurait-elle atteint sa fin ? Quelle dose d'amour peuvent-ils encore partager ? Y aura-t-il une bonne explication ce soir ou préfèra-t-il se taire et attendre ? Une lueur d'espoir germe, et si c'était un hasard leur présence au même endroit, si elle venait simplement chercher une amie à l'arrivée d'un train ? Si Nicolas avait seulement envie de se poser et que les hasards se jouent de la crédulité humaine.

L'HORLOGE

Claire Nicolas

Je l'avais voulue et j'ai gagné. J'ai mis toutes mes forces car cela ne s'annonçait pas facile. Rien n'est facile dans la vie, surtout avec ma famille.

Cela a commencé quand j'avais 13 ou 14 ans. Certains gamins vivent des adolescences éphémères, je crois que la mienne dure depuis cette époque-là, avec des hauts et des bas. Comme tous les jeunes, j'ai eu mille conflits avec mon père, ma mère disait arrêtez vos combats de coqs et parfois c'est ma mère qui m'empêchait de vivre. J'ai pensé un moment qu'ils allaient se séparer à cause de moi. Mais ma mère a envoyé mon père en cure pour la désintoxication et cela a été mieux ensuite. Ma mère a toujours aimé diriger dans la maison, c'est elle qui décide pour les autres quand ils doivent aller à l'hôpital.

Je n'ai pas pleuré à l'enterrement, mais je suis triste, j'ai aimé mes parents. Ma mère savait bien faire à manger.

Si je remonte plus loin encore, quand j'avais 6 ou 7 ans, nous faisons des courses de couloir. J'étais d'une vivacité incroyable, toujours à gigoter – tiens-toi tranquille disait ma mère. La course de couloir se pratiquait 2 par 2. Départ au bout du couloir coté chambres, arrivée dans le séjour. C'est mon 1er souvenir avec l'Horloge, qui venait des parents de mon père.

Pour le partage des meubles, j'ai choisi l'Horloge. Jules voulait la tabatière en bambou, ramené par l'arrière-grand-père du Palais de la Reine. Jules habite Paris dans un appartement tout petit, il ne m'a jamais invité. Marine, qui est un peu musicienne, voulait aussi l'Horloge, je ne vois pas le rapport, elle n'a pas d'intimité avec l'Horloge. L'Horloge était au bout du couloir, coté chambre. J'avais sans doute glissé mon pied sous le meuble et quand j'ai pris le départ, l'Horloge a basculé et m'a assommé. Ils étaient inquiets parce qu'il y a des balanciers très lourds dans une horloge, même si on ne la faisait pas sonner, pour ne pas être réveillé la nuit.

Jules et Marine se sont ligüés contre moi, comme d'habitude, comme le faisaient mes parents. Je repère vite leurs manigances. Ils commencent par répéter ce que je leur dis et par « on te comprend, si on était à ta place, etc. » Ils ne sont pas à ma place, personne n'est à ma place, ni dans ma tête. Je vois qu'ils font des efforts, mais cela ne sert à rien, ce ne sont pas mes idées. Ça m'a mis la pression, la tabatière, l'Horloge au cadran doré représentant une maternité, le lustre Gallé avec son fer forgé en bogues de marron d'automne qu'il faut accrocher à un plafond très haut. Le reste c'était fatras, que des trucs utiles lit chaise table armoire, pas du souvenir. Ils m'ont dit, comment tu vas faire pour l'Horloge ?

Marine m'a proposé, on te la garde pour plus tard, quand tu auras un logement stable. Elle voulait se faufiler dans ma vie, comme le faisait ma mère. Je n'ai pas lâché, je suis resté calme et je me suis concentré sur mes pensées. Ils ont chuchoté dans mon dos, cela résonnait dans mes oreilles, j'ai tout fermé. Ils semblaient tristes, je voulais mon Horloge, ce n'est pas comme si elle partait à la décharge, ils m'ont dit c'est lourd, on va te la faire livrer, et aussi, faudra que tu la fasses réviser, si tu veux qu'elle sonne.

Ça m'est égal que l'Horloge boîte. Ça m'est égal qu'elle s'arrête tous les jours parce qu'elle n'est pas d'équerre. Je vois déjà dans ses yeux qui clignotent, qu'elle sera ma meilleure amie.

LE DÎNER

Elisa Stark

Nous étions tous les cinq autour de la table. Cela devait être un repas sympathique car nous fêtions l'anniversaire de belle-maman au restaurant. Elle avait appelé son fils pour lui demander de retenir la date du samedi prochain afin de nous y rendre en famille. Je n'avais rien dit mais cette perspective ne m'enchantait guère. Le repas du dimanche chez eux, était un vrai calvaire. Mes beaux-parents, surtout mon beau-père, avaient une fâcheuse tendance à dénigrer tout ce qu'ils pouvaient. De sa femme qui ne travaillait pas car elle avait toujours sacrifié sa carrière pour que lui puisse en faire une à ses propres enfants qui ne faisaient jamais de rien assez bien pour lui. En revanche, le patriarche n'acceptait pas les reproches. Combien de fois lors d'un dimanche pluvieux, entre la poire et le fromage, la discussion s'était tendue car nous n'étions pas du même avis que lui.

Le samedi en question, nous nous étions préparés pour ce dîner en ville. Le restaurant choisi était une guinguette à la mode. Mon mari et moi-même étions apprêtés. Le reste des convives l'était moins. Je rageais intérieurement de ce manque de savoir-vivre. Mon beau-frère était toujours en jogging et jamais peigné. Je ne comprenais pas pourquoi ses parents ne le guidaient pas pour choisir des vêtements appropriés aux lieux. Il était tout le temps négligé et je n'aimais pas ça. Ma belle-mère, toujours fidèle à elle-même, portait une robe bien trop courte pour son âge et avait encore sorti son sac tout élimé, un sac qui datait de Mathusalem. Elle avait pourtant eu l'année auparavant en cadeau d'anniversaire, un sac de belle facture, il devait être bien dans sa housse à se reposer au fond de son placard. Le beau-père, lui, avait sa chemise complètement froissée, tout comme son pantalon. Nous étions donc entrés dans la guinguette et la serveuse, nous avait installés, après nous avoir détaillés. A cinq personnes, il n'était pas facile de se placer sur une table rectangulaire afin que tout le monde ait quelqu'un en face de lui. Les hommes étaient donc d'un côté de la table, les femmes étaient de l'autre côté, en quinconce, afin qu'aucun de ces messieurs ne se sente lésé.

J'étais assise et je regardais cette famille qui me semblait presque étrangère tant j'étais différente d'eux. Je les regardais un à un en me remémorant quel était le souvenir que je garderai de chacun d'eux.

Mon beau-frère : je n'avais que peu d'échanges avec lui. Sa maladie l'empêchait d'être dans le lien envers autrui. Au départ, il m'avait été dit que c'était de la timidité. J'avais eu le sentiment que c'était plus sérieux que ça. Finalement, il souffrait bien de troubles psychologiques. Il ne me parlait presque jamais sauf si je l'interrogeais. Nos échanges se limitaient à table à passe-moi le pain.

Ma belle-mère : cette femme était en admiration devant son mari. Il l'avait, au fur et à mesure de sa vie, coupée de tout lien social pour éviter qu'elle s'épanouisse par elle-même. Elle était gentille mais complètement éteinte par cette vie où elle s'était trop oubliée.

Mon beau-père : Il n'y avait que lui, lui et lui. Il gagnait bien sa vie, il était sportif, il était toujours meilleur que les autres. Il n'aimait pas la femme que j'étais, indépendante financièrement et aux idées militantes. J'évitais tout dialogue avec lui car cela finissait souvent mal.

Puis je regardais mon mari. Il n'avait jamais réussi à faire le lien entre eux et moi et défendait inlassablement son père et le reste de sa famille. Depuis le temps que nous étions ensemble, nous n'avions plus rien en commun et nous vivions comme des colocataires.

Ce soir, c'était le soir de trop. J'avais proposé de leur offrir une coupe de champagne afin de fêter l'heureux événement. Ils en avaient été ravis. Je m'étais dirigée vers le bar et avais commandé cinq coupes de champagne. Cette famille aimait le boire avec une crème de cassis, ce qui n'était pas mon cas. La commande passée, j'avais attendu au bar que le barman serve les boissons. Oh ce que j'avais aimé verser quelques gouttes de poison dans chaque coupe. Ils ne méritaient pas plus que ça. L'année prochaine, je ne serais plus là.

SESSION DU 23 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 2021

Ateliers d'écriture en distanciel animés par :

Alain Absire

Jean-Noël Blanc

ATELIER ALAIN ABSIRE

Demain : un autre monde ?

Du *Meilleur des mondes* à 1984, de la république « exemplaire » de Thomas More au Gilead cauchemardesque de *La servante écarlate*... La littérature s'interroge de longue date sur les mondes possibles qui nous attendent ? En ces temps de pandémie planétaire, de l'utopie à la dystopie, chacun d'entre nous, et tous en ensemble, nous allons aborder avec nos personnages réels ou imaginaires ces terres inconnues qui se profilent à l'horizon de la plus incertaine et énigmatique des traversées.

LA GANDE PANDEMIE

Alain Absire

1.

C'est au matin du 24 juin qu'apparurent de façon claire et quasi généralisée ce qu'il est convenu d'appeler désormais : « Les signes cliniques avérés d'hypersexualité compulsive généralisée ». Ce jour là, à 7h48', le professeur Eva Poznanski neuropsychiatre émérite en matière de dysfonctionnements sexuels reçut, sur sa messagerie personnelle, un courriel *CONFIDENTIEL* émanant du ministère de la Santé publique qui ne lui laissa aucun doute sur la gravité des cas sporadiques infectieux qu'elle avait été la première à déceler puis à diagnostiquer quatre semaines auparavant, mettant ses confrères en alerte sur la violence du virus satyriastistique et nymphomatique (VSN) identifié sur l'ensemble du territoire national sans que quiconque en connût l'origine. De quoi s'agissait-il en l'espèce ? Du nombre croissant d'*agressions* (bien que le mot ne fût pas tout à fait approprié) perpétrées tant sur les Grands boulevards parisiens que dans les couloirs bondés du métropolitain. Mais aussi dans les campagnes et aux frontières des pays voisins où la contagion s'accélérait jour après jour, y compris de l'autre côté de l'Atlantique où l'Institut National des Maladies Allergiques et Infectieuses (NIAID) rattaché au National Institute of Health (NIH) parlait pour la première fois de : « Pandémie mondiale appelant une réponse mondiale ». Soudain, Eva Poznanski dont le front ne se déridait jamais mesura la matérialité d'un problème qui n'avait rien d'expérimental : comparé à la situation présente d'exagération pathologique des désirs sexuels, les passions d'autrefois, si ardentes fussent-elles, ne ressemblaient plus qu'à de simples attouchements sans lendemain. Cette fois, c'était établi : l'espèce humaine était sur le point de tomber amoureuse de l'amour physique et des coûts à foison qui en découlaient. Et, à ce rythme de transmission interhumaine du virus VSN, on ne pouvait plus se fier à rien de connu dans les rapports des individus entre eux et l'enchaînement réciproque de toutes les actions du corps humain.

Les causes neuropsychiatriques de l'activation de la *libido fantasia* avaient donc muté et, dans le service qu'elle dirigeait, après une nuit blanche passée à traquer les marqueurs d'une très lourde dégénérescence psychique risquant de mener au collapsus mortel, Eva Poznanski tenta de se convaincre qu'il n'y avait là-dedans rien de très étonnant, que les animaux s'aimaient eux aussi à tout va sans que l'on parle de pathologie et cela sans distinction ni d'origine, ni de race, ni de morphologie. S'efforçant de se rassurer, elle songea également que ce grand futoir animal ne se passait pas si mal et assurait la pérennité des espèces. Et cependant..., de là à faire du rapport amoureux de masse la règle dans nos sociétés avancées, cela ne revenait-il pas, de la part de sujets paisibles jusqu'alors, à se comporter comme des bêtes incapables de résister à l'appel du sexe ? A ceci près que la terre entière (ou presque) était régie par des lois qui n'avaient rien de naturel et que petits garçons et petites filles de tous pays ne demandaient qu'à courir deux par deux le nez au vent, jouer à se chatouiller sous les arbres et folâtrer dans l'herbe chaude où il est délicieux, chaque été, de se rouler l'un sur l'autre. Nul ne pouvait nier que, dès leur plus jeune âge, leur principale occupation était de se prendre par la main et de s'embrasser sans autre raison valable que de bien s'aimer les uns les autres. Quant aux adolescents d'aujourd'hui, il était établi que, leurs bouches gourmandes de baisers se rencontraient sans détours et que certains d'entre eux n'hésitaient pas à faire l'amour sans préliminaires, sans même avoir pris le temps de se connaître. Tant pis si, dans la majorité des cas, assouvir leur passion sur le champ leur collait un sacré vertige. Oubliant la rationalité scientifique dont chaque cellule d'elle-même s'était nourrie au fil des expériences et des années accumulées, l'air grave, Eva Poznanski se laissa aller à se remémorer ce jour vieux de plus de 30 ans durant lequel, dans le plus beau des Jardins des délices, elle s'était étendue, elle-même, à l'ombre des rosiers en compagnie de ce joli garçon rêveur et un peu fou dont le prénom *Pascalis* évoquait le « *passage* » pour les Hébreux en route vers la Terre promise, et la résurrection pour les Latins. *Pascalis*... un être gracieux de son âge dont elle n'avait jamais oublié le cœur ailé tatoué au creux des reins. *Pascalis*..., un tendre au regard clair avec les cheveux au vent et un duvet blond au menton en guise de barbe naissante. Dire qu'elle n'avait aimé que lui ! Dire qu'elle n'avait aimé qu'une seule fois ! Un seul être, c'est si peu dans une vie ! Regrettant de ne pas avoir donné plus à son unique amoureux, les joues rougies à cause de l'émotion, elle extirpa de sa mémoire où elle les avait enfouis les instants les plus bouleversants de cette après-midi miraculeuse préparée pour eux deux, lorsque, bercée par l'enchantement du désir épanoui, elle s'était endormie dans la félicité. Amante et amant, elle et lui, 32 ans d'âge à eux deux, étaient restés ainsi, serrés dans les bras l'un de l'autre, sur un parterre de fleurs jusqu'à la tombée de la nuit. Jusqu'à ce que la flèche d'un amour sans pitié, un être obscur, atrophié, musclé et trapu, ne la vise en pleine poitrine et, l'arrachant à son amoureux divin, ne la vide à jamais de la tendresse dont elle était gorgée !

3.

C'était dimanche et une seule pensée tournoyait dans la tête d'Eva Poznanski : il fallait à tout prix enrayer la dégradation de l'état clinique dans lequel sombrait l'humanité. Mais quelle force un combat d'une telle urgence exigerait d'elle ! Convaincue que la planète infectée courait à sa perte, les cheveux ramenés en un chignon maladroit posé comme une pelote de laine en équilibre au sommet du crâne, elle se précipita dans l'église la plus proche dont les cloches carillonnaient à la volée. Hélas, le malaise du prêtre, prêchant devant Jésus qui pendait mort au-dessus de sa tête, était à son paroxysme. Comble de malheur ! Alors qu'il tentait de ressaisir la morale publique, le Saint homme posa les yeux sur une jeune fidèle buvant humblement ses paroles au premier rang et, alors qu'il s'interrompait tout à trac dans son sermon, au vif éclair qu'elle vit jaillir dans son œil, Eva Poznanski se demanda si ce malheureux ecclésiastique dont le teint avait rosé n'était pas frappé à son tour par ce mal galopant d'un amour universel contre les ravages duquel nul Croyant risquait de ne plus être armé.

4.

Le prêtre eut beau conclure son homélie en bredouillant que l'amour entre hommes et femmes était la volonté de Dieu et qu'il fallait la respecter, Eva Poznanski vit se profiler le plus sombre des avenir pour l'espèce humaine et sortit de l'église aussi précipitamment qu'elle y était entrée. À cette heure, il y avait foule du côté de Montparnasse où ses pas l'entraînèrent. Portant gilets pare-balles matraques électriques et lacrymogènes pendus à la ceinture, les forces anti émeutes du ministère de l'Intérieur prenaient place à chaque carrefour. Mais le soleil brillait et, derrière leurs visières en plexiglas, ces hommes casqués ne pouvaient s'empêcher de reluquer les filles en décolleté qui leur passaient devant avec la croupe frémissante. Bon sang ! C'était frappant de voir à quel point ces effrontées avaient le cheveu brillant, le teint frais et le sourire engageant. Même les plus banales d'entre elles arboraient des dents d'une blancheur que le rouge vif de leurs lèvres rendait éclatante. Et ces tailles souples ! Et ces chutes de reins de mannequin ! Et ces paires de seins ronds et hauts remontés ! D'où leur venait pareille allure et pareil toupet ? Oh, là, là ! Même les vieillards à crâne chauve, et sans doute sujets à des troubles de l'érection, les interpellaient comme des Dom Juan... Silences entendus, sifflements admiratifs, stratégies d'approche à pas plus ou moins comptés : ah, ce feu brûlant dans chaque regard ! On eût dit que, le monde alentour était devenu sourd à tout sauf au grondement de la convoitise. Le rire de gorge inextinguible d'une pauvre créature, surgissant du sex-shop de la rue d'Odessa, ébranla Eva Poznanski, il était 11 heures du matin et, déjà, dix couples dévorés d'impatience battaient la semelle à la porte de cet hôtel affichant COMPLET. Quant à la

devanture de cette pharmacie, un écriteau y informait froidement la clientèle : **PRESERVATIFS-EN-RUPTURE-DE-STOCK**. Un sentiment d'impuissance serra la gorge d'Eva Poznanski, tant d'enfants non désirés allaient venir au monde, sitôt nés sitôt abandonnés ! Mais quel protocole élaborer pour préserver l'humanité menacée par la flambée de sa propre surpopulation ? Où découvrir l'antidote avant que la famine ne décime en priorité les peuples les plus démunis ? Et comment vacciner à tour de bras avant que n'éclate la troisième guerre mondiale pour l'appropriation des dernières ressources de la planète ? Penchés à la portière, vitre baissée, hommes et femmes se klaxonnaient d'une voiture à l'autre... Il était loin le temps béni où l'on se devisageait froidement, avec méfiance ou retenue. Au lieu de cela, à la terrasse de la Coupole noire de monde, où même des filles entre elles et des garçons idem s'embrassaient les lèvres tremblantes, des mains qui ne s'étaient jamais frôlées se tendaient pour s'attraper et se caresser jusqu'à la racine des doigts. On s'abordait tout de go devant les bouches de métro avant de s'enfourner quatre à quatre en se tenant par la taille dans les escaliers menant aux couloirs souterrains. Comble d'épouvante, sous cette porte cochère, le regard de la malheureuse chef du *Service de neuropsychiatrie du désir sexuel* se posa sur le pénis qu'un homme de son âge visiblement atteint de priapisme pointa vers elle à pleine pogne, droit comme un bâton de dynamite.

5.

Et le pire se confirma au cours de la semaine suivante : de chronique, la fièvre épidémique devint compulsive. Le tarif des chambres d'hôtel explosa. On dénombra des crises cardiaques en rafale et, alors que la pandémie n'avait pas encore atteint son pic, la courbe des demandes de divorce s'envola. En revanche, au grand étonnement d'Eva Poznanski, balayé par la vigueur du VSN, le nombre de crimes passionnels chuta de manière spectaculaire jusqu'au plancher jamais vu de *zéro pointé* et, loin de crouler sous les plaintes en justice pour viol et d'entraîner des bagarres à la pelle, meurtres de sang et autres coups de couteau entre prétendants rivaux, mi-juillet, tribunaux et commissariats parurent se vider sur l'ensemble du territoire. Simultanément (contredisant tous les pronostics), face à cette concupiscence charnelle débridée et la fureur utérine qui en découlait, de la plus jeune au plus âgé, de la plus fortunée au plus déshérité, femmes et hommes sans avenir sentimental la veille encore arborèrent bientôt un air satisfait d'eux-mêmes. Sous les yeux incrédules de la neuropsychiatre, le peuple maudit et malheureux des sans-abri et autres paumés du petit matin, ne levant jusque là vers les autres qu'un regard de condamné, et les hordes d'esseulés charriés dans un état comateux une semaine plus tôt par le RER aux heures de pointe, parurent régénérés. À contre-courant de la vague de répression massive qu'annonçait un gouvernement débordé par la situation, bousculant les idées reçues, l'éditorialiste d'un grand journal du soir argumenta que l'ennui abyssal de millions de vies sans relief, ni rêve, ni désir, ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Quant

au leader du Front de l'opposition, provocateur et prophétique, il crut bon d'affirmer : « Mes chers compatriotes, imaginons qu'une autre réalité s'arrime à la nôtre ! Amants volontaires ou involontaires, conscients ou non de leur pathologie, imaginons que les plus désabusés d'entre nous, minés par l'âge ou la solitude retrouvent enfin un moral d'acier dans un pays que l'on croyait miné par la dépression ! »

6.

Remettre les pendules à zéro, vivre dans l'instant présent, ne pas s'interroger sur l'origine et la finalité des choses et se garder de jamais évoquer la société passée... À l'image des membres de la communauté scientifique, Eva Poznanski voyait ses certitudes s'effondrer. Entre deux épidémies : *hystérie du plaisir* et *suicides permanents*, comme le peuple de chaque capitale dont les réseaux sociaux de l'Internet diffusaient les ébats en temps réel, les Parisiens avaient choisi leur camp. Alors que nombre de cellules familiales se désintégraient, une fièvre irrésistible et joyeuse explosait dans chaque quartier de la capitale comme sur chaque plage du littoral où la canicule régnait. Que de gémissements de plaisir jaillissant des gorges les plus profondes ! Que de chants radieux sur les ponts de la Seine et dans les jardins publics où les amants de plein air s'enivrant de baisers se comptaient par centaines de milliers ! Dès lors, même le Parlement, pourtant mandaté par la Présidence pour légiférer d'urgence, s'interrogeait face à une telle soif de bien-être. N'était-il pas temps d'envisager la vie d'un œil neuf ? Et était-il justifié pour les chercheurs du monde entier de vouloir éradiquer ce VSN qu'une multitude de communautés de toutes origines et de toutes confessions jugeaient providentiel ? Et cependant..., comment oublier les enfants que l'on voyait déambuler dans les rues sans leurs parents, comment ignorer ces innocents livrés sans surveillance à un tel emportement ? Et comment tirer un trait sur les maladies sexuellement transmissibles, alors que, parmi les slogans peints sur les murs, on lisait par exemple ceci : **Baiser avec un préservatif c'est comme sucer un bonbon avec le papier !** ? Comment enfin abolir d'un trait la morale républicaine et s'affranchir des fondements de la civilisation judéo-chrétienne déjà fort ébranlés ?

7.

Au petit matin du 14 juillet, Eva Poznanski prit conscience de l'ampleur de la révolution qui emportait la vieille humanité. Alors que, rongée par l'insomnie, elle déambulait en quasi somnambule dans une cité vouée au futoir sexuel généralisé, derrière le théâtre pour enfants du Jardin du

Luxembourg, elle perçut les murmures et gémissement haletants d'une paire d'amants. Pas de doute ! Présents au même endroit que la veille et l'avant-veille, elle reconnut ce même jeune garçon avec cette même femme plus âgée qui, à l'image d'une centaine d'autres couples pareillement dévêtus, éparpillés autour des massifs et des bosquets, avaient passé la nuit accolés sur le gazon de cette même pelouse. Ils étaient là, noués l'un à l'autre. Et leurs peaux claires étaient visibles sous le jour naissant. Sans pour autant présenter le moindre signe clinique, ils s'enlaçaient, éperdus, confondus dans le même mouvement de reins, lovés dans le même enveloppement de caresses, avec la bouche pareillement ouverte dans un ravissement extatique comme pour gober l'étendue du ciel que l'aube colorait tendrement. Passant près d'eux Eva Poznanski les entendit se dire l'un à l'autre : « *Je t'aime, Daniel – Je t'aime, Marie-Ange* », et, comme il n'y avait là-dedans rien de vulgaire ni de poussif, ni de douloureux bien au contraire, elle en fut intimement bouleversée. Sous le coup d'une telle découverte, elle s'assit sur un banc de pierre, à deux pas d'une statue de déesse antique au ventre et aux seins nus... Ainsi donc, comme elle le pressentait depuis plusieurs jours, les symptômes galopants du VSN ne se limitaient-ils plus à une frénésie sexuelle incoercible mais frappaient désormais les malades en plein cœur et leur inoculait le syndrome dévorant de l'amour fou.

8.

« *Je t'aime, Daniel – Je t'aime, Marie-Ange* ».

Cinquième semaine de pandémie. Impossible d'oublier le doux murmure de ces deux voix emmêlées, tout juste audibles à l'aube, derrière le théâtre de Guignol. Depuis, Eva Poznanski avait quitté le banc de pierre pour s'installer face au grand bassin devant le Palais du Luxembourg. Que de soleil en ce midi de 14 juillet ! Bien que menacé par la déferlante d'un tsunami humain, le monde, à la surface duquel se découpaient de grands rectangles d'ombre, en était arrosé comme jamais. À présent, le jardin était envahi par la marée humaine des amants ivres de jouir et des amantes se livrant à la déflagration du désir. Il y en avait partout, sur la Fontaine Médicis, à l'orangerie, sous le kiosque à musique, au jardin fruitier, jusque du côté du rucher et dans le hall d'entrée du Sénat dont les portes avaient cédé, sans qu'aucun gendarme se fut interposé. Elle avait prévu d'être la première, comme chaque matin, à rejoindre son service de neuropsychiatrie, mais la force d'abandonner sa chaise lui manquait. Et d'ailleurs rien ne disait que, après qu'elle eut retrouvé sa meilleure collaboratrice (mère de quatre enfants âgés de 21 à 9 ans et sans carence affective identifiée), dans les bras d'un assistant doctorant, son équipe serait encore en mesure d'évaluer le caractère plus ou moins réversible du VSN. Ne ressentant plus aucune culpabilité elle songea qu'elle était à sa place ici, alors que, jambes, torse et seins nus, des bandes d'adolescents, filles et garçons épanouis, trempés de la tête aux pieds, jouaient à s'éclabousser les uns les autres, puis à s'embrasser partout sur les lèvres, dans le cou et, entre deux fou rires, à s'étreindre jusqu'à basculer les uns par-dessus les autres dans l'eau du bassin qu'agitaient de gros bouillons. Seigneur ! Quelque chose en elle, semblable à un barrage monumental, avait cédé.

Etait-ce les premières atteintes de ce mal qu'elle avait pour devoir d'Etat d'éradiquer et auquel nul contaminé ne résistait ? Elle en frémit de peur mais ne put s'empêcher de contempler ces innocents, et de leur envier leur liberté. Un passant, les tempes moites et l'air fâché d'être esseulé, posa un regard insistant sur elle... Elle se détourna, soupira profondément..., ses chaussures à la semelle trop lourde, sa jupe et sa veste de tailleur démodés bien que neufs et portant la griffe d'un bon couturier, son chemisier au col boutonné, ses lunettes, son visage jamais maquillé... « *Je t'aime, Daniel – Je t'aime, Marie-Ange* ». Son cœur s'agita dans sa poitrine, l'homme qui n'avait pas l'air d'être né avec l'amabilité pour bagage, haussa les épaules et passa son chemin d'un air dégoûté. Peu importe ! Celui-là ne lui plaisait nullement et elle n'avait aucune envie de l'entendre lui murmurer quoi que ce soit à l'oreille. Cependant, la crainte aussi absurde que brutale d'être l'unique femme en ce lieu à échapper au grand embrasement addictif s'empara d'elle. Et dire qu'elle ne savait même pas par quelle voie le virus pénétrait dans l'organisme, par les poumons, par la salive ou le sang, ni, faute d'être parvenue à l'isoler, comment il s'attaquait au neuropsychisme du genre humain ! *Et si je restais la seule à n'être pas infectée ? Et si la chance de m'être immunisée sans le savoir contre les effets de la libido fantasia me déclenchait des douleurs plus cruelles que la sensation de manque engendrée par le VSN ?* se demanda-t-elle, recroquevillée sur sa chaise alors que, au loin, la ritournelle du manège aux chevaux de bois du grand jardin public s'égrenait sans fin.

9.

Jardin des délices ou Jardin des supplices ? Eva Poznanski en vit quelques autres comme errant l'âme en manque sur le chemin du plaisir, marquer le pas, s'approcher d'elle, puis repartir après avoir constaté qu'elle n'avait rien de la star qui hantait leurs fantasmes secrets. Et cependant, bien que convaincue d'être atteinte depuis des lustres d'anorgasmie, elle resta là, les fesses et le dos collés à la ferraille de sa chaise... Quand on lui adressa enfin la parole, vers 17 heures, alors que les images d'un viol imaginaire ferme et sans remords lui tournaient autour, elle n'entendit pas ce qu'on lui disait. Il fallut que l'on se penche vers elle et lui demande timidement si elle accepterait de se promener en bonne compagnie du côté le moins fréquenté du jardin. Elle ouvrit une bouche ronde de stupéfaction. Un homme, dont le physique massif ne s'accordait pas avec le filet de voix qui s'échappait d'entre ses lèvres, se tenait devant elle en la dévisageant d'un air coupable. Il devait avoir la cinquantaine. Le front dégarni, le cheveu et le teint clairs, il avait une figure ronde étrangement lisse pour son âge et, comme ses traits, sa peau semblait être d'une finesse extrême. Il lui adressa un sourire un peu perdu ne cadrant pas avec l'attitude d'un accro du sexe. Touchée par son embarras, Eva Poznanski se leva et prit la main qu'il lui tendait simplement. Sans se risquer à prononcer le moindre mot, d'un pas lent, alors que, le souffle haletant, les amants contaminés par le VSN se précipitaient sur le moindre

emplacement libre pour s'y jeter à corps perdu, il la mena précautionneusement jusqu'à l'allée longeant la rue Guynemer. Tandis qu'ils se dirigeaient vers un grand arbre à l'ombre duquel ils pourraient se poser le long des grilles du jardin, il lui avoua n'être pas : « Consommateur d'orgasmes ». À ces mots lourds de regrets, elle n'eut ni la volonté ni la capacité de résister et tenta de chasser de son esprit le souvenir de ces centaines de cas cliniques dans lesquels, au fil des ans, elle avait vu se conjuguer addiction lourde et syndromes anxio-dépressifs. Elle laissa l'inconnu lui dégrafer son chemisier dont chaque bouton lui sembla rouler entre des doigts malhabiles. Elle jeta un regard craintif alentour : à quoi bon dissimuler un corps dont elle avait cessé de prendre soin depuis longtemps, alors que les obèses affichaient leur surpoids sans complexe ? Quand elle eut les épaules, puis la poitrine nue, elle glissa machinalement la main sous la chemise de l'homme et, l'âme rougissant de confusion, frôla un ventre à la chair tendre dont le contact ne lui fit aucun effet.

10.

Yeux fermés et lèvres serrées, l'esprit vide malgré la douleur thoracique qui l'oppressait, Eva Poznanski s'écarta pour que l'inconnu pût ôter son pantalon. Se représentant la progression du virus nymphomatique dans les milliards de capillaires des hémisphères cérébraux, elle agit de même avec sa propre jupe qui tomba à terre entre ses chevilles. Loin de brûler d'impatience, d'un geste peu sûr, l'homme l'invita à s'asseoir sur la pelouse à ses côtés. Puis, les paupières soudain écarquillées, il se pencha avec une profonde attention sur le grain de beauté qu'elle avait au sein droit. Bien que certaine de n'aboutir à rien de bon, au lieu de l'avertir que fixer son choix sur elle était peine perdue, elle bascula doucement en arrière et laissa son regard se perdre dans le bleu ardent du ciel. La tête assez massive de l'homme s'interposa entre elle et le soleil et, d'une voix blanche de plus en plus tremblante, il lui lâcha que c'était son premier rapport sexuel depuis deux ans et qu'il n'était pas sûr de savoir encore comment satisfaire une femme. « Deux ans, c'est court... », soupira-t-elle plus pour elle-même que pour être entendue. Venant d'une autre allée, elle perçut les cris et gémissements d'une malade atteinte par le VSN et dont la tension sexuelle atteignait son apogée. Que n'était-elle infectée, elle aussi ! Le cœur comme mort, elle songea aux capteurs sexuels de sa propre volupté, impossibles à stimuler, et à la honte, et à la souffrance, peut-être mortelles qui allaient la frapper. L'homme avait déjà commencé à lui lisser son grain de beauté. Sa paume était soyeuse et elle lui permit de se concentrer sur le galbe de son sein. Quand elle retrouva les paupières, allongé sur elle, le plus léger possible, il tenta un sourire aussitôt ravalé par une émotion impossible à dissimuler. Elle eût préféré

reconnaître dans ses expressions l'allégresse de la marée humaine des contaminés, ses semblables. Mais que savait-il, ce malheureux, de son anaphrodisie ? Quelle allait être sa réaction devant l'inexistence, chez elle, de contractions rythmées du périnée et de l'utérus et allait-il s'accommoder, en pleine pandémie, de l'absence du phénomène psychophysiologique de la jouissance qui eût du en découler ? Comment, en un mot, eût-il imaginé que la vie amoureuse de sa partenaire de circonstance s'était cristallisée sur un souvenir vieux d'une trentaine d'années ?

11.

Les ombres s'étaient élargies au point de recouvrir les allées du Jardin du Luxembourg et, sans qu'Eva Poznanski eût la moindre idée de l'heure qu'il était, dans sa tête, de grands bateaux bleus gravitaient autour d'un phare au sommet duquel elle se tenait au crépuscule, le buste droit et le visage tourné vers l'océan. Après l'avoir enlacée avec précautions, d'abord tâtonnant, l'inconnu était parvenu à se poser dans la fleur à moitié éclose de son vagin et, surprise par ce demi éveil, son cœur féminin saignant peu de temps auparavant s'était mis à refléter la lumière paisible et infinie d'un soir d'été. Certes, ses lèvres n'étaient pas déformées par des cris sauvages du genre de ceux que poussaient les autres amantes qu'une bouffée de chaleur au front suffisait à embraser, pas plus que les vagues du plaisir n'affluaient en elle en gros rouleaux successifs capables de la submerger, mais, impatiente de s'en convaincre, elle se répétait que, après ce frémissement, elle se porterait mieux. Quand, la nuit venant, les premières fusées d'un feu d'artifice géant s'élançèrent au-dessus du faîte des arbres, elle ne quitta pas des yeux l'irruption d'étincelles qui brilla de plus en plus fort dans son regard, jusqu'à se transformer en une pluie d'étoiles filantes. *Libido fantasia ! Libido fantasia !* Bien qu'elle se contentât de lui frôler le haut du dos, de coups de reins en coups de reins, l'inconnu qui, depuis le début, revenait patiemment piqueter son grain de beauté de petits baisers, finit par épancher son désir au secret de son intimité féminine. Sa peau palpita. L'espace d'une unique contraction, tandis que, là-haut, dans une pétarade infernale, une gerbe de fleurs multicolores éclaboussait le firmament, elle ressentit une autre vie que la sienne jaillir, toute brûlante, au creux d'elle-même. « Ooooooh ! Bravo ! » Comme pour saluer ce début de renaissance, la clameur de plusieurs milliers de voix d'amoureux comblés, debout, nus quelque fût leur âge et formant main dans la main une interminable chaîne humaine, monta vers un ciel de Fête nationale constellé de crépitements éblouissants.

Le calme était revenu sur les allées du jardin. Se lovant dans les bras les uns des autres, la plupart des couples harassés s'étaient endormis et, pour seul mouvement sur le velours noir de la voie lactée, ne subsistait que le frou-frou scintillant des étoiles. S'appuyant sur le coude pour contempler Eva Poznanski allongée dans l'herbe, l'inconnu toussota. Ni lui ni elle ne s'étaient rhabillés, ils n'avaient pas sommeil. Voyant qu'il ne parvenait pas à se décider à parler, elle desserra les lèvres la première : « Une nouvelle vie commence, c'est la phase ascendante, mais la suite n'est pas simple à deviner... », souffla-t-elle. Plus que jamais intimidé, il lui demanda si elle voulait parler d'eux deux. *Eux deux ?* Quelle étrange question ! Ils ne savaient rien l'un de l'autre, emportés eux aussi par la fièvre de l'hypersexualité, ils étaient malades voilà tout... À moins que la courbe des nouvelles infections cessât de grimper. Et si le nombre de personnes vivant avec le VSN retombait aussi vite qu'il s'était accru ? « Dès demain, la riposte scientifique provoquera des résultats tangibles », s'insurgea-t-elle le visage redevenu impassible. Pensif, l'inconnu lâcha qu'il n'y croyait pas, parce que les peuples avaient fait leur choix, qu'ils avaient raison de s'abandonner à la volupté du bonheur et que cela provoquait déjà des miracles sur la terre entière. « Les miracles, ça n'existe pas, dit-elle. Être malade est toujours nuisible à la santé et le seul indice de la vérité, c'est la réalité scientifique ». L'inconnu la dévisagea, son œil brillait avec une telle intensité dans la pénombre qu'elle en fut ébranlée. « Il vaudrait mieux lutter contre la neurodégénérescence et rajeunir pour réactiver nos facultés, poursuivit-elle d'une voix plus calme. Son amant anonyme inclina le front. Il posa doucement sa main sur la sienne et elle songea que c'était un brave homme. « Je ne peux pas laisser les gens dans cet état, je dois reprendre mes recherches dès aujourd'hui », affirma-t-elle. Le visage de l'inconnu s'assombrit et il revint sur son sein droit. Cette fois-ci, il embrassa le grain de beauté qui y était posé et s'appliqua à le lustrer du bout de la langue. Puis, se redressant, sans le quitter du regard, il parut se libérer d'un poids surhumain et lâcha qu'il avait « Longtemps rêvé de lui, légèrement saillant en l'endroit le plus désirable et le plus chaud du monde », et qu'il s'en était souvenu au pied de leur arbre, sitôt le chemisier déboutonné.

« J'ai cru sortir de chez moi sans but mais la force irrésistible de cette *épidémie heureuse* m'a conduit à toi, précisa-t-il quelques instants plus tard. Eva ! Je t'ai d'abord remarquée comme par

hasard, seule sur ta chaise, et me suis approché sans imaginer qui tu étais ». Elle sursauta : comment connaissait-il son prénom ? « Je le connais depuis des années », se contenta-t-il de répondre. Puis, récupérant sa chemise et son pantalon, il se leva lourdement. Alors, comme il lui tournait le dos prêt à la quitter, dans la nuit de Paris que clarifiait l'entame du dernier quartier de lune, les yeux soudain embués, Eva Poznanski reconnut le cœur ailé tatoué en travers des reins de Pascalis.

259 : QUELLE EST VOTRE PLUS GRANDE PEUR ?

Marilou Rytz

AVANT

Question 1315 : *Lever ou coucher ?* Nous répondons toujours coucher, nous ne sommes pas du matin et pourtant il faut se lever. Le lit se redresse, nous nous levons. L'enfant est encore à l'horizontale, nous lui caressons la joue. Nous nous sourions. Comme hier. Comme demain. Tour à tour, nous nous rendons aux toilettes pour offrir à l'Algorithme nos échantillons. Nous observons mutuellement les codes de nos bracelets qui clignotent pendant l'analyse des selles, de l'urine. Nos poumons se remplissent d'air, se bloquent. Le dernier chiffre reste **0**. Nous respirons. Nous vérifions que la plante ne manque de rien. Un peu de terre est tombée du pot, jonche le béton. L'enfant a dû jouer avec. Nous nettoyons. À la question 1487 *Quelle plante d'appartement voulez-vous ?* nous étions d'accord pour répondre *Un chlorophytum*. C'est facile d'entretien. La trappe de communication s'ouvre, l'un de nous récupère les kits de prise de sang quotidienne. L'autre chuchote à l'oreille de l'enfant.

- Il est l'heure. Il faut te lever. Nous allons déjeuner.

L'enfant aussi préfère le coucher. Elle grogne.

- Allez, va vite aux toilettes.
- Mais pourquoi ?
- Pour tes analyses. Allez, va !

L'enfant se lève, nous serre contre elle, file. Nous avons bien fait de répondre oui à la question 237 : *Voulez-vous procréer ?* Chaque jour, alors que l'enfant vient de se lever, l'un de nous le rappelle. L'autre acquiesce. Oui c'est vrai, quel bon choix nous avons fait.

Nous effectuons la prise de sang. Nous n'aimons cela que modérément, ce que nous répondons toujours lorsque nous recevons la question 1624. *Modérément* parce que *Beaucoup*, c'est un peu trop ; *Pas du tout* ce serait mentir, plus proche de notre amour pour la course à pied, question 1639. Nous n'aimons pas du tout la course à pied. Et puis, la prise de sang, contrairement à la course à pied, est essentielle pour compléter nos données sanitaires et nous sustenter de façon adéquate. Cela aussi, l'un de nous le rappelle chaque matin, lorsqu'il pique le doigt de l'autre. L'autre qui acquiesce volontiers alors que la goutte de sang est absorbée par la languette de vérification.

L'enfant sort des toilettes, nous vérifions que son code est bien le même qu'hier. Nous nous assurons que le dernier chiffre reste **0**. L'enfant, un jour, a été malade, rien de très grave, elle est montée à **2**. Les Garants de la Paix l'ont emmenée au Médicarium. À la question 259 *Quelle est votre plus grande peur ?* nous répondons toujours, *La perte de l'enfant*. C'est évident. Nous y pensons à chaque fois que son code clignote. Il faut encore lui faire la prise de sang, un stress supplémentaire. Elle aussi n'aime cela que modérément. L'un de nous s'y colle, l'autre la distrait en chantant avec elle la comptine des questions pour enfant, qu'elle apprend à l'Enseignement. Son numéro clignote, l'air ne rentre plus dans nos poumons. Nos regards se croisent, l'un sourit, l'autre aussi. Nous sommes bêtes de nous inquiéter ainsi. Le dernier chiffre reste **0**. L'un de nous jette les kits usagés.

Votre repas est servi.

La trappe de communication s'ouvre à nouveau. L'un récolte les sachets de poudre, les bouteilles d'eau. L'autre prépare la table, installe la bavette au cou de l'enfant. Le premier distribue les sachets à leur destinataire, le code est noté dessus **S25.3.1.3.2.458.0** ; **S25.3.2.3.2.458.0**. Un seul chiffre nous distingue, celui du genre, puisque nous répondons *hétérosexuel* à la question 573. L'un de nous le rappelle toujours à ce moment précis, lorsqu'il faut distribuer les sachets : c'est quand même bien pratique, de ne pas avoir des codes totalement identiques. L'autre rit en acquiesçant, mélange la poudre de l'enfant avec l'eau. Aujourd'hui, sa Sustente est rose pâle. Elle doit manquer de magnésium. L'enfant s'empare de sa cuillère, nous rions en l'observant dévorer la Sustente. Nous l'imitons, avec moins d'appétit et de tache. Nous regardons l'heure, pas le temps de la changer. Nous soupérons.

L'écran s'allume.

Ce matin, pour accompagner votre repas, vous avez le choix entre :

A. l'interview d'un Garant de la Paix

B. Un reportage sur l'histoire de Humanothèque

*C. Une série d'images apaisantes qui viennent d'Avant l'Humanothèque, à la Surface Bon
appétit.*

L'enfant est absorbé par sa Sustente. Nous appuyons sur C et pouvons ainsi échanger pendant que les images défilent.

- Toi aussi, tu as l'impression de connaître les interviews des Garants de la Paix par cœur ?

Un coucher de soleil devant la mer.

- Clairement. Toujours les mêmes questions sur le confort relatif du caoutchouc de leur masque licorne.

Un bébé chat blanc qui joue avec une boule de laine, rouge.

- Et surtout, ils insistent à chaque fois sur l'importance de ce costume pour garder la distance avec « les autres concitoyens ». J'aime mieux les interviews d'Enseignants.

Une jeune pousse.

- Parce que ça te rappelle ton enfance ?

Une montagne couverte de neige.

- Aussi. Et parce que je me demande si c'est l'Enseignant de l'enfant. Par contre je déteste les interviews de Médicants.

Un champ de coquelicot.

- Pareil. J'aimerais bien voir des Nourrissants, une fois. Ou des Déchetiers, tu imagines ?

Des aurores boréales.

- Pourquoi y a pas les Déchetiers ?

Nous nous tournons vers l'enfant. Échangeons un regard. Nous sommes habitués aux questions quotidiennes, aux sondages. Mais ce sont toujours des questions à choix multiples.

- Alors en fait
- Alors tu vois...

Nous nous arrêtons net. Vas-y toi, non toi vas-y. Nous nous taisons. Nous rions. L'enfant rit avec nous, mais sans la gêne.

- C'est simplement que les Nourrissants et les Déchetiers, les Inférieurs en fait, ne sont jamais interviewés.
- Pourquoi ?
- C'est une bonne question. Mais tu sais, nous les Sondés non plus, on ne nous interviewe jamais.
- Exactement. Nous non plus on ne nous interviewe jamais.

Nous nous levons, il est l'heure. L'un de nous jette les sachets vides de Sustente, l'autre prépare l'enfant qui continue de poser des questions, mais nous n'avons plus le temps. La porte s'ouvre, un costume rose et un masque de licorne se dessinent dans l'embrasure de la porte. La silhouette s'écarte. Nous serrons l'enfant contre nous, la déposons avec les autres dans le chariot, à l'arrière du vélo solaire du Garant de la paix. Nous profitons de ce que la porte est ouverte pour ne pas la refermer tout de suite et agiter la main vers l'enfant. Bon Enseignement ma chérie ! Bon Enseignement mon cœur ! Nous la regardons s'éloigner le long de la rampe en colimaçon, entraînée dans les profondeurs de béton de l'Humanothèque. À cette heure-ci, le trafic est dense et très vite, le chariot disparaît entre d'autres vélos.

Veillez fermer la porte.

- On ferait mieux de fermer. Un autre Garant de la Paix risque de passer.
- Tu as raison, on ferait mieux de fermer.

Nous tournons néanmoins la tête vers le dôme de verre, tout là-haut, qui nous protège de la Surface. Le soleil est déjà levé.

Veillez fermer la porte immédiatement.

Il est l'heure de répondre aux questions quotidiennes.

Nous nous asseyons face à l'écran, qui se scinde en deux parties afin que chacun de nous puisse donner sa réponse.

2624 : Rouge, bleu ou vert ?

1279 : Amour ou amitié ?

Nous rougissons un peu.

25 : Pro vax ou anti vax ?

Comme tous les matins, l'un demande si on est d'accord, cette question n'a plus vraiment de sens et comme tous les matins, l'autre répond que c'est vrai mais qu'elle doit sûrement être là pour nous rappeler d'où on vient, cette période terrible où les gens se battaient parce qu'ils n'étaient pas d'accord. Comme tous les matins nous concluons que quand même, le système de tris est bien fait. Et nous nous mettons d'accord pour répondre la même chose que tous les autres matins, même si nous doutons que la réponse ait vraiment du sens pour l'Algorithme, maintenant que les anticorps sont inoculés in utero.

1315 : Lever ou coucher ?

3672 : Poubelle ou balcon ?

99 : Vous considérez l'Algorithme comme :

A. Un parent aimant

B. Un parent sévère

C. Un mythe

D. Un dieu

E. Un outil

- Il paraît que si tu réponds *Un dieu*, tu deviens un Supérieur.
- Il paraît, mais pas d'office. L'Algorithme te pose plein de questions pour être sûr que tu ne triches pas pour sortir de la Masse.
- Franchement, je ne voudrais pas devenir Supérieur.
- Moi non plus.

1928 : Sport ou jeux de plateau ?

653 : Gaucher ou droitier ?

1624 : Vous aimez la prise de sang :

A. Beaucoup

B. Modérément

C. Pas du tout

- Tu aimerais faire une pause ?
- Oui mais en même temps, pour faire quoi ? On a utilisé nos derniers crédits pour le tournoi de UNO. Il faut absolument qu'on fasse remonter notre jauge.
- Tu as raison. Comme toujours.

1747 : En haut ou en bas ?

APRÈS

Question 1315 : *Lever ou coucher ?* Lui aussi répondait toujours coucher, nous n'étions pas du matin. Je ne le suis toujours pas. Le lit se redresse, je chancelle. Cherche le lit de l'enfant pour lui caresser la joue. Ils ne sont pas là, ni le lit ni l'enfant.

Je me rends aux toilettes pour offrir à l'Algorithme mes échantillons. Mon bracelet clignote, le dernier chiffre reste **0**. Pourtant j'ai la bouche pâteuse et le ventre comme rempli de béton.

S25.3.1.3.2.456.0. L'avant-dernier nombre a changé. J'étais **458**. Nous étions **458**. La somme de ce que nous aimons, ce qui nous rebute, nos activités favorites, ce qui nous parle ou pas, tout cela, l'Algorithme l'avait codé. J'ai changé. Lui non. Un poids de plus dans mon estomac.

Je vérifie l'état du chlorophytum. Ça reste ma réponse à la question 1487. C'est un peu comme si j'étais encore chez nous, ça y ressemble en tout cas. Je verse un peu de terre à côté, on pourrait croire que l'enfant a joué avec. Je nettoierai demain. Je pense à la question 259.

La trappe de communication s'ouvre, je récupère le kit de prise de sang quotidienne, me pique. Je n'aime pas cela, je pourrais presque répondre *Pas du tout* à la question 1624. Mais je ne le ferai pas, jamais. Chaque désaccord éloigne un peu plus l'espoir de les retrouver. Et puis lui m'aurait rappelé que la prise de sang est essentielle pour compléter nos données sanitaires et nous sustenter de façon adéquate. Est-ce que leur dernier chiffre à eux reste bien **0** ?

Votre repas est servi.

La trappe de communication s'ouvre à nouveau. Un seul sachet de poudre, une bouteille d'eau. Je mélange l'eau et la poudre : ce matin, la Sustente est grisâtre, plus grasse que d'habitude. Je dois manquer de lipide. Je n'ai pas faim. Est-ce que l'enfant prépare sa bouillie seule, à présent ? C'était sa proposition à lui. Et j'ai dit non, pas encore. Il a dit pourquoi pas ? J'ai dit qu'on pouvait

attendre, juste encore un peu, mais pourquoi, pourquoi est-ce que j'ai dit ça ? Nous n'avons même pas élevé la voix.

L'écran s'allume.

Ce matin, pour accompagner votre repas, vous avez le choix entre :

A. L'interview d'un Médecin

B. Un reportage sur la construction du dôme

C. Une série d'images apaisantes de plantes d'appartement

Bon appétit.

A. Écouter quelqu'un parler pour m'empêcher de penser, de penser aux Garants de la Paix, leur arrivée sans fracas, juste la porte qui s'ouvre, séparez-vous s'il vous plaît, vous êtes en désaccord, vous ne pouvez plus vivre ensemble, nous allons régler cela. Et le test très rapide de l'enfant, juste une question.

Peur du sang ? Non, bien sûr. Nous sommes à l'aise avec tous les fluides corporels.

Elle est partie avec lui, avec lui elle était d'accord, pas avec moi.

Depuis toute petite, je sais que je deviendrai Médecin, c'est une vocation, vous voyez ?

Elle doit préparer sa bouillie seule à présent.

Notre travail est essentiel. D'ailleurs nous allons bientôt commencer le mois de l'inspection des moins de cinq ans.

Elle va passer l'inspection, ils vont vérifier qu'elle va bien, mettre à jour le chiffre du QI. Je ne serai pas là pour fêter ça. Pas faim. L'émission se termine. Je dois manger pour rester en bonne santé.

Il est l'heure de répondre aux questions quotidiennes.

2643 : Jaune, noir ou violet ?

Et lui, il répondrait quoi ? Est-ce qu'il espère aussi qu'on donne les mêmes réponses ? Qu'on se retrouve ? Ou pas ? Jaune ? Violet ? Violet ou jaune ou même noir ? Pas assez rapide, l'Algorithme va le prendre en compte... Est-ce que lui aussi hésite ?

1169 : Levrette ou missionnaire ?

Trop de souvenirs. Pas difficile de savoir ce que lui aussi choisit.

3123 : Verre ou béton ?

1317 : Aurore ou crépuscule ?

1639 : Vous aimez la course à pied :

A. Beaucoup

B. Modérément

C. Pas du tout

25 : Pro vax ou anti vax ?

Je l'entends me dire que cette question n'a plus vraiment de sens, je veux lui répondre que c'est vrai mais qu'elle doit sûrement être là pour nous rappeler d'où on vient, cette période terrible où les gens se battaient parce qu'ils n'étaient pas d'accord. Cette période terrible. Où les gens n'étaient pas d'accord. Mais on peut aussi se mettre d'accord, non ? Il aurait pu me convaincre, j'aurais pu changer d'avis et laisser l'enfant préparer seule sa bouillie. Je n'arrive pas à appuyer sur la réponse, celle que nous donnions tous les matins. Mon poing serré est trop crispé, l'index est incapable de se déplier. Alors c'est le poing qui s'abat contre l'écran, lentement. La réponse est validée.

3879 : Mer ou montagne ?

1862 : Vous préférez les interviews :

A. De Garant de la paix

B. D'Enseignant

C. De Médicant

D. D'Humanotécaire

1747 : En haut ou en bas ?

1953 : Littérature ou architecture ?

1405 : Souris ou éléphant ?

Mon poing qui martèle les réponses, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Ma mâchoire qui tente de se manger elle-même, les dents crissent, ma paume saigne. Continuer à répondre. Ne pas penser à la bouillie de l'enfant, à lui, au fait qu'il avait raison, que nous aurions dû en discuter, que nous n'avons pas eu le temps.

1910 : Vélo ou trottinette ?

Pourquoi j'ai mal comme ça dans le ventre ? Pourquoi ces larmes ? Pourquoi ces questions en pourquoi, ces questions d'enfants ? Sans choix multiples ? Pourquoi le vide ?

99 : Vous considérez l'Algorithme comme :

A. un parent aimant

B. un parent sévère

C. un mythe

D. un dieu

E. un outil

« Il paraît que si tu réponds *Un dieu*, tu deviens un Supérieur. » « Il paraît, mais pas d'office. »

Des larmes coulent des yeux, du nez. Comme l'enfant tout juste tombée. Le code sur mon bracelet clignote, tout se fige. Ça n'arrive jamais. **S25.3.1.9.2.456.0**. J'ai un **9**. Inclassable. Le 4^e chiffre, celui de la confession. Je m'éloigne d'eux, encore. Je tombe sur le béton. Mes genoux griffés. Comme l'enfant.

Question 1315 : *Lever ou coucher ?* Mes yeux sont collés, ma tête lourde, trop fatiguée. Le lit se redresse, je tombe. Pas de joue d'enfant à caresser, pas d'enfant du tout.

Je me traîne aux toilettes. Mon bracelet clignote, le dernier chiffre reste 0. Comment puis-je avoir si mal et être en bonne santé ? **S25.3.1.9.2.456.0**. Je ne me reconnais pas.

Le chlorophytum. Il y a de la terre à côté. Il y a de la terre à côté ! L'enfant a joué avec ! Le souvenir comme une gifle. Nettoyer la terre, récurer le béton. Il reste des traces.

La trappe de communication s'ouvre, kit de prise de sang quotidienne. Une goutte vermillon, clignotement, 0.

Votre repas est servi.

Un seul sachet de poudre, une bouteille d'eau. La Sustente fait des grumeaux. Ignoble. J'ai versé l'eau trop vite. L'enfant ne sait pas comment verser. Est-ce qu'il lui a montré ? La pâte m'étouffe, impossible de respirer, de l'eau, l'eau qui reste dans la bouteille et l'enfant ? Est-ce qu'elle aussi risque de suffoquer ?

Ce matin, pour accompagner votre repas, vous avez le choix entre :

A. l'interview d'un Enseignant

B. Un reportage sur le Conflit Vaccinal

C. Une série d'images apaisantes de bébés animaux

Bon appétit.

A. On a toujours dit que ce sont nos interviews préférés. Lui aussi doit avoir fait ce choix.

L'Enseignant parle trop vite, trop fort. Son masque perroquet tressaute au rythme de ses paroles.

Impossible de baisser le son.

J'ai la chance d'avoir une classe de QI élevé, classé 0 ou 1 uniquement. Les garçons australoïdes de 9 ans, pour être précis.

Il n'enseigne pas à l'enfant. Il ne m'intéresse pas. Il reste des grumeaux pâteux. Plus faim.

Il est l'heure de répondre aux questions quotidiennes.

2617 : Orange, blanc ou gris ?

1283 : Couple ou célibat ?

2008 : Hugo ou Zola ?

25 : Pro vax ou anti vax ?

3879 : Mer ou montagne ?

259 : Quelle est votre plus grande peur ?

A. Les araignées

B. La solitude

C. Les clowns

D. La perte de votre enfant

E. Le noir

Un hurlement, tout le vide de mon ventre jaillit, le vide de leur absence, je vomis ce vide. Cogne sur le D, cogne encore et les spasmes, la douleur qui ne sort pas malgré ce râle. Et entre les larmes, les prochaines questions.

1437 : Koala ou Kangourou ?

1942 : Football ou handball ?

Cogner machinalement, je m'en fous de toute façon, je ne sais même pas ce que je choisis, j'appuie toujours au même endroit, là où était inscrit *La perte de votre enfant*. Et les questions défilent, le hurlement s'est éteint, moi avec. Le bracelet clignote. Je m'en fous. Tellement.

1989 : Mécanique ou Physique ?

3244 : Papier ou stylo ?

99 : Vous considérez l'Algorithme comme :

A. un parent aimant

B. un parent sévère

C. un mythe

D. un dieu

E. un outil

« Il paraît que si tu réponds *Un dieu*, tu deviens un Supérieur. » Il paraît. Si tu réponds *Un dieu*. Un Supérieur. Devenir un Supérieur. Les Garants de la Paix vont partout. Les Médicaments auront bientôt l'inspection des moins de cinq ans. Les Enseignants passent leurs journées à l'Enseignement, avec les enfants. Les Humanotécaires sont libres de faire ce qu'ils veulent. Je ne les retrouverai pas en leur ressemblant. Je les retrouverai en sortant de la Masse. *D. Un dieu*. Ma main ne tremble plus. Le code de mon bracelet clignote. « Il paraît, mais pas d'office. L'Algorithme te pose plein de questions pour être sûr que tu ne triches pas pour sortir de la Masse. » Ralentir ma respiration. Tout va bien se passer. Je peux y arriver. Il faut que j'y arrive.

4530 : Sang ou larme ?

Une nouvelle question.

4025 : Feu ou eau ?

4876 : Humanothèque ou Surface ?

Que des nouvelles questions. Mon code s'affole. Mon cœur bat plus vite. Humanothèque ou Surface ? Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

4773 : Plantes ou animaux ?

4813 : Régime de banane ou totalitaire ?

4832 : Utopie ou Dystopie ?

4366 : Horizontal ou vertical ?

1747 : En haut ou en bas ?

Merci, et au revoir.

Écran noir. Quoi ? Comment ça ? J'ai déjà fini ? C'est à moi de décider quand c'est fini, non ? Quand ma jauge de crédit a suffisamment augmenté. Au revoir. Ça ne veut rien dire ça, au revoir. Mon code ne clignote plus. **25.3.1.9.9.999.0**. Reste mon âge, mon origine, mon genre. Plus de confession, plus de QI, plus de préférence. Même ma faction a disparu. Inclassable. C'est comme ça qu'on devient Supérieur ? La porte s'ouvre sans fracas. Deux têtes de licornes en caoutchouc. Leurs mains sur mes épaules, on sort. Le goût du sang, ma lèvre mordue trop fort. J'ai réussi. Il le faut. On me désigne l'arrière d'un tandem. Un Garant de la Paix prend place à l'avant. La selle est dure. L'autre Garant de la paix s'approche. Pourquoi vous m'attachez ? Je ne vais pas partir ! Pourquoi ? Le tandem s'élance le long de la rampe en colimaçon. Je réponds toujours *En haut*, j'aime voir le dôme. Nous plongeons dans les profondeurs. Bientôt le niveau de l'Enseignement, des portes orange. Elle est là, l'enfant ! On ne s'arrête pas. La caserne des Garants de la Paix ? Les portes roses. Le vent sur mon visage. On accélère encore. L'air est humide. Les portes bleues du Médicarium. Ma poitrine se gonfle, mes lèvres s'étirent vers le dôme. Premier sourire. Le Garant de la paix me détache, sa main toujours sur mon épaule. Est-ce que je dois encore passer des tests ? Toujours pas de M pour commencer mon code. Pas de lettre. Ça va venir. Gonfler les poumons, redresser les épaules. Le Garant de la Paix ouvre une porte bleue.

ENCORE APRES

Question 1315 : *Lever ou coucher* ? Personne ne répond lever. Ni l'enfant, ni lui, ni moi. Ni tous ces gens en combinaisons grises. Tellement de gens au même endroit. Plus qu'à l'Enseignement, plus que dans les tournois de UNO, et tous ensemble, dans le même dortoir. Je chute lorsque le lit se redresse, il fait sombre. Pas d'écran, seulement la voix qui ordonne d'offrir nos échantillons à l'Algorithme, une ampoule tremblotante qui illumine des murs de pierre, de terre. Une main m'agrippe et me relève. Merci. La main se fait doigt devant des lèvres qui articulent « tais-toi ». Sur mon bracelet, plus de code, seulement une lettre. **D**.

Les corps se précipitent pour remettre selles et urines à l'Algorithme, les uns derrière les autres. Mon tour arrive, traces marron. Et cette odeur, nouvelle, âcre de tous les corps qui sont déjà passés, tous ces corps déjà vidés. J'offre ma bile à l'Algorithme. Mon bracelet ne clignote pas. Pas de **0**, pas de numéro du tout. Comment savoir comment je vais ?

La voix est plus mécanique, plus rouillée. Elle grésille. Les corps se précipitent vers la trappe, immense. Un corps sale et émacié se détache, prend place devant la trappe. Sa main distribue la ration. Une bouteille d'eau, un sachet de Sustente. Identique pour chacun. Comment être sûre que j'aurai ma ration de lipide, de vitamine, de protéine, de magnésium, de potassium ? Comment être sûre de rester en bonne santé ?

- Oh, la nouvelle ! Arrête de trembler et dépêche-toi d'avaler ça, la journée va commencer.

Sa voix commande rien qu'avec le ton. Elle ne fait pas peur, il y a quelque chose de gentil dans le coin de ses lèvres. Je respire un peu mieux. Malgré les odeurs des corps assis par terre. Celles de mon corps. Malgré la poussière dans mes cheveux, la terre sous mes ongles.

- Tu m'as entendue : avale ça, et vite.

Je n'ai pas de cuillère. Comment préparer la bouillie ? Comment avaler ça, et vite ?

- Besoin de ça ?

Elle me tend sa cuillère. Le manche est poussiéreux, un mélange de bouillie et de salive transparait sur le plastique.

- T'inquiète pas, princesse.

Elle l'essuie sur son pantalon gris et élimé. La bile remonte. Il faut manger pour prendre des forces. Il faut prendre des forces pour monter et les retrouver. Est-ce qu'eux aussi vont me chercher ? Est-ce qu'eux aussi vont échouer et s'échouer ici ? Les corps sont de toutes formes, de toutes tailles, de tout âge. On serre même celui minuscule d'un bébé. La Sustente est verte, grumeleuse. La première bouchée est ignoble, la seconde plus acceptable. Autour de moi, les cuillères raclent la fin des sachets. Les mâchoires s'activent.

Première cargaison

Les corps se redressent, une main me fait signe de suivre, j'avale ce que je peux. Serre le sachet encore à moitié plein. Un peu de Sustente coule sur mes doigts. Nous quittons le dortoir, il fait toujours sombre, les corps se frôlent. Des chuchotements.

- Fais comme les autres, ne t'inquiète pas.
- Arrête de lui dire ce qu'elle doit faire, laisse-la atterrir.

Le même doigt que ce matin devant les lèvres. « Taisez-vous ». Une main le chasse.

- On peut parler, tu sais.

La bouche s'adresse à moi.

- C'est juste que lui n'ose plus, il a trop perdu en parlant. Et toi, qu'est-ce qui t'amène là ?

- Et tu dis qu’il faut la laisser atterrir ?

Devant nous, un tapis roulant sur lequel s’amoncellent les sachets de Sustente, les kits de prises de sang quotidiennes usagées, un ou deux masques de licorne éventrés. Les mains saisissent les détritrus, les jettent dans des chariots derrière nous. Le chariot prises de sang, le chariot Sustente, le chariot indéterminé. Une main me tend une cuillère, le visage me sourit, un clin d’œil.

- Pour demain.

La cuillère est sale, mais moins que d’autres qui jonchent le tapis roulant. Je l’essuie sur mon pantalon.

- Merci.

Un sourire. Je plonge mes mains dans les détritrus, attrape des kits usagés. Est-ce celui de l’enfant ? Le sien à lui ? Et ce sachet de Sustente rosée, celui de l’enfant toujours en manque de magnésium ? A-t-elle fait sa bouillie seule, ce matin ? A-t-elle aimé ça ?

- Je crois qu’elle pleure.
- Tu peux pas la laisser tranquille ? C’est son premier jour, bien sûr qu’elle pleure.
- On devrait pas essayer de la reconforter ?
- Fiche-lui la paix.

Des sourires, sur ces visages sales et en désaccord. Des sourires complices. Des yeux qui rient, des mains entre les déchets, qui saisissent, qui prennent, qui jettent.

- Qui a une question ?
- La nouvelle ? Tu te souviens d’une question ?

Les visages tournés vers moi tandis que les mains raclent le tapis roulant. Une question ?

- *1315 : Lever ou coucher ?*

Le brouhaha. Certains crient que celle-là est trop facile, que tout le monde déteste le lever. Un enfant clame que c’est faux, lui ne veut pas se coucher et il le répète, pas se coucher, pas se coucher. Un homme affirme que se lever, c’est accueillir une nouvelle journée.

- Une journée les mains dans la merde, ça te réjouit ça ?
- Une journée de débat avec vous, très chers.

Des rires éclatent tandis que les derniers déchets sont évacués. Et le rire monte de mon ventre à moi aussi. Un rire qui se remplit de larmes, un rire qui secoue tout le corps. Et des mains tapent sur mes épaules, affectueusement. Ça va aller t’en fais pas, t’en fais pas, ça va aller. Et une toute petite voix :

- Tout le monde finit par arriver là.

Les yeux de la voix se lèvent pour se fixer sur le plafond et j’aperçois un mince filet de lumière : le dôme de verre, là-haut, tout là-haut de la rampe en colimaçon.

Question 1315 : *Lever ou coucher ?* Pas de consensus, pas vraiment de choix non plus. Le lit finit toujours par se redresser, mais je ne tombe plus. J'offre mes échantillons à l'Algorithme, je dévore ma Sustente. Une couleur différente chaque jour. Ainsi, nous ne manquons de rien. Je trie les déchets, je participe aux débats. Et j'attends. J'attends ce jour où lui et l'enfant comprendront, ce jour où ils me rejoindront.

En attendant je scrute la faille, le filet de lumière et les mains pleines de détritits, je trouve de nouvelles réponses à la question 259 : mes plus grandes peurs ? Perdre l'espoir de les retrouver ; les retrouver en perdant les échanges des Déchetiers désaccordés.

POUR NE PAS DISPARAITRE

André-Anne Côté

To Chinese readers, I am a dead man

Ma Jian

Ce que je commence à écrire aujourd'hui, c'est mon essai. En fait, c'est le professeur Shao qui m'oblige à me livrer. À première vue, son autorité me dérange. Il me paraît confucéen. Mais sa requête me semble plus que légitime et j'ai fini par accepter... Les cours du professeur sont toujours sobres. Distant, dans sa tunique de lin noire, il se tient sur un piédestal face à la classe. Son voile opaque cache le réel dessein de ses mouvements. Il trace des caractères chinois au tableau, puis nous fixe. L'absence de chauffage rend le climat glacial. Le professeur se présente, en pointant ses gribouillis, puis entame un exposé magistral sur sa thèse de doctorat : *Le nationalisme chinois de la dynastie Yuan à Qing, la dernière de la Chine impériale*. Cet homme crée des silences comme une araignée qui tisse sa toile. Quand il cesse de parler, personne n'intervient. Quelques instants plus tard, l'hypnose cesse. Les lèvres de ceux qui l'écoutaient reprennent vie. Dispersée aux dernières rangées, la dizaine d'élèves présents ne tiennent plus en place. Ils agitent leur cahier, s'agitent sur leurs chaises comme si la cloche pouvait retentir plus tôt.

À la sortie du cours, je questionne Yishang, mon nouveau meilleur ami, à haute voix :

- Tu crois qu'on devrait lâcher ce cours ? Le prof n'est pas un peu pédant...

- Non, c'est un prof d'histoire, avec lui, il faut s'en tenir aux lectures et, pour rentrer après dans les meilleures universités, le tour est joué.

- Mais il n'a pas abordé le moindre contenu. Tu ne trouves pas ça étrange ?

- Ça va aller, tu verras. Bon... Je dois y aller, il y a un souper ce soir à l'église.

L'église... Malgré le culte unique au Parti, seuls les étrangers peuvent se rassembler dans certains lieux autorisés. Il est vrai que, voulant renouer avec la communauté chrétienne de Pékin, Yishang a repris le contrôle sur sa vie et entrepris ses études en Chine, dont le futur en tant que puissance mondiale le fascine, mais aussi le replonge dans ses souvenirs. Un instant, il semble hésiter à s'en aller... Tandis qu'il reste à me dévisager, son sourire me touche. Le peu qu'il m'a raconté sur son histoire me met en confiance : traversant la Chine et la Corée du Sud durant son enfance, il s'est endurci contre le Parti et les amis du Parti. Ses parents missionnaires ont abandonné leur poste à Séoul pour s'établir au nord de la Chine. À l'âge de 18 ans, il s'est établi à la frontière nord-coréenne, pour terminer son service militaire. À présent, il développe une aversion profonde pour l'attachement. Et pourtant, j'en suis certaine, Yishang est en train de s'éprendre de moi.

Mon Essai - p.12 :

En acceptant la bourse du gouvernement chinois, je me donne corps et âme au Parti... Je salue le grand frère. Pour la deuxième fois, il prend possession de mon corps. Vingt-trois ans plus tard, je remets les pieds dans cette patrie, une terre surpeuplée, dépossédée de ses minéraux. Celle qui m'a expulsée de son orbite et que je tente de pénétrer à nouveau. Elle me repousse et me révulse.

Fuite, désistement : l'objectif du professeur Shao se révèle au fil des jours. Il y vient puisque, aujourd'hui, la moitié de la classe n'est pas au rendez-vous. Cette fois, alors que le cours touche à sa fin, il n'arbore pas la même expression que la semaine passée. Sa mâchoire est détendue et, annonciateur de son vrai projet, le ton de sa voix a changé : « Quand j'enseigne aux étudiants étrangers, affirme-t-il, je m'exprime en anglais, en toute honnêteté. C'est un luxe que je ne peux m'offrir lors de mes classes en chinois, où je me dois d'être, malheureusement, plus... suffisant. Durant ce semestre, je veux vous révéler ce que je sais sur ce pays, depuis la création de la nation chinoise. Mais... Avant tout, j'aimerais comprendre qui vous êtes et ce que vous venez chercher ici. »

Aussi curieux que moi, les élèves se cherchent du regard. Qui ose se présenter en premier ? Yishang se lance. Il veut comprendre la relation entre la diaspora coréenne en Chine et le Parti. Une étudiante camerounaise qui avoue son penchant pour la coutume des pieds bandés prend le relais, puis une Américaine, vante l'émergence du rock dans les années 80. Après chaque intervention, le professeur marmonne un mot d'assentiment.

J'y vais à mon tour, l'air candide, je lance :

- Bonjour, mon nom est Anne, en chinois 瑞安妮. Je suis québécoise. J'aimerais en savoir davantage sur mon pays d'origine.

- Alors, tu es une immigrante chinoise de deuxième génération?

- Euh... non, pas tout à fait... Difficile à dire. Je suis adoptée de la Chine.

- Comment ? Un de tes parents est chinois, c'est ça ?

- Non non, je suis née en Chine. Mes deux parents sont...blancs. Ils sont venus me chercher à Nanchang, puis ils m'ont emmenée au Canada.

Le professeur Shao incline le front, puis, les yeux pointés vers le sol, il soupire :

- Je suis désolé pour toi. J'espère que mon cours saura t'apprendre ce que tu as oublié.

La cloche sonne. Il récupère sa mallette et, sans commentaire, quitte la salle. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qu'il vient d'exprimer. Est-ce une forme de pitié, voire de culpabilité ? Au Canada,

on m'a toujours dit que je suis chanceuse d'avoir été « sauvée ». Heureusement, Yishang me console. Il évoque la notion d'un Dieu, d'une entité bienveillante capable de me reconforter le soir venu qui peut transcender tous les Partis de ce monde. « Je ne sais pas ce qu'il lui a pris, au professeur de t'interroger comme ça, tente-t-il à mi-voix, mais tu es entre de bonnes mains. Érigée en citoyenne du monde, du fin fond d'un village chinois au Canada. Quelqu'un veille sur toi... ».

Je doute de lui, car au fond de moi, je le déteste. J'envie son asiatisme, son éloquence lorsqu'il répond en chinois, sa fluidité à traverser les cultures, son intelligence à comprendre les ruses du Parti, ces compétences que je ne posséderai jamais. Je n'ose rien lui avouer de tout cela. Toujours ce mécanisme de protection, qui me rend experte en isolation émotionnelle. Pour ne jamais faillir, autour de moi, je fortifie ma muraille, plus effrayante que celle de la dynastie Ming. Comme une armure, ma peau ne laisse rien pénétrer ni sortir. Yishang me saisit par les yeux. Je n'ai d'autre choix que de plonger dans son regard. Pour la première fois, je constate à quel point sa noirceur crépite comme de la braise. Il me prend dans ses bras, puis je le caresse à mon tour. Sa peau mate se réchauffe au contact de mes doigts qui dansent. Nous nous ressemblons, sans rien vraiment partager d'autre. Ses lèvres charnues frétilent. Il soupire, puis me susurre à l'oreille : « Pas ce soir, c'est pas du *biensex* ». Offusquée, je fais mine de ne pas comprendre. Ce n'est pas la première fois qu'il refuse de s'abandonner à moi. Je me retourne. Si des larmes m'échappent, elles glissent sur la surface lisse de mon masque blanc sans jamais traverser l'épiderme de ma peau jaune.

Mon Essai - p.18 :

Je suis née à Nanchang sous le nom de Xinhua 新华, l'agence de presse officielle du Parti, qui signifie « nouvelle Chine ». Lorsque j'ai demandé à Yishang si mon nom initial sonnait bien, il a esquissé un sourire et m'a avoué que c'était un nom très « rouge », en référence évidemment à la couleur du Parti. Pour éviter que l'on me prête de fausses intentions j'ai donc demandé que l'on s'adresse à moi sous un nouveau nom. Depuis, on me surnomme : « Anni », la traduction phonétique d'Anne, ce qui d'emblée me confère le statut d'étrangère. Je n'appartiens donc plus à cette « nouvelle Chine », désignation qui relève presque de l'ironie. Me voici sensée faire partie de ces nouvelles générations d'enfants bientôt chargés de bâtir le pays. Au lieu de cela, j'ai été mise à la rue, puis expédiée dans un autre pays. N'étais-je qu'un colis perdu en chemin ? Manifestement j'étais un surplus qu'on a refilé aux plus offrants.

Surprise ce matin : le professeur ne porte plus la barbe. Il ne prend pas la peine d'ouvrir son cahier, ni de distribuer enfin le véritable plan de son cours.

- Je veux vous parler d'un événement ! commence-t-il à mi-voix de manière très inhabituelle. Regardez bien aux quatre coins de la pièce. Ce sont des caméras de surveillance. Il y a en permanence braquées sur vous. Quelqu'un nous observe. Je ne sais pas s'il comprend l'anglais.

- Mais... Professeur, qui est derrière la caméra? Est-ce légal ?

- Légal ? Mais à quelle loi puis-je recourir si le Parti a contaminé les esprits dont seule leur moral prévaut ? Ce que vous croyez connaître est pure fiction. Un individu dans un quelconque bureau sur le campus, note que vous n'avez pas levé la main pour intervenir. En fait : plusieurs individus, car ils doivent se relayer pour aller manger, dormir la nuit. À ce stade-ci, il faut s'y faire... J'ai participé aux manifestations de Tiananmen, reprend-il après une pause durant laquelle il a paru s'assurer des mots qu'il allait prononcer. C'est là que j'ai compris que la vérité n'existe pas. Désillusionné. Je ne m'en suis jamais remis. La gangrène s'est propagée dans ce pays. Ce soir-là, le 15 mai 1989, nous attendions une brèche pour rejoindre les autres, au noyau de l'occupation. Il y avait de l'électricité dans l'air. Les étudiants du département d'histoire assis à la porte du Parc Zhongshan, au sud de la place Tiananmen. Une fourgonnette blanche, sans plaque d'immatriculation, s'est arrêtée derrière nous. Des hommes en cagoule noire ont ouvert la portière, le temps de jeter des caisses de bouteilles en verre. À la une, le lendemain, on accusait le mouvement d'avoir eu recours à la violence.

Il se racle la gorge, nous jette un regard vide avant de conclure :

- Ici, on gouverne par la peur ou le divertissement. Vous savez, Occidentaux, dans vos dystopies, vous croyez que *Big Brother* est une entité abstraite et sophistiquée inventée en 1949 par un romancier britannique. Vous cherchez trop loin, notre bourreau se trouve près de nous. La secrétaire, c'est lui. Lorsqu'elle me demande de lui soumettre mon plan de cours pour vérifier si mon corpus est conforme. Elle me sourit et me sert un café. C'est elle, Big Brother.

Un silence de mort emplit la salle. Personne n'ose interrompre le flux de paroles aussi inattendues de la part du professeur Shao. Brusquement, il profite de ce flottement pour annoncer la fin de la classe, sous prétexte de participer à un tournoi facultaire de badminton. Quant à moi, de plus en plus perturbée par ses cours, j'éprouve une sensation de trop-plein interne, comme l'afflux d'une substance oppressante dont je voudrais extraire de mon corps.

Mon Essai - p.18 :

J'enquête sur le passé. Née non seulement au mauvais endroit, mais en plus avec le mauvais sexe. Si j'étais née homme, mes parents biologiques auraient peut-être hésité avant de m'abandonner dans un panier d'osier devant le marché. En effet, les hommes sont les piliers

*de la famille chinoise, alors que les femmes en sont des fardeaux qui brisent la descendance.
Malgré tout, je remercie le Parti de m'avoir laissé la vie sauve.*

Sur le chemin du retour, je sens une ombre qui se glisse derrière moi. Elle me suit, tout en me fuyant. Autour de cette présence familière, flotte une odeur réconfortante. Elle m'effleure l'épaule lorsque j'ouvre la porte de ma chambre. Alors que Yishang émerge du point noir à l'horizon, je repère une caméra qui, se déplaçant lentement, pointe son objectif sur lui. L'enfilade des portes se succède le long du corridor à perte de vue. Aucun espace en surplus, l'expression d'un réalisme socialiste à la chinoise. Le lieu appartient au Parti qui cerne nos moindres déplacements. Même à l'intérieur de ma chambre, les murs défraîchis pourraient nous entendre. L'odeur de chlore émanant du plancher rappelle les vieux hôpitaux soviétiques. Il n'y a aucune faille au travers de laquelle l'on puisse respirer avec quiétude.

- Yishang ! Tu crois que quelqu'un nous observe ?

- Tu n'as pas compris ce que le professeur a dit. C'est déjà foutu. Ils savent tout de toi. Et probablement de moi aussi, y compris que je suis le fils de mon père. Je ne t'ai jamais dit. Quand on habitait au nord de la Chine, mon père a été expulsé pour « activité illicite ». On ne l'a pas revu avant un an. Ma mère a pris soin de ma sœur et de moi avant que mon père renouvelle son permis d'enseigner. Je me souviens des coups de téléphone anonymes. *Allô qui est-ce ?* - Silence. On entendait raccrocher subitement. Parfois, ma mère recevait des hommes qui venaient s'assurer que tout allait bien, en insinuant qu'ils connaissaient la nouvelle adresse de mon père. À chaque visite, ils ajoutaient une autre information en leur possession sur ses amis d'enfance, des *non-citoyens*, ou ses antécédents professionnels.

- Alors, pas la peine de faire attention à ce qu'on dit, s'ils savent déjà tout...

- Tu peux bien essayer. Avant que je débarque, mon père m'a conseillé de changer la traduction de mon nom chinois pour éviter tout soupçon avec la religion. En coréen, je me nomme Yesu. J'ai été *harmonisé* par le Parti.

Cela dure depuis un moment avec Yishang. Je ne peux plus me concentrer lorsqu'il m'aborde. Face à lui, j'éprouve de la jalousie, une forme d'amertume qui finit en peur viscérale. Pourquoi le Parti lui a-t-il laissé sa mère ? Qu'avait-t-il de plus que moi ? Je ne peux plus supporter l'inquiétante étrangeté de ce reflet qu'il projette sur moi. J'ai peur de mon image et, surtout, de ce que les autres en font. Je m'en méfie. Je me demande si Yishang n'en connaît pas plus sur moi qu'il le prétend.

Mon Essai - p.37 :

Sans la politique de l'enfant unique, je crois que les familles chinoises auraient gardé tous leurs enfants. Aussi inique et criminelle qu'elle puisse être, cette loi a profondément ébranlé notre tradition de piété filiale et changé le sort de millions de femmes. La tâche qui leur était assignée était pourtant simple : ne donner naissance qu'à un seul enfant pour le bien du Parti. Si elles n'y parvenaient pas, elles pouvaient se faire avorter, ou cacher l'enfant, ou l'abandonner, ou lui ôter la vie après sa naissance, sous peine d'amende. Les autorités pourchassaient et stérilisaient, contre leur gré, les dissidentes. Les plus téméraires pouvaient s'enfuir et mettre au monde des enfants sans papiers. Les autres, plus prudentes, préféraient laisser leur enfant bébé illégalement dans un lieu public. Elles se cachaient derrière un arbre et attendaient qu'un passant récupère le panier. Ainsi, ai-je moi-même survécu à cet infanticide orchestré par le Parti et que certains qualifient de « féminicide ». Une bonne fille ne déshonore jamais sa famille. Une bonne citoyenne se sacrifie pour la nation. Elle sacrifie l'entière de son corps-producteur et de sa progéniture. En ce sens, j'incarne cette « Nouvelle Chine », une appellation gravée dans ma chair. On m'a fait disparaître pour le bien de ma famille. On m'a exilée pour sauver l'honneur du Parti.

* * *

Bientôt l'hiver. Les derniers fruits charnus tombent des ginkgos, ce qui nettoiera enfin le campus de leur odeur nauséabonde. Leurs feuilles jaunes forment un tapis d'or qui recouvre les allées. L'automne a complètement enseveli le campus. Nous n'attendons plus le début des cours à l'extérieur. Avant que la cloche sonne, le professeur s'approche. Il paraît soudain bien timide ou simplement, submergé par le changement de température.

- Bonjour Anne. Dis-moi... si je peux me permettre, je t'ai aperçue avec un homme. Est-ce ton copain ?

- Vous m'avez suivie ? Pardon, je voulais dire... Oui sûrement, c'est mon copain. Mais à quel moment vous m'avez suivie ?

- C'était par simple curiosité... Il est grand ! C'est un Chinois ?

- Non non, vous le connaissez. Il est là-bas, au fond de la classe.

- Ah ! C'est lui ! J'aurais dû y penser.

- Et vous, professeur, Je peux vous renvoyer la question. Vous avez une femme ? Et si oui, vous avez des enfants ?

- Ça fait deux questions ! Tu es maline, dis-donc ! Ils sont morts. J'étais si dévasté après leur décès que j'ai enfourché ma moto et traversé la Chine pour me rendre au Xinjiang.

- Pardon, je suis désolée aussi... Si je peux me permettre, puisque vous n'avez plus de famille, pourquoi ne vous enfuyez-vous pas en Amérique ? Vous obtiendriez un bon poste dans une université américaine.

- J'aime mon pays, mais pas ce que la propagande en a fait. Mon pays n'est pas leur Parti. C'est plus compliqué que tu le crois. Je ne veux pas quitter cette terre, devenir un immigrant, un citoyen de seconde classe. Ma seule issue est d'atteindre un sommet, la montagne de l'âme.

Alors que la classe se remplit, aussi dérangeante soit-elle, une forme d'intimité s'installe entre nous. Le professeur se rétracte et remonte sur l'estrade. Étonnement, il ne commence pas par son traditionnel discours. Comme s'il avait la frousse ou avait reçu un avertissement, il ne fait aucune mention de son passé. Il nous enseigne, tel qu'annoncé, une autre version de l'histoire, une infra-histoire. Comme si l'histoire était un texte sur lequel on avait fait disparaître les inscriptions précédentes pour en écrire de nouvelles. Il nous invite à annoter le passé, à le réinventer sous un autre angle. Par exemple, à ma plus grande surprise, il vante les exploits sexuels de Mao auprès de ses maîtresses ayant eu accès à une source première : la biographie non-censurée écrite par son médecin. Selon lui, le premier texte, le refoulement de la sexualité du grand timonier reste visible, par transparence, sous le second, la répression par le Parti de tout désir bourgeois. Enfin, il nous demande de produire un essai final sur le thème de notre choix. Sans me quitter du regard, il m'adresse un clin d'œil et me fait signe d'avancer.

- Écris, jusqu'à ce que tu apparaises, que tu émerges en tant que sujet !

- Sur moi, Professeur ? Pour jeter un pont entre mon histoire et la Chine ?

- Voici mon livre, Anne. Je te l'ai dédié. J'espère qu'il pourra t'inspirer, me lance-t-il, soudain pressé.

Alors que j'accepte son cadeau, l'écho de sa voix me semble déjà lointaine. Il s'est encore évaporé. Je soulève la couverture et lis à voix basse :

瑞安妮

Read me. Read China.

Professeur Shao

Mon Essai - p.49 :

Sans cesse le même cauchemar se répète. L'humidité de son ventre, ses vibrations quand je n'étais qu'un fœtus. J'ai le pressentiment qu'on devra se séparer. Éventrée, du sang recouvre ses jambes. Son corps ne lui appartient pas, ni sa progéniture égarée, ni sa métamorphose en femme biologisée, munie d'un corps conçu pour servir le peuple. Combien encore de femmes

seraient-elles déchirées au profit d'une puissance dévastatrice ? Combien de corps dispersés au nom du Parti ? Le regard désapprobateur, l'anxiété, la violence, son départ précipité... Les événements se dérobent sous sa peau; vite, un au revoir à la gare de train. Personne ne s'arrête. Pour moi, c'est une scène au ralenti. Un arrêt interminable. Un instant avalé par un trou noir. J'aurais dû refuser de naître. J'ai pris un risque : celui de vivre, dans l'espoir de la revoir un jour.

* * *

Excités de lui adresser nos questionnements, Yishang et moi attendons sagement le retour du Professeur Shao. J'anticipe le moment où nous lui proposerons une ballade. Contre toute attente, c'est la secrétaire de la faculté qui entre. « Nous avons pris le thé, le professeur et moi, annonce-t-elle d'un air maussade. Il a sagement conclu qu'il devait se retirer et prendre des vacances pour quelques temps. Vous pourrez me soumettre votre essai final »...

Alors, cette fois-ci, il s'est volatilisé pour vrai ? À y repenser, depuis quelque temps, j'avais remarqué son air soucieux. Il n'était plus autant obsédé par son passé et il nous tenait parfois des propos soudains. Mais peut-être que la secrétaire dit vrai, le professeur réapparaîtra après un moment de repos. Les seuls indices qu'il me laisse, ce sont sa requête et sa dédicace. Depuis le dernier cours, je ne cesse de rouvrir son livre. Je suis de plus en plus préoccupée. *Read me. Read China...* J'ignore pourquoi, je n'ai jamais éprouvé une telle frustration et à la fois, une telle motivation pour terminer un travail. Et si tout cela était le fruit de mon imagination ? Une énigme dont il me faudrait trouver la réponse ?

Mon Essai - p.58

Si je viens des entrailles de son corps, je suis son prolongement. Même si un océan nous sépare, nous sommes liées par le sang qui circule de mes veines à son esprit. Victime de la politique de l'enfant unique, elle m'a fait vivre, puis disparaître. Cette femme est partie sans laisser de traces, sauf les traits de son visage, en transparence eux aussi. Quand je me regarde dans le miroir, je l'imagine. A-t-elle les lèvres en forme de cœur ? Les traits de son front se plissent-ils de la même façon ? Je dois forcément lui ressembler. Retrouver une personne dans cette marée d'humains relève du miracle. Même si l'on tente de séparer une famille de son enfant, un lien cosmique perdure.

Je veux comprendre l'infra-histoire de notre relation, si j'ai fait quelque chose qui a pu mettre le professeur en péril. Je dois relire ce qui est arrivé ces dernières semaines. Tout m'apparaît de plus en plus difficile à décrypter. Les caméras de surveillance, la disparition du professeur, sa dédicace... Quel lien relie ces éléments ? Est-ce mon chemin vers la vérité qui m'a éloignée de lui, mon seul allié ? Le professeur Shao ne veut plus m'aider. Tu t'es entiché de ton professeur ? Tu t'énerves comme une amoureuse. Dans la noirceur, je continue d'écrire pour lui.

Mon Essai - p.60

J'enquête sur sa disparition. Dans les livres, sur le web, à la télévision, difficile de retrouver sa trace. Aucune mention de toi, ni de ta famille, les principales concernées. Le Parti et ses complices ont brouillé toutes les pistes. La politique de l'enfant unique inéluctable, retenue pour seule cause d'abandon. Suis-je une vraie orpheline ? Je veux beaucoup plus qu'une mascarade institutionnelle. Si j'éprouve parfois de la haine envers le Parti, je dois le rencontrer pour retrouver une partie de moi-même. Telle une relation toxique, je ne peux m'en détacher. Il m'obsède, je le hais.

* * *

22 mai 1995...

C'était ma seule certitude : la date à laquelle je suis née. Désormais, elle ne tient qu'à une ligne. Je l'ai écrite des centaines de fois pour en être certaine. Elle me rappelle mon existence. En me documentant, je cherche à remonter le passé, l'histoire d'avant ma naissance, et par le fait même, à témoigner de l'après. Je veux vérifier, comme l'avait dit le professeur, que la vérité disparaît. Nouveau langage, nouveau parler, dès que je me relis, des mots disparaissent pour céder la place à d'autres. Comme un palimpseste, on a effacé une partie de mes lignes sur lesquelles on a collé une autre histoire. Comme si le Parti était en moi, je me censure. Je m'efface de moi-même. Les mots me manquent. J'oublie, je rature ce que j'ai écrit plus tôt. Si je commence cette nouvelle version, ce sera irréversible. Un jour, je vais enfin pouvoir vous raconter mon histoire. En attendant, aujourd'hui, je ne peux pas terminer cet essai. J'écris, faute de parler. J'écris pour ne pas disparaître, comme le professeur. Lisez-moi, lisez la Chine. Je m'écris, je t'écris, Maman. J'écris pour que les femmes chinoises se manifestent. Je le comprends maintenant. Le Parti finit toujours par faire disparaître une partie de nous, à des centaines ou des milliers de kilomètres. Le Parti ne veut pas que j'achève ce

manuscrit. *Big Brother*, c'est moi. Je le connais de près. Il n'y a plus rien à craindre. Alors pourquoi ne suis-je pas capable de cracher ces mots, de purger les conduits de ma mémoire ?

Mon Essai - p.64

En Chine, il me faut un guanxi, un réseau puissant de connexions. Sans cela, je ne suis rien face au Parti. Personne n'ose me dire la vérité, ni m'aider à percer le secret de mes origines. Aujourd'hui, je quitte le mutisme qui m'enferme depuis ma naissance. Ils ont programmé ma déportation vers l'Amérique et ont surveillé ma croissance. Mon passeport chinois annulé, une citoyenne annihilée. Ils ne savaient pas que je reviendrais tôt ou tard les hanter, que je demanderais des comptes au Parti et le nom de mes géniteurs. Quand je retourne dans mon pays, je ne suis plus une adoptée, je suis orpheline. Je deviens mon héroïne. Les exilées de l'histoire sortent de la honte. Contre l'amnésie nationale, elles veulent réactiver la mémoire, décoloniser le désir, provoquer l'impensable, réécrire l'Histoire, et se retrouver.

Je dois quitter la Chine avant qu'il ne soit trop tard. Le Parti a déjà effacé la plupart de mes traces. Rester ici assez longtemps pour me rafraîchir la mémoire, tout en évitant qu'on me l'essore. Tout ce que nous faisons et disons est susceptible d'être lu, répété, interprété. Ce n'est pas un hasard si je ne me souviens plus de qui je suis, ni si j'ai bien écrit ces phrases. Ma mémoire est criblée de trous. Dans les rues, personne ne me reconnaît. Tout ce qu'il me reste est un corps, désabusé, vide qui déambule. Je m'asphyxie. Ici s'achève mon histoire. Il se fait tard dans l'obscurité. Je ferme les yeux et je sens mon cœur exploser. L'écran de mon ordinateur m'aveugle. Mis à part mon insomnie, Yishang ne semble rien remarquer.

- Viens dormir, me rassure-t-il.

- Je n'ai pas fini ce foutu essai. Je cherche encore le mystère derrière le livre du professeur Shao.

- Pourquoi? C'est seulement un vieux fou, un *mentocriminel*, qui a enfreint la limite. Arrête de t'inventer des problèmes. Il n'y a pas que le Parti, viens avec moi à la messe. Ce dimanche, je veux t'introduire à notre communauté clandestine.

LE MONSTRE EN MOI

Virginie Joubert

Une aura sinistre imprègne les murs de béton du laboratoire de recherche de Tarime. L'écho d'une existence malveillante s'y fait constamment sentir. Là, venant du fond du bâtiment, tout au bout du corridor. Une imposante porte de métal est interdite d'accès à la plupart du personnel. On dit qu'une chose terrifiante sommeille derrière elle, et qu'elle pourrait bien être la cause, ou la solution, au malheur des hommes.

Mais pour l'heure, il n'y a que Aly et sa vadrouille, au milieu de l'une des salles communes. Son travail commence à la fin de la journée, lorsque les personnes tenant les rôles importants au sein du laboratoire quittent le boulot. Elle doit alors tout désinfecter en l'espace d'une nuit, chaque pièce de A à Z. Ou presque, puisqu'elle n'a pas accès à toutes les sections du bâtiment. Même dans les emplois les plus bas de gamme de la société, il y a une hiérarchie des privilèges. Aly ne peut que soupçonner les expériences menées derrière ses portes barrées.

Elle sait que les recherches portent sur les créatures de l'extérieur. Tout porte toujours sur elles de toute façon. Elles changent constamment, sont imprévisibles, ravagent des villes entières. Il n'y a pas encore de solution pour s'en débarrasser. Les expérimentations du labo devaient bien servir à ça, elle ose le croire : trouver une solution pour les exterminer, comme on extermine un virus avec une dose d'antigène.

Un groupe de scientifiques passent la porte, Aly sursaute. Elle les regarde marcher nonchalamment sur son plancher frais nettoyé. Elle se choque : « *Vous faites quoi encore ici ? Il est dix heures passées, j'ai un ménage à faire moi !* »

Non, bien sûr. Elle ne s'est pas vraiment choquée, mais elle ne leur a surtout pas dit ça. Elle s'est plutôt contentée de le penser derrière son écran d'ouvrière souriante et soumise. Les hommes sortent de la pièce sans lui prêter attention. Elle ne peut pas leur en vouloir sur ce point. Après tout, elle n'est qu'une simple concierge de 28 ans, au visage menu et aux cernes creux, sans la moindre valeur aux yeux de la haute hiérarchie. Ne soyons pas naïf. Le respect, ça se gagne !

Aly retourne à sa vadrouille.

Elle se prépare à sortir avec l'aube, une fois le travail complété. Elle enfile son masque et quitte le bâtiment. L'air extérieur la percute comme une douche froide. Elle a toujours l'impression d'inhaler un mélange de gaz et de cendre dès qu'elle sort des espaces d'air filtré, malgré le masque. On ne s'y habitue jamais. Le ciel est particulièrement sombre ce matin. Peut-être des nuages, ou le smog se fait de plus en plus dense. Impossible à dire. Quand la pollution dans l'air monte, le champ de vision descend. Aly ne perd pas de temps pour rentrer.

Au cœur du dortoir, elle se laisse enfin choir sur son lit. La structure de métal émet un vieux grincement aigu sous le poids de son corps pourtant maigre. Le dortoir des femmes du 10^e rang se résume à d'étroites pièces aux murs vert lime, défraîchis, entre lesquels sont alignés une série de lits superposés faits de vieux métal rouillé. Pour leur offrir un peu d'intimité, on a accroché à chaque lit de minces rideaux gris qui sentent l'humidité et qui, ayant décroché de leur cintre au fil du temps, ne leur procurent plus grande intimité. Les autres femmes commencent tout juste leur journée, Aly est l'une des seules à travailler jusqu'aux petites heures du matin. Toujours habillée de son pyjama, Zola, l'une des seules personnes qu'Aly apprécie ici, s'approche d'elle en buvant une tasse de café.

- T'écrases pas trop vite, c'est aujourd'hui la mission, tu te rappelles ?

- Oui. Je n'ai pas oublié.

Lorsqu'on est appelé pour une mission, ce n'est pas une offre à prendre ou à laisser, même s'ils nous disent toujours qu'on a le choix. Au moins, elles ont le bénéfice de se faire rares et brèves. Trouver la créature qui est entrée dans le périmètre de sécurité autour de Tarime, et la tuer, avant qu'elle ne devienne une menace pour la ville. C'est la plupart du temps assez simple. Tant qu'on reste en vie.

À leur arrivée au point de rencontre, Aly et Zola constatent qu'une trentaine de personnes ont répondu à l'appel. La plupart semblent malades et flottent dans leurs habits élimés, leurs visages amochés leur donnent un âge beaucoup plus avancé que ce qu'ils ont probablement. Bref, que des gens du 10^e rang. Tous sont équipés de masques à oxygène, bombes et fusils. Le dirigeant leur donne les détails de la mission : « Une créature s'est logée dans les ruines de ce qui était autrefois la ville de Sumur, à quelques kilomètres de distance. Vous devez l'éliminer ! » Il parle brièvement des risques, d'une voix autoritaire et dénuée de toute empathie. Pour eux la mort n'est qu'un dommage collatéral. Aly a l'habitude, c'est ainsi que les dirigeants s'adressent aux gens de son rang, malgré toute l'obéissance dont ils font preuve. Comme toujours, elle se contente d'écouter et de suivre les ordres de ceux qu'elle a souvent de la difficulté à ne pas haïr.

Sauf que c'est ça, vivre dans une société au milieu d'un environnement qui veut vous tuer : obéir à ses supérieurs pour rester en vie. Et puis elle a aussi la chance d'y gagner beaucoup. À chaque mission accomplie, elle se rapproche du 9^e rang, avec des rations plus importantes et diversifiées, sa chambre à elle seule - enfin -, des antioxydants plus puissants, des accès plus longs aux salles artificielles. Mais surtout, gagner la confiance de ses supérieurs qui pourraient lui confier des responsabilités plus importantes, ce qui lui donnerait davantage d'influence dans la société. Ne plus être en bas de l'échelle. Ça en vaut la peine, oui. Voilà ce qu'elle se dit et se répète en préparant ses affaires pour se diriger avec le groupe à l'extérieur des murs de la ville, en zone naturelle.

Au bout de quelques heures de marche, ils atteignent les vestiges de la ville de Sumur. On n'y voit pas grand-chose, le soleil étant toujours absent, la journée s'abîme dans une obscurité totale. Les lampes de poche ne parviennent qu'à éclairer de petites parcelles d'environnement : des vieux bâtiments qui semblent sur le point de s'effondrer à tout moment, des amas de briques et de béton, un sol en ciment craquelé de partout. Ça donne froid dans le dos.

La créature ne donnant toujours pas signe de vie, le groupe se sépare pour fouiller chaque coin de la ville. Aly suit Zola, qui regarde d'un air fasciné chaque parcelle de la scène qui se révèle sous sa lampe.

- Ça te passe pas par l'esprit toi, que Tarime pourrait finir comme ça n'importe quand ?

- Pas tellement, avoue Aly.

Soudain, elle s'immobilise, les yeux fixés au sol. Entre une fissure dans le béton, pousse un germe de plante à trois feuilles. Seul comme ça au milieu des décombres. Aly fronce les sourcils. *Comment ça peut être possible ? Les plantes poussent seulement dans les labos, il me semble...*

Des coups de fusil et des cris interrompent ses réflexions. Elle court derrière Zola qui se précipite vers la source du bruit. Là-bas, dans un noir total, des hommes tirent devant eux.

Zola se tourne vers Aly. « Tu vois quelque chose ? Bordel ! On voit rien, qu'est-ce qui se passe ? » Droit devant, Aly perçoit le mouvement d'une forme énorme qui s'agite. Les lampes de poche convergent toutes vers le même point.

Ce qui semblait avoir été autrefois un serpent, avait muté en la créature la plus effroyable qu'Aly ait jamais vue. Sa tête, maladivement pâle, flottait haut dans le ciel. Elle avait une gueule munie de deux longs crochets et de dizaines de dents acérés. Ses yeux jaunes perçants lui glacent le sang. Elle pouvait entrevoir le début de son long corps, garni d'épines dorsales lui parcourant l'échine, et qui faisait une largeur d'au moins un mètre. En un instant, une collerette se déploie autour de la tête de la créature, juste avant qu'elle ne fonde comme l'éclair sur l'un des hommes, dont la lampe s'éteint. Puis un deuxième quelques mètres plus loin. Un troisième. Paniquées, Zola et Aly rebroussement chemin. Des cris et des coups de fusil résonnent derrière elles. « Mais qu'est-ce qu'on fait ici, merde ! » hurle Zola. La tête du serpent sort de nulle part, tout juste devant elles. Elles se jettent à leur droite derrière un mur de brique, qui se fait pulvériser instantanément par la créature. Les deux tombent au sol sous le bruit de l'impact, échappant leurs armes qui vrillent au loin. Haletante, Aly rampe entre les débris. Elle parvient à se relever et s'élance vers un bâtiment pour se mettre à l'abri, mais la créature réapparaît. L'espace d'un instant, les yeux morbides du monstre plonge dans les yeux d'Aly, percluse et pétrifiée. Puis, comme un claquement de doigts, il fonce sur elle et une brûlure intense enflamme sa jambe, elle grogne de douleur. Au même moment, une rafale d'arme à feu crépite et les

yeux flamboyants de la créature s'éteignent. Un mugissement strident déchire le ciel. Ce cri, Aly ne l'oubliera jamais.

Un calme saisissant enveloppe l'espace. Tandis que, sous le choc, les survivants remballent leur matériel de façon saccadée, Aly dirige sa lampe de poche sur sa jambe. Elle est couverte d'un liquide âcre mêlé à son sang.

Le matin suivant, la blessure nettoyée laisse place à une tache noire visible sous le galbe de sa cuisse. « Ça c'est du venin, c'est sûr, déclare Zola alors qu'elle n'en sait probablement rien. Tu devrais aller à la clinique dès que possible. En plus, tu es dans le 9^e rang maintenant, tu vas passer tout de suite. » Son ton engageant ne parvient pas à camoufler sa contrariété. Aly ne peut pas lui en vouloir, elle est sa seule amie dans le dortoir. Elle lui adresse un sourire gêné en fermant sa valise.

Quelques jours d'attente séparent Aly de son rendez-vous à la clinique. Au moins n'éprouve-t-elle aucune douleur, ça doit être bon signe.

« Il est temps de visiter l'aile de recherche ! » lui annonce son supérieur immédiat, alors qu'elle s'apprête à commencer son quart de travail. Elle est sans voix. Elle va enfin en savoir plus sur les recherches menées par le laboratoire. Son cœur cogne contre sa poitrine lorsque l'homme passe sa carte d'accès sur le lecteur et que la porte s'ouvre devant eux.

Rien n'aurait pu la préparer à ce qui se déploie sous ses yeux. La salle divisée en sections contient plusieurs aquariums de forme cylindrique et d'une taille assez grande pour qu'un humain y rentre debout. Mais ce sont des créatures qui logent à l'intérieur, dans une sorte de liquide jaunâtre. Des monstres, à l'apparence de lézard, de grenouille, de tortue, de serpent, ou d'une quelconque espèce inconnue à sang froid. Chacun d'entre eux pourraient vous tuer en un instant, avec leurs crocs, pinces, dards ou autre arme d'attaque. Aly, qui n'a pas l'habitude de côtoyer autant de créatures en si peu de temps, blêmit. Son supérieur se positionne devant l'un de ces aquariums. « Nous menons des recherches et expériences sur ses créatures afin de comprendre comment elles arrivent à survivre dans la nature. Elles évoluent rapidement, se renforcent. Il est de plus en plus difficile de les capturer, de les supprimer, elles ont parfois le temps de détruire des villes entières avant qu'on ne les élimine. Elles sont aujourd'hui la pire menace pour notre espèce. » La créature devant lui s'agite et cogne ses pinces contre la vitre avec férocité. L'homme ne réagit pas le moins du monde. « Mais lorsque nous arriverons à mettre le doigt sur leur point faible, elles disparaîtront, poursuit-il. Ce n'est qu'une question de temps. » Il sourit à une Aly au teint livide. Elle a l'impression qu'elle pourrait être malade à tout moment. « Et comment on s'y prend pour trouver leur point faible ? » demande-t-elle sur un ton déterminé pour cacher son malaise. « Ah ! Je vais vous montrer, c'est par ici. »

Passant d'une salle à une autre aux néons blafards, elle découvre avec horreur de longues tables de métal où reposent les corps de créatures décapitées, passées sous le bistouri - au sens propre -, avec leurs organes alignées sur les tables à disséquer. Une odeur nauséabonde envahit ses narines. *Ok, maintenant ça y est...*

Elle se tourne contre le mur et régurgite son dîner au sol. Il lui faut deux bonnes minutes pour se remettre sur pied. L'homme l'observe d'un air amusé.

- Désolée, souffle-t-elle, honteuse.

- Je vous en prie. Ce n'est pas moi qui ai la responsabilité de laver les planchers.

Aly hausse un sourcil. L'homme se dirige vers le corridor principal.

- Il me reste une dernière pièce à vous montrer.

Après tout ce qu'elle a vu, Aly est un peu réticente à découvrir ce qui se trouve derrière la grande porte de métal tout au fond du bâtiment. De nouveau, l'homme passe sa carte et les portes s'ouvrent en grinçant.

La salle est si grande et si haute qu'elle ressemble à un dôme. Contrairement aux autres ailes du laboratoire, baignant dans une clarté suffocante, les seules lumières de cette pièce proviennent des longs tableaux de bord alignés devant eux et de l'aquarium qui occupe la majeure partie de la salle et s'élève jusqu'au plafond. À l'intérieur, une lumière tamisée éclaire son contenu jaunâtre. Aly plisse les yeux. Enfouie tout au fond, elle distingue une forme noire, immobile. « Vous avez devant vous le monstre le plus dangereux que nous possédions », déclare fièrement le supérieur. « Nous l'appelons la Matrone. » Bouche bée, Aly observe la créature terrée au fond du gigantesque bocal. Mélange d'amertume et de rage, une bouffée d'émotions incohérentes prend forme en elle. L'homme soupire : « Il semblerait qu'elle soit un peu timide aujourd'hui. Bon, allez venez. »

Dans le corridor principal, l'homme tend une carte d'accès à Aly. « C'est à vous. Vous avez maintenant la responsabilité de nettoyer l'aile de recherche. » Face à ce privilège qu'elle convoitait tant, elle hésite. Elle se sent perplexe face à sa propre réaction, ou plutôt à son manque de réaction. L'homme fronce les sourcils. « Vous semblez morose, Aly. Allez donc prendre un peu d'air en forêt. »

En forêt...

Dix minutes est son nouveau temps alloué dans les salles artificielles ainsi dénommées. L'endroit est tout le contraire de la nature : une herbe d'un vert vif recouvre le sol, des arbres et plantes de variétés et d'aspects différents délimitent l'espace... Un soleil artificiel tombant d'un plafond bleu clair caresse la peau d'Aly, elle respire l'air le mieux filtré de Tarime. La lumière et la grande variété des couleurs lui procurent d'étranges sensations. Mais c'est somme toute très agréable.

Les dirigeants ont pour ambition, dans un avenir proche, de construire un environnement artificiel qui englobera la ville entière. La haute hiérarchie ne sera plus la seule à vivre dans ces espaces vivaces en tout temps. Mais d'ici là, les quelques minutes d'accès accordées au reste de la population à ce *paradis* suffisent à lui rappeler pour quoi ils se battent.

L'image des créatures livrées au bistouri s'insinue à nouveau dans les pensées d'Aly. Le sang âcre sur les tables. Leurs corps démantibulés. Elle sait pertinemment que ces expérimentations sont à des fins de recherche et de survie pour le bien de tous. Sauf que la manière dont les humains dépeignent et traitent ces créatures : des monstres qui prennent plaisir à entretenir la violence, crée une drôle d'ambiguïté. De quoi, ma foi, démanteler l'image héroïque qu'elle se fait de son travail.

Déjà le soleil s'éteint, les dix minutes sont écoulées.

Cette nuit, Aly a fait un rêve : elle était prisonnière de l'un des aquariums du laboratoire, au milieu des scientifiques en action, trop focalisés sur leurs tâches pour la remarquer. Elle cognait contre la vitre pour leur signifier sa présence afin qu'ils prennent conscience de leur erreur grossière. Elle-même n'était pas un monstre mais bien l'une des leurs. Sauf qu'il était 10 heures. Ils avaient fini leur journée et avaient quitté les lieux sans s'occuper d'elle. Pas de panique ! Elle restait calme, car elle obéit toujours à ses supérieurs, fait tout ce qu'ils lui demandent... Quelqu'un allait donc venir la sauver. Comme de fait, la porte s'ouvrait. Mais c'était le serpent gigantesque qui se glissait dans la salle, il rampait entre les tables de métal en sifflant. Il posait les yeux sur elle et s'approchait du cylindre de verre épais. Puis, il lui chuchotait des mots à l'oreille, toujours les mêmes. Elle ne voulait pas les entendre.

Au réveil d'Aly, la tâche noire avait gagné en ampleur sur sa cuisse. Au moins ne ressentait-elle toujours aucune douleur... Juste un peu d'angoisse. Ce serait tolérable jusqu'à son rendez-vous.

Elle est en avance sur ses horaires de travail. À elle de démontrer à ses supérieurs son dévouement et sa fierté d'être responsable de l'aile de recherche. Elle ne va pas se laisser affecter par les monstres qui y résident, elle est plus forte que ça.

Sur place pourtant, les choses se passent différemment. Elle se fait encore rabaisser à son rang d'ouvrière par des collègues. L'un d'eux en particulier, à qui elle a partagé ses confessions et blessures les plus profondes par le passé, un simple moment de vulnérabilité. Depuis, il semble prendre plaisir à utiliser ses mots contre elle, à chaque occasion. Donc pour le moment, elle s'isole dans la salle-à-manger commune, où elle croque furieusement dans une pomme posée sur la table. Elle est tellement enragée qu'elle remarque à retardement que son supérieur est dans la cuisine.

- Vous allez bien Aly ?

Comme si ça lui importait !

- Oui, je vais bien.

Il penche la tête de côté en souriant.

- Allons ! Nous savons tous les deux que c'est faux. Vous avez vu votre tête depuis deux jours ?

Aly est prise de court.

- Je...

- On m'a rapporté que l'aile de recherche vous a particulièrement choquée hier. Vous vous attendiez à quoi exactement ? Une salle de divertissement ? Un travail plus confortable ?

- Non, bien sûr. C'était juste impressionnant de voir...

- Dois-je vous rappeler la chance que vous avez d'être ici ? Vous auriez pu finir comme votre mère, il n'est pas trop tard pour ça d'ailleurs.

Non mais quel connard ! Lui répéter qu'ils peuvent à tout moment l'assigner au bordel de Tarime est leur menace préférée. Cet endroit où les femmes passent le reste de leur vie à transformer gémissements masculins en bébés. La plupart de ses sœurs doivent y être affectées. Elle n'a jamais voulu les rencontrer, ni ses frangins, ni sa mère. Cette dernière est morte aujourd'hui, de toute façon. Mais ça, il semble que son dirigeant l'ignore. Du moins l'espère-t-elle... considérant qu'il vient de lui suggérer de la rejoindre.

« Allez ne faites pas cette tête, je ne fais que mon travail, très chère ! lui lance-t-il d'un air inoffensif. N'oubliez pas qui sont vos vrais ennemis. »

Aly réfléchit à ses mots plus longtemps sans doute qu'elle ne le devrait.

Elle se sent presque soulagée de se retrouver seule avec les créatures du labo. Après tout, on dirait qu'elle a plus en commun avec elles qu'elle ne l'aurait cru : Rage d'être à la merci des autres, sentiment d'être prisonnière de son environnement, impuissance face à la situation, peut-être même l'envie de mourir...

Tandis qu'elle frotte le plancher d'un mouvement las, les créatures observent chacun de ses gestes. Elles sont drôlement calmes. Elle a presque envie de croire qu'elles l'aiment bien, ce qui est une idée absurde. S'ils pouvaient s'entendre ! Elles ne seraient pas enfermées comme ça dans des aquariums, et Aly, elle, serait libre. « La foutue liberté d'aller où je veux », se dit-elle à voix haute. Elle lève le regard vers les monstres. « Vous m'avez entendue : tout ça c'est de votre faute, merde ! » Alors que les créatures demeurent impassibles, une voix familière s'insinue dans sa tête : *Ce monde vous l'avez détruit...*

« *Ce monde vous l'avez détruit...* ». C'est ce que le serpent lui chuchotait dans son rêve, la nuit précédente, et celle d'avant. Mais voilà que cette nuit, Aly a fait un tout autre rêve. Elle marchait au milieu de ce qui semblait être à première vue l'une des salles artificielles, mais cet espace-ci était différent. Plus vaste, il contenait la plus grande diversité et quantité de végétaux qu'Aly ait jamais vus. Le soleil au cœur du ciel bleu ne dissimulait aucun plafond. Un vent léger balayait ses cheveux et créait du mouvement autour d'elle. Non ce n'était pas une salle... Elle se trouvait à l'extérieur.

Elle lâcha un cri lorsque de minuscules créatures couvertes de plumes volèrent au-dessus de sa tête en sifflant. Elle les observa atterrir sur les branches d'un arbre pour y agripper de petits fruits bourgognes. D'autres créatures étaient sorties de la forêt. Toutes sortes d'espèces, recouvertes d'un pelage plus fourni ou plus fin, se tenant sur quatre pattes, leurs regards curieux dirigés vers Aly. L'une d'elles s'approcha en la flairant du museau, sa tête arborait un panache en bois imposant. La créature avançait d'un pas hésitant, comme si elle avait peur. Aly tendit la main pour l'encourager à s'approcher. Puis, les créatures avec des ailes s'envolèrent subitement, et toutes les autres partirent se réfugier dans la forêt. Aly entendit alors un sifflement. Le serpent arrivait derrière elle, imposant et menaçant. Une fois de plus, il y eut cette voix qui retentit dans sa tête : « *Vous cherchez un monde utopique, alors que vous l'aviez déjà, autrefois. Dans ce monde du passé, des milliers d'espèces animales au sang chaud et froid vivaient en harmonie. Elles se reproduisaient, comme vous donniez naissance à vos enfants. Elles aussi avaient leur place dans ce monde. Elles vous côtoyaient, arrivaient à vous aimer. Et vous les avez exterminées, pour toujours. Ce monde vous l'avez détruit. C'est vous qui en êtes les monstres.* »

Aly secoua la tête.

- Tu te trompes. Nous nous battons pour faire revivre ce monde, pas pour le détruire. Mais vous, vous essayez de nous en empêcher !

- Aly ! *Te crois-tu vraiment quand tu t'entends répéter leurs mensonges ?* Le serpent s'approcha encore plus près et plongea son regard acéré droit dans le sien. *La meilleure chose qui va arriver à cette planète est votre mort. Le règne humain a assez duré.*

À ses mots, Aly constata qu'elle était à nouveau enfermée dans l'un des aquariums. Le monde autour d'elle s'était dissipé pour revenir à la clarté suffocante du laboratoire. Le serpent se dirigeait hors de la pièce, Aly hurla à pleins poumons en cognant sur le verre.

À son réveil, la tâche noire couvre toute sa cuisse. Son rendez-vous à la clinique est dans une heure, mais Aly reste affalée dans son lit. Elle n'a plus aucune raison de se lever.

8 heures du soir. Elle n'a pas bougé de la journée. Quelqu'un cogne à sa porte. À répétition. Ce n'est que Zola. Elle aurait dû rester couchée.

- Ça fait longtemps que je voulais passer te voir. Je vais monter au 9^e rang moi aussi !

- Ah...

C'est tout ce qu'elle arrive à formuler comme émotion. Mal-à-l'aise, son amie ne sait plus sur quel pied danser.

- Tu as pu faire soigner cette blessure à ta jambe ?

- Oui... Excuse-moi je dois partir travailler, lâche-t-elle après un long silence.

Aly a décidé de rendre visite à la Matrone. Sous le dôme gigantesque, tout au fond du bâtiment, il n'y a d'autre bruit que le claquement de ses pas dont l'écho résonne. Elle monte sur une plateforme, juste devant les tableaux de bord. Elle ne comprend pas la signification des données qui clignotent et s'activent sous ses yeux, mais elle remarque un panneau sur lequel elle peut passer sa carte d'accès. Elle hésite, puis l'active. Une secousse la fait vaciller.

La plateforme se met en branle et s'élève. Elle atteint sa pleine hauteur à environ dix mètres, s'arrête au centre, face à l'aquarium. Deux orbites vertes s'allument brusquement dans les profondeurs. Une énorme forme noire s'approche, et occupe peu à peu tout l'espace de l'aquarium. La créature navigue dans le liquide avec une énorme queue de poisson recouverte d'une carapace noire. Le haut de son corps ressemble à celui d'un parasite. Elle se tient à la verticale, ses deux pinces géantes ainsi que les quatre autres inférieures ballottent de chaque côté de son corps. Sa tête est comme celle d'un lézard, munie d'une large bouche dont les crocs dépassent, et d'une paire d'orbites privées de leurs yeux, d'un vert flamboyant. La Matrone se positionne au même niveau que la plateforme, juste devant Aly.

Nez à nez, elles s'observent toutes deux mutuellement.

N'importe qui fuirait devant cette mutation animale effrayante capable de vous englober totalement du regard. Mais Aly, elle, éprouve tout autre chose. Un émerveillement total devant la puissance de cet être phénoménal. Une mélancolie mêlée à une désolation profonde, face à une telle créature emprisonnée derrière cette vitrine.

Mais surtout, elle est effrayée par les destructions et les morts qu'un tel monstre va causer.

Tarime réduit en miettes par sa faute... Par le monstre qui dort en elle.

Elle éclate en sanglots et plaque sa main contre la vitre.

« Je vais te libérer d'ici, murmure-t-elle en approchant sa figure tout près de celle de la Matrone qui ne la quitte pas des yeux. Et tu vas vivre. Je te le promets. »

POUR QUE LE CIEL AIT PITIE

Facinet Camara

Quand le soleil du sixième jour commença à tirer sa révérence, l'Étranger comprit que le porteur d'eau n'arriverait pas. Au fil des jours passants, l'inquiétude s'était installée dans son cœur avant de muer en certitude profonde : ils avaient été abandonnés. Assis sur un vieux tronc d'arbre, son regard quitta le ciel pour revenir sur les villageois, amassés en nombre sur l'esplanade poussiéreuse. Ils avaient tous les yeux rivés vers l'ouest, scrutant le ciel bleuté à l'affût du moindre mouvement des nuages. Ils espéraient encore distinguer le nez pointu de l'avion porteur d'eau, ou entendre son vrombissement rauque si familier. Hélas, l'horizon n'accouchait de rien. Et la sidération s'était abattue sur cette assistance d'ordinaire si joyeuse. En deux ans de vie parmi les villageois de Katy, tout humilié et misérable qu'il était, il n'avait pu rester insensible à la ferveur de leur rituel de l'eau. Quand tous les lundis, les femmes sortaient de leurs habitations en terre cuite pour se rassembler sur l'esplanade. Canaris en main, elles entonnaient en chœur la même chanson que l'Étranger interprétait comme une rhapsodie à *Djî*, l'eau dans leur langue. Immanquablement, l'avion porteur d'eau fendait les nuages pour se poser sur l'ilot d'asphalte aménagé dans l'océan de poussière. Dès que l'avion ouvrait sa gueule béante, les enfants du village couraient vers elle en sautillant. Les hommes, eux, se tenaient en retrait. Tous acclamaient cette arrivée. Au début, l'Étranger avait été stupéfait de voir ces villageois acclamer des soldats engoncés dans des combinaisons bleues, le visage retranché derrière des casques opaques, fusils d'assaut en main. Il avait vite compris qu'ils acclamaient la cargaison vitale de l'avion et non les sentinelles chargées de la transporter. Les villageois échouaient toujours à former un rang sans bousculades et récriminations. Et si l'air menaçant des soldats de l'eau ramenait un semblant de calme, dès que les grands tuyaux gorgés d'eau pointaient dans leur direction, à nouveau, c'était la cohue à qui mieux mieux. Ce spectacle amusait toujours l'étranger, car il savait qu'en tout et pour tout, chaque personne ne recevrait que six litres. Pas une lampée de plus. Ainsi, dès qu'ils étaient en âge de tenir ne serait-ce qu'une calebasse, les enfants étaient aussi de corvée d'eau. L'Étranger se présentait toujours en dernier pour recevoir sa bonbonne de dix litres, quelques conserves et magazines, ultime aumône que lui consentait le pays qui l'avait banni sur cette terre desséchée. Enfin, l'avion s'en allait dans un tourbillon de fumée pour revenir exactement sept jours après. Sauf que cette-fois, il était en retard de presque autant de temps.

Le crépuscule de ce sixième jour tomba. Une nouvelle fois, les villageois rejoignirent leurs habitations en silence. L'étranger rejoignit aussi sa case. Allongé sur son lit bourré de kapok, son cerveau

turbinait. « *Qu'allons-nous faire à présent ?* » se demanda-t-il. Sans doute allaient-ils racler les fonds de canaris pour en sortir les dernières gouttes d'eau. « Mais et après ? Sans les ravitaillements hebdomadaires des Nations-Unies, la vie n'était plus possible dans ces contrées en dehors des deux mois de saison pluvieuse ». Il réalisait qu'il appartenait désormais à cette communauté de destins. Depuis son arrivée à Katy, les villageois lui avaient témoigné une distante bienveillance. Un sourire par-ci, un plat de riz déposé devant sa case par-là. La barrière de la langue ne permit rien de plus. Il leur savait gré de l'avoir accepté dans le paysage sans broncher. Et dans une cohabitation faite surtout de gestes, il s'était attaché à eux, à leurs habitudes quotidiennes. L'étranger balaya du regard sa pièce de vie exigüe éclairée par une lampe-tempête et observa sa bonbonne d'eau presque vide. Il ne tarderait pas à puiser dans ses dernières réserves.

Il faisait nuit noire quand la petite porte en bois de sa case céda sous un coup qui le réveilla. Il se sentit traîné par terre puis immobilisé par un genou qui appuyait sur son dos : « Lâchez-moi ! », cria-t-il. Il se débattit mais la force était écrasante. D'un coup de coude dans les reins, il fut contraint de se taire. Pendant qu'il était maintenu à terre par une personne, une autre s'empara de sa bonbonne d'eau. Il supplia : « Pitié, non, ne la prenez pas ! » Sa voix était chevrotante. Celui qui l'immobilisait au sol lui hurla des mots qui ne ressemblaient en rien à ceux des gens de Katy. Son pressentiment fut confirmé par les cris et le grabuge venus de l'extérieur. Des pilleurs d'eau ! L'homme continua à fouiller la maison comme s'il soupçonnait une autre cachette. Heureusement, il ne la trouva point car son attention fut attirée par des coups de feu dehors. Il aboya quelque chose à son compagnon qui ligota les mains de l'Étranger dans le dos. Puis, ils sortirent en trombe en emportant la bonbonne d'eau. L'étranger s'attendait à ce que sa porte se rouvre à tout moment. Personne ne revint. Seul, apeuré, il tremblait de la tête aux pieds. Le grabuge se poursuivit toute la nuit, ponctué de lamentations. Les siennes et celles des villageois.

A l'aube, un silence pesant s'abattit. Le corps endolori, l'étranger appela à l'aide sans succès. Restait-il encore des villageois en vie ? Ses liens refusaient de céder. Il se laissa consumer par le désespoir jusqu'à ce que la porte se rouvrit enfin. Il releva la tête et vit un visage familier. La Jeune fille aux cheveux jaunes ! Elle avait le visage inexpressif.

- Aide-moi, dit-il, en espérant qu'elle le comprenne.

Elle l'ignora et se mit à fouiller la pièce.

- Il n'y a plus d'eau si c'est ce que tu cherches. Ils ont tout pris, lança-t-il déçu.

Elle trouva ce qu'elle cherchait, en réalité un couteau. Elle trancha ses liens. « Merci », lui dit-il », la voix enrouée. Ils se regardèrent en silence quelques secondes. Elle devait avoir douze ans tout au plus. La peau ébène, des pupilles marron et des cheveux crépus que le soleil et la poussière avaient

rendus jaunâtre. C'est cette dernière caractéristique qui avait attiré son attention. Depuis lors, il n'avait cessé de l'observer dans le village. A chaque fois, il s'amusait à distinguer ses cheveux jaunes parmi la foule. Il savait qu'elle vivait avec sa mère dans l'une des cases parallèles à la sienne. A plusieurs reprises, elle était venue déposer un plat de riz devant chez lui. En retour, il lui adressait toujours un sourire. Il était content de la savoir saine et sauve.

Dehors, tout avait été saccagé. Comme balayé par une tempête. Ils évitèrent les deux corps sans vie qui gisaient au sol, au milieu des ustensiles et vivres éparpillés. Leur accoutrement indiquait que c'étaient des pilleurs d'eau. Ils devaient être nombreux car ceux-là étaient différents des deux qui l'avaient attaqué. « Où est passé tout le monde ? » demanda-t-il sans réponse. La Jeune fille le conduisit dans une case où plusieurs villageois blessés par les coups de feu se lamentaient au sol. Fiévreuse, la mère de la Jeune fille se tenait un pied ensanglanté. Ils dardaient tous sur lui un regard implorant.

- Je suis désolé, je ne suis pas médecin, répondit-il. Il jeta un rapide coup d'œil aux différentes blessures. Certaines étaient très profondes. Il faut nettoyer les plaies pour éviter qu'elles s'infectent ? expliqua-t-il en s'aidant de gestes.

La Jeune fille lui montra les canaris vides. Il ne restait plus une seule goutte d'eau dans tout le village de Katy. Les pilleurs avaient pris ce qu'il restait.

- Où sont passés tous les autres ?
- Kourou ! lâcha l'un des blessés.

Tout à coup, cela lui revint : Kourou était le grand village à une demi-douzaine de kilomètres de Katy. Les Nations-Unies y gardaient des réservoirs d'eau, en cas de crise. Tous les villageois, du moins ceux qui pouvaient encore marcher, devraient s'y rendre pour quémander de l'eau. Sans eau, les blessés mouraient de leurs blessures ou de déshydratation.

- Je veux bien vous aider, mais je ne pourrais pas retrouver le chemin de Kourou. Je n'y suis allé qu'une seule fois », s'efforça-t-il de dire en gesticulant.

La Jeune fille aux cheveux jaunes échangea quelques signes avec sa mère et les autres blessés. Sans dire mot. L'Étranger supposa qu'elle était muette.

Avant de partir pour Kourou, l'Étranger sortit des interstices de son matelas la gourde en peau qui contenait ses réserves d'eau. Il l'enfila en bandoulière sous son boubou. Il cacha un canif dans ses longues emmanchures et s'enroula son chèche indigo autour de la tête. La Jeune fille l'attendait devant la case aux blessés d'où s'élevaient des râles de souffrance. Elle tenait par la bride un âne rachitique chargé de deux canaris. L'Étranger percevait la tristesse qui émanait de son visage si

juvénile. Il se promet de tout faire pour l'aider à sauver sa mère. Ils se mirent en route au moment où le soleil balayait les dernières traces de la nuit.

La Jeune fille avait insisté pour tenir l'âne. Elle avait le pas rapide et ferme. Derrière, lui, avançait avec difficultés. Il courrait par intermittence pour ne pas se laisser distancer. Essoufflé, écrasé par la chaleur, il s'en voulut d'avoir passé tant de temps à l'ombre de sa case. De temps à autre, la Jeune fille et l'âne s'arrêtaient pour l'attendre.

- Je fais de mon mieux, dit-il en reprenant son souffle.

Son cerveau bouillonnait sous la chaleur. Il fit signe à la Jeune fille de continuer et la suivit péniblement.

- Tu dois me trouver pathétique, dit-il, conscient de se parler plus à lui-même qu'à ses compagnons de voyage. Pourtant, j'étais militaire avant. J'ai même combattu dans le désert. Dans une autre vie.

Il refoula ces souvenirs pour se concentrer sur le chemin étroit qui slalomait entre la steppe. Sur les six kilomètres, ils ne croisèrent pas âme qui vive. Seul le vent murmura à leurs oreilles jusqu'à Kourou. Éreinté, il put à peine émettre une exclamation quand il vit l'immense foule qui campait devant les portes du village. Des centaines de personnes avaient convergé de tous les villages alentour vers les réservoirs de Kourou. Cela confirmait que les approvisionnements des Nations-Unies avaient cessé partout. Quelque chose de grave s'était produit. Mais comment savoir ? L'inquiétude se lisait sur le visage de la Jeune fille. « Il doit y avoir une solution », lui dit-il en essayant de paraître rassurant.

Quelle solution ? Un an plutôt, il avait suivi les hommes de Katy jusqu'à Kourou pour y troquer quelques conserves contre une gourde pleine. Il y avait vu les deux réservoirs d'eau dans leur robe métallique. Pour lui, il n'y en aurait jamais assez pour tout ce monde. Il prit la Jeune fille par la main et ils avancèrent avec l'âne à travers la foule. Les entrées de Kourou étaient gardées par quelques soldats de l'eau armés. Au centre du village, on voyait dépasser les deux réservoirs montés sur des échafaudages en fer.

- Que Dieu nous vienne en aide, soupira un Jeune homme élané debout à côté de lui.

Content d'entendre quelqu'un parler sa langue, il demanda aussitôt :

- Excusez-moi, depuis combien de temps êtes-vous là ?
- Trois jours. Mon père et moi venons de Moria. Et toi Étranger ?

Le Jeune homme désigna un Vieil homme aux joues creuses et au regard vide assis à même le sol.

- Nous nous venons de Katy, répondit-il. Ils n'ont laissé entrer personne ?

- Non. Nous ne comprenons pas. Cela fait des jours que nous n'avons pas reçu de livraison d'eau. Tout mon village a été déserté. Ils sont nombreux à être partis vers les réservoirs de Sika. Nous nous sommes venus ici parce que nous pensions qu'il y aurait moins de personnes. Hélas !

L'Étranger en était désormais certain : quelque chose de grave s'était produit du côté de la Fédération de l'Atlantique Nord qui, depuis la COP 40, avait la charge de ravitailler cette partie du monde en eau potable.

- Pourquoi refusent-ils de nous laisser passer ? pesta le Jeune Homme.

D'après son expérience, l'Étranger savait qu'il n'en serait rien avant l'arrivée de renforts. Une troupe si peu nombreuse ne pouvait organiser une distribution d'eau pour des centaines de personnes assoiffées. Surtout si cette eau était insuffisante. S'il avait été encore en poste et en charge des opérations, il aurait pris la même décision. La seule solution était d'attendre que des renforts arrivent pour organiser la distribution d'eau.

- Il faudra qu'on soit patient, dit-il à la Jeune fille qui regardait autour d'elle avec inquiétude. Nous allons rester devant pour faire partie des premiers servis quand la distribution commencera.

Elle secoua la tête et pointa l'index vers l'arrière de la foule.

- Non, il vaut mieux être là, dit-elle.

La Jeune fille insista. Le Veil homme la regarda et parla à son fils.

- Mon père pense qu'il faut écouter la Jeune fille. Venez, nous allons trouver des places derrière.

Persuadé qu'il s'agissait d'un mauvais calcul, à contrecœur, l'Étranger les suivit à l'arrière.

La journée s'avança avec une lenteur insupportable. L'assistance se desséchait. Les corps semblaient rétrécir à vue d'œil. La mine dépitée, personne n'avait plus la force de chasser les mouches qui virevoltaient autour des visages. De temps en temps, une bourrasque de vent emplissait les yeux et le nez de poussière. On toussotait. On suffoquait. Il fallait de l'eau. Sur le chemin de Kourou, l'étranger avait partagé plusieurs gorgées avec la Jeune fille. Il aurait voulu verser quelques gouttes dans la bouche entrouverte des enfants qui respiraient péniblement. Hélas, il n'en avait pas assez pour partager. Il ne put s'empêcher de ressentir de la culpabilité pour toutes les fois où, au cours de sa vie à la Fédération, il avait considéré l'eau comme une denrée acquise et intarissable. Aujourd'hui, c'était son ancienne vie dispendieuse qui lui paraissait irréaliste. La Fédération avait intérêt à avoir une bonne raison pour justifier un tel retard. Elle qui avait mis si longtemps à réaliser le mal qu'elle causait à la

planète. Elle qui n'avait été créée pour que les États riches qui la composent mutualisent leurs efforts afin d'éviter l'extinction de la vie humaine sur ces terres certes éloignées, mais pas assez pour ceux qui prendraient la route de la survie.

- Que disent-ils ? demanda l'Étranger quand il vit une dizaine d'hommes marcher de part et d'autre de la foule en s'époumonant.

Le Jeune homme se leva pour écouter les voix de plus en plus fortes et qui répétaient le même mantra : *L'eau de Dieu, pas celle des hommes.* « Personne ne peut vous priver de l'eau de Dieu. Ils ont autant de droits sur cette eau que sur le soleil ou la lune. Reprenons ce qui nous revient de droit par décret divin. Dieu est le plus grand », sermonnaient-ils.

Ragaillardie par ce discours, l'assistance se leva. Chancelante mais décidée, elle se mouvait à l'unisson. L'étranger sentit la tension monter. *Comment réagissait les soldats devant ?* Tirs de sommation ! La défiance de la foule ne faiblit pas. Les prêches repartirent de plus belle : *L'eau de Dieu, pas celle des hommes !* La jeune fille commença à reculer. Instinctivement, le petit groupe l'imita, à rebours de cette cohue qui avançait. La terre trembla quand la foule s'élança de toute sa masse vers les entrées. Encore des coups de feu ! Les corps qui tombent piétinés par la foule déchainée. Les soldats submergés écrasés...

Ne retentit plus que le bruit sourd de la terre qui tremblait sous les pas.

« C'est notre chance d'avoir de l'eau, venez ! » lança l'étranger prêt à partir.

La Jeune fille le retint par le bras. Tenu par son fils, le Veil homme fit de même.

Le petit groupe et quelques autres restèrent en retrait. Ils regardèrent la foule prendre d'assaut les échafaudages que les plus agiles escaladaient. Sous leur nombre, l'échafaudage nord s'effondra répandant son précieux contenu au sol. Une partie de la foule se jeta à terre pour essayer de la recueillir. Vaine tentative. Une autre partie s'écarta en voyant l'échafaudage sud vaciller et s'effondrer à son tour.

L'étranger resta médusé. Son cœur palpitait. Il refoula un rire nerveux. et serra la main de la Jeune fille.

- Cette eau n'est plus que boue, lâcha-t-il. Espérons que les habitants de Kourou feront pousser quelque chose ici.

Mais qu'en serait-il de sa promesse d'aider la Petite fille ? Et qu'allaient-ils devenir ? Comme s'il avait lu dans son esprit, le Jeune homme lança :

- Il n'y a plus qu'un seul endroit où nous pouvons aller, Tinah, c'est l'une des seules sources d'eau naturelle qui subsistent encore dans la région.
- C'est loin d'ici ? Demanda l'Étranger.
- Une journée et demie de marche, au sud.

L'Étranger regarda la Jeune fille qui ne quittait pas la scène des échafaudages des yeux. S'ils partaient pour cet autre village, reviendraient-ils à temps pour aider les blessés de Katy ? Non, certains seraient déjà morts. La Mère de la Jeune fille, elle, pourrait sans doute tenir le coup. Sa blessure à la jambe ne semblait pas profonde... Restait la soif... Tiendrait-elle le coup ?

- Il faut partir maintenant Étranger, insista le Jeune homme.

La Jeune fille bougea la première en amenant l'âne. Consentait-elle à aller à Tinah ? L'étranger choisit d'y croire. Puis, se retournant, il ne manqua pas de jeter un dernier coup d'œil à ceux qui, près des débris et des corps écrasés, lapaient les traces d'eau dans la boue.

L'exode, c'est ce que l'Étranger constata sur le chemin de Tinah. Des centaines de personnes empruntaient diverses routes vers le nord ou vers le sud, à la recherche de la même chose. Balluchons sur la tête ou sur l'épaule, elles traçaient leur sillon dans la poussière. Le drame de Kourou semblait s'être produit partout. Même les réservoirs où l'on avait accepté d'organiser une distribution d'eau avaient été submergés et pillés. Les populations émigraient en masse vers d'autres points sans aucune certitude d'y arriver ou d'y trouver de quoi se désaltérer. Accablé, l'Étranger mesurait l'ampleur de la dépendance de ces populations aux ravitaillements d'eau. Il avait suffi de six jours de disette pour plonger la région dans le chaos. De temps en temps, le Jeune homme et son père s'arrêtaient pour discuter avec certains groupes de déplacés. Discrètement, l'Étranger en profitait pour verser quelques gouttes d'eau dans sa gorge et dans celle de la Jeune fille. Impossible hélas de partager avec leurs compagnons de voyage. Si bien que parfois, le Veil homme titubait et son fils devait le tenir par l'épaule. La Jeune fille elle semblait inébranlable. C'est sa détermination qui donnait force à l'Étranger.

Ils firent escale à Pina. Un hameau à la lisière de la savane aride. « On y trouvera une communauté de forgerons fort accueillante. Ils y ont un grand puit », avait dit le Veil Homme. Mais ils n'y rencontrèrent pas âme qui vive. La vie semblait s'y être figée. Des carcasses d'animaux domestiques jonchaient le sol, la forge avait été abandonnée, une marmite vide était encore sur un feu éteint... Ils trouvèrent le puit flanqué d'une chape métallique que le Jeune homme et l'Étranger essayèrent de

bouger. Mais ils furent chassés par l'odeur putride qui en émanait. L'étranger en était convaincu : des gens étaient morts à l'intérieur du puit.

A Demba, il restait quelques habitants.

- Nous avons encore de l'eau, dirent-ils au petit groupe.
- D'ailleurs, nous ne comprenons pas tous ces gens qui partent alors que le Dieu leur a donné le pouvoir de créer leur propre eau, ajouta un Notable en conduisant le petit groupe dans une petite pièce qui empestait l'urine.

L'Étranger y vit des seaux recouverts de tissu en coton écru. Ces villageois filtraient leur urine.

- Vous voyez, nous avons assez d'eau pour boire, cultiver et nourrir notre bétail, précisa fièrement le Notable.

Pris de nausée, l'Étranger, sortit de la pièce et expliqua que la Jeune fille et lui se contenteraient d'un peu de pain de singe. Quant au Vieil homme, il décida d'en boire quelques gouttes après avoir psalmodié toutes les prières qu'il connaissait.

- Nous avons vu beaucoup de gens partir vers la source de Tinah. Vous y trouverez de l'eau, assura le Notable.

La nuit les rattrapa en route. Ils décidèrent de camper près d'un arbuste. Le Jeune homme fit un feu avec des branches sèches et deux pierres. Comme effrayée par la lueur que projeta la flamme, le Jeune fille recula et se recroquevilla plus loin, près de l'âne. L'Étranger décida de la laisser se reposer.

- Alors, qu'as-tu fait dans ton pays pour être ici, Étranger, demanda tout à coup le Jeune homme.

Surpris, l'Étranger se figea.

- A Moria, nous avons aussi des étrangers comme toi, reprit le Jeune homme. Ce sont eux qui enseignent votre langue. L'un d'eux m'a confié que vous étiez tous des prisonniers bannis sur nos terres pour souffrir avec nous. Votre pays qui manque aussi de ressources s'épargne la peine de nourrir certains prisonniers et se contente de les jeter ici.

L'Étranger resta silencieux. Avait-il encore la possibilité de se dérober face à cette question qu'il avait toujours redoutée. Finalement, ce n'était pas les gens de Katy qui avaient fini par la lui poser.

- Tu n'es pas obligé de répondre, Étranger... soupira ce Jeune homme de Moria. Mon père aussi considère que nos terres ne sont plus qu'une poubelle depuis des décennies. Il me parle de la verdure dans laquelle il jouait tout petit, des marigots et du ~~de tout le~~ bétail qui arpentait ces vallées autrefois. Aujourd'hui, il ne reste plus que la poussière. Je comprends que nos terres soient une prison pour vous autres. Si nous étions nés ailleurs, nous penserions la même chose.

Honteux, après quelques secondes de silence, l'Étranger osa demander :

- Les étrangers à Moria, que sont-ils devenus ?
- Quand l'eau a manqué, ils sont partis vers la côte nord. Ils espèrent que votre Fédération voudra les reprendre. Mon père m'a empêché de les suivre. Il m'a dit que cette côte-là n'était faite que de malheur pour notre famille. Ses frères y sont morts.

L'Étranger savait que la côte nord était faite de malheur pour tous ceux prisonniers ou non, qui s'y retrouvaient. Le Veil Homme avait été sage de détourner son fils de cette aventure périlleuse. Adossé à son fils, il n'avait plus prononcé le moindre mot depuis des heures. Tout à coup, le crépitement des flammes fut couvert par les cris de la Jeune fille. L'Étranger accourut pour la calmer. Un cauchemar ! Il la recouvrit de son chèche, s'assit près d'elle et caressa sa chevelure jaunie. Le Veil Homme entonna de sa voix cassée une chanson douce qui les apaisa tous. Le Jeune homme expliqua que la chanson parlait d'une amitié entre une jeune fille et un hippopotame.

Plus tard dans la nuit, l'Étranger sursauta. Une main lui secouait l'épaule. Il ouvrit les yeux. La Jeune fille lui montra le Jeune homme agenouillé auprès de son père étendu sur le sol.

- Étranger, l'esprit de mon père a quitté son corps, lui annonça le Jeune homme avec des sanglots dans la voix.

L'Étranger s'approcha du corps sans vie du Veil Homme. Sa peau était sèche et blanche.

- Je dois aller avec lui à Moria, murmura le Jeune homme.
- Après Tinah ? demanda l'Étranger surpris.
- Non Étranger, Tinah n'est plus d'actualité pour nous. Je dois rentrer enterrer mon père dans la terre de ses ancêtres.
- Peut-être pourras-tu l'enterrer à Tinah qui est plus proche de nous. Tu m'as dit que Moria était à plusieurs jours de marche d'ici.
- Tu ne comprends pas ! le coupa le Jeune homme. Si je ne l'enterre pas sur notre terre, il ne rejoindra pas nos ancêtres dans l'autre monde. Il continuera à errer sur cette terre devenue rien de plus qu'une poubelle. En tant que prisonnier, tu peux le comprendre.

Quelle folie ! pensa l'étranger. Il ne pourrait jamais transporter seul le cadavre de son père pendant plusieurs jours, sans eau. Sous la chaleur, le corps se décomposerait en quelques heures... De surcroit, ils avaient besoin du lui pour les conduire à Tinah.

- Tinah se trouve à quelques heures de marche au sud. Vous ne pourrez le rater. Un grand baobab en marque l'entrée. Je vous souhaite bonne chance ! leur lança le jeune homme.

Sa détermination se lisait sur son visage. Il ne quittait pas son père des yeux. L'Étranger fut pris de compassion. Il ne pouvait comprendre ce choix périlleux en si bon chemin, mais il le respecterait. Il sortit sa gourde d'eau pour la lui tendre.

- Bois un peu avant de partir, proposa-t-il. Nous la remplirons à Tinah.
- Non, Étranger, cette eau est votre survie à vous. Mon père et moi avons décidé de ne pas la toucher.

Le Jeune homme mit le cadavre de son père sur le dos. Il essuya les larmes de la Jeune fille avant de rebrousser chemin, puis disparut à l'horizon. Il avait peu de chances de s'en sortir.

Le cœur lourd de tristesse, la Jeune fille, l'Étranger et l'âne partirent vers le sud.

La jeune fille entendait des voix éthérées depuis la veille et son esprit s'était rempli d'images difformes. Une soif intense la tenaillait. Elle fixa la silhouette de l'étranger du regard pour éviter que la réalité ne se dérobe devant elle. *Pourquoi sa peau avait-elle pris une teinte si rougeâtre ? Cela arrivait-il à tous les étrangers comme lui ?* se demanda-t-elle. Nana lui avait dit que les étrangers ne pouvaient résister à la vie sous le grand soleil. C'était pour cela que dès qu'ils étaient à Katy, ils s'enroulaient une corde autour du cou pour flotter dans les cieux. Ainsi, leur âme pourrait retourner d'où elle avait été chassée, en toute discrétion. « *Tu vois, ici, ils sont comme des poissons hors de l'eau* », avait rajouté Nana. Tous avaient flotté dans les cieux quelques jours après leur arrivée, sauf celui qui titubait à ses côtés. Dès qu'il était arrivé, deux saisons des pluies plus tôt, elle avait vu sur son visage une tristesse qu'elle avait reconnue. Tout comme elle, son lui d'autrefois devait lui manquer. *Allait-il finir aussi par flotter dans les cieux ?* Pour le reconforter, elle avait déposé devant sa case une part de sa propre ration de riz et d'eau. C'est ce que les villageois avaient fait pour Nana et elle quand elles étaient venues s'installer à Katy après le feu. A chaque fois, l'étranger l'avait gratifiée d'un sourire. Après quelques semaines, elle n'eut plus assez de riz et d'eau à partager avec lui et eut peur qu'il flottât. Pourtant, les lunes se succédaient et il était toujours là. Elle prit cela comme une victoire personnelle. Elle avait conjuré le sort de l'étranger. Entre déracinés, il fallait se témoigner de la sympathie car la souffrance de perdre son soi d'autrefois était la même. *Quelqu'un avait-il témoigné de la sympathie à Nana en son absence ? Juste une goutte d'eau pour que les ancêtres ne viennent pas la chercher. Les avait-elle déjà rejoints ?*

Quand la jeune fille ne sentit plus ses pieds, l'étranger la fit monter sur le dos de l'âne. Sa langue desséchée avait lapé la dernière goutte d'eau plusieurs heures avant. L'étranger la lui avait laissée. Le soleil ne leur laissa aucun répit jusqu'à ce que le grand baobab se dessina devant eux. Il s'émerveilla et lui montra le village qui s'étendait derrière.

- Djî, lui dit-il à plusieurs reprises.

Elle ne voyait que poussière à perte de vue. L'étranger qui semblait retrouver sa force tira l'âne jusqu'à l'entrée du village. Était-ce là Tinah ? Cela ne ressemblait en rien à ce que le vieil-homme lui avait décrit. Où étaient passés la verdure, la falaise fleurie, et les enfants qui jouent ? Il les mena dans la rue centrale où les maisons s'alignaient. Elle fut prise d'étourdissement car de nouvelles voix émergeaient de ces maisons apparemment vides. L'étranger se précipita derrière les habitations. Elle le vit sangloter autour du lit de la source asséchée puis tomber à genoux. Au fond, elle ne fut pas surprise par cette malchance. « *Ne pleure pas donc, petite chose. Il faut rire si nous voulons que le ciel ait pitié de nous* » aurait-elle voulu susurrer à l'étranger comme Nana le faisait avec elle quand elle était triste. Il se retourna et lui adressa un sourire mêlé d'une tristesse que ses yeux trahissaient. *Nous devrions rentrer à Katy désormais, peut-être que le ciel avait déjà eu pitié de Nana.* Tout à coup, un coup de feu retentit. L'âne brailla et s'effondra à côté d'elle. Des bras puissants l'enserrèrent et une main nauséabonde se plaqua sur sa bouche. Tétanisée, elle ne se débattit pas. Des hommes foncèrent sur l'étranger et l'immobilisèrent au sol comme la veille dans sa case. Elle vit de petites mains traîner l'âne au sol.

- Quelle belle prise, s'exclama un grand homme bardé d'amulettes. Il portait un fusil en bandoulière.

L'étranger reçu plusieurs coups de pieds. Elle aurait voulu pleurer mais il ne lui restait plus aucune larme. D'ailleurs, n'étaient-ce pas les larmes de l'étranger qui avaient mis le ciel en colère ?

Les hommes mauvais étaient nombreux. De grands hommes et plusieurs garçons du même âge qu'elle qui plastronnaient avec leur couteau autour du cou. Les mains attachées, on la fit asseoir sur une brique, loin des deux étrangers. Le grand homme armé qui semblait être le chef s'approcha d'elle en la toisant.

- D'où viens-tu ? lui demanda-t-elle.

Elle ne répondit pas.

- C'est à toi que je cause. D'où viens-tu et que fais-tu avec cet étranger ?

Silence. Elle fixait le sol du regard. Le grand homme lui releva la tête pour plonger ses yeux noirs dans les siens.

- Écoute-moi très bien petite, le choix va être simple pour toi : soit tu nous rejoins en devenant la femme d'un de mes petits protégés et nous te protégerons des autres groupes. Tu pourras même avoir quelques gorgées d'eau de notre butin. Sois tu refuses et nous t'échangerons comme une gamelle d'eau avec un autre groupe qui sera moins tendre avec toi.

L'haleine fétide du grand homme lui fit retenir son souffle. La terreur provoqua en elle des haut-le-cœur. Elle eut envie de flotter dans les cieux.

- Je te laisse décider avant la fin de notre festin, lui lança-t-elle avant de s'éloigner.

Elle perdit son souffle quand ils allumèrent un grand feu pour cuire la chair de l'âne. La lueur des flammes la terrifiait. Son esprit bouillonnait et son corps souffrait d'être si près de cette source de feu. – *N'aie pas peur, viens briller avec nous*, lui murmuraient les voix qui s'y cachaient. Elle ferma les yeux pour ne pas croiser le regard des petites sœurs. La revoilà dans son village d'enfance. Tout est si vert, si beau. Elle gambade avec les autres enfants du village dans la verdure des champs par-ci ; ils jouent dans les flaques d'eau laissée par la pluie abondante par-là. Le père robuste cultive la terre avec les hommes. La mère pleine de grâce cuisine à foison parmi les femmes. Tout est si parfait ! Ensuite, plus de pluie. Les champs tombent en friches puis jaunissent en même temps que les cheveux des enfants. Les greniers et les estomacs sont vides. Ils jouent désormais dans la poussière, quand ils ne meurent pas faim. Le père n'est plus robuste et la grâce a quitté la mère. – *Qu'on ramène tout ce qu'il reste de bétail pour implorer le ciel*, avait dit le féticheur. On immole par le feu les derniers animaux sur l'autel en guise de sacrifice. On ricane pour attirer la miséricorde du ciel qui reste sourd aux supplications. Progressivement, les camarades de jeu disparaissent. Le village semble se vider. Le père et la mère chuchotent au coin de la case. Lui insiste, elle opine en pleurant. Et cette nuit-là, les voix la réveillent. – *Où allez-vous*, demande-t-elle au père qui tient la main du grand frère et du petit frère. – *Rendors-toi, ce sont des choses qui ne concernent que les garçons*, dit-il d'une voix apaisante. Elle constate l'absence de la mère avant de se rendormir près des petites sœurs. Quand la fumée emplit ses poumons, elle sursaute. Le feu embrase le toit en paille. Elle essaye de réveiller les petites sœurs mais elles ne bougent plus. Elle essaye de les traîner dehors avec elle mais elle n'en a pas la force. Elle rampe jusqu'au seuil de la case avant de perdre connaissance. Quand elle revient à elle, sa voix s'est éteinte et Nana la tient dans ses bras. Le feu saute d'une case à l'autre. Sa fureur détruit tout sur son passage. Personne n'ose sacrifier ce qu'il lui reste d'eau pour l'éteindre. Aucune trace du père, de la mère ou des frères. Les rescapés prennent ce qu'ils peuvent dans les décombres

avant de partir. Nana et elle marchent en silence jusqu'à Katy où, disait-on, des gens apportent l'eau par le ciel. Depuis, la jeune fille entend la plainte des petites sœurs dans les flammes. Assise sur la brique, tenaillée par la faim et la soif, elle rouvrit les yeux pour les voir se lamenter dans le feu. Elles lui tendirent la main : - *Viens briller avec nous grande sœur !* Elle se leva et se mit à avancer vers la lueur salvatrice.

- Ils comptent nous échanger contre de l'eau sur la côte sud auprès des Nations-Unies, lui dit l'otage attaché près de lui, un autre exilé.

L'étranger avala sa salive ensanglantée et répondit :

- Balivernes ! Cette terre a été abandonnée par les Nations-Unies et la Fédération. Ce n'est plus qu'un mouvoir.

L'otage parut surpris.

- Tu n'es donc pas au courant ? Depuis une semaine la moitié de la fédération est noyée sous les eaux. Les océans et les mers ont déversé leur contenu sur des régions entières. Tous les avions porteurs d'eau ont été réquisitionnés pour évacuer ces zones. C'est pour cela que les ravitaillements se sont arrêtés. D'autres États ont mis leurs avions au service des Nations-Unies, mais ce sont des petits porteurs qui ne peuvent pas aller suffisamment dans les terres. Il y a de l'eau sur la côte sud, je peux te le garantir.

L'Étranger se sentit triste pour son ancienne patrie. A bien y réfléchir, il trouva ironique que la Fédération soit recouverte d'eau alors qu'ici on en manquait cruellement. Il ne reprit pas espoir, mais son désespoir s'atténua.

- Si tu t'es retrouvé ici de la même manière que moi alors tu sais que tu n'as aucune valeur en tant que monnaie d'échange, n'est-ce pas ? demanda l'étranger.
- Nous nous le savons, mais eux ne le savent pas. Si nous arrivons en vie jusque dans le sud, nous aviserons.

Il ne faisait pas confiance à cet homme. Toutefois, il n'avait rien de mieux à proposer comme issue. A nouveau, il essaya d'attirer le regard de la Jeune fille. Elle devait être sévèrement déshydratée. Si seulement ces pilleurs pouvaient lui donner une gorgée d'eau.

- Pour quel crime es-tu ici alors ? lui demanda l'otage.

Le chef des pilleurs leur hurla des invectives. L'otage se tut un instant, ensuite murmura :

- Il veut qu'on cesse de discuter.
- Tu parles leur langue ?
- Bien sûr, pas toi ? Depuis combien de temps vis-tu ici ?

Il ne répondit pas. Son esprit ne quittait pas la jeune fille.

- Pourrais-tu leur demander de donner une gorgée d'eau à la jeune fille qui était avec moi. Je m'inquiète pour elle.

L'otage haussa les épaules et échangea avec le chef qui semblait incapable d'autre chose qu'émettre des cris.

- Il dit qu'ils ne gaspilleront pas une seule goutte d'eau tant qu'elle n'aura pas accepté d'épouser l'un des leurs.

La colère monta dans son cœur. Il avait promis de la protéger et il avait échoué. Le chef commença à distribuer des gorgées d'eau à ses troupes qui sautillaient d'excitation autour de lui. L'eau semblait être le prix de leur loyauté. La jeune fille apparue dans le champ de vision de l'étranger, elle marchait lentement vers le feu. Le regard vide, elle semblait être happée par les flammes.

- Non, non ! éloigne-toi du feu, beugla-t-il, sans succès.

Paniqué, il se débattit. Les pilleurs d'eau décidèrent de contempler la scène, sans réagir. Les ricanements de ces badauds indifférents attisèrent sa colère et son esprit s'obscurcit. Ses liens cédèrent sous la lame du canif caché dans ses emmanchures. Machinalement, son corps se précipita sur le chef des pilleurs et lui trancha la gorge. Alors que les rires se figeaient, il s'empara fusil et tira plusieurs coups de feu qui atteignirent les cibles avec précision. Son corps savait ce qu'il faisait. En l'espace de quelques secondes, les pilleurs d'eau tombèrent raide morts. La jeune fille avait arrêté d'avancer. Il se dressa entre elle et les flammes. Revenue à elle, désorientée, elle recula. Il se mit à regarder aussi autour de lui comme étranger à la scène de ces cadavres éparpillés de jeunes hommes mais surtout de jeunes garçons. Terrifié par ce qu'il avait fait, il laissa tomber le fusil. L'otage paraissait révolté. Il s'était promis de ne plus jamais succomber à l'appel de l'instinct de soldat. Lui qu'on avait entraîné comme une machine de guerre. Lui à qui on avait donné l'ordre de tuer encore et encore. Dissidents, opposants, militants, tous ceux qui s'opposaient à l'avènement de la Fédération. Et deux ans plus tôt, ceux qui s'étaient opposés à la construction du grand mur électrifié au nord de ces terres pour empêcher tous ces gens affamés et assoiffés de rejoindre la Fédération. Puis, quand son existence était elle-même devenue un fardeau pour les dirigeants de la Fédération, il avait été honni et banni ici. Ce monstre en lui, il le pensait éteint. Il ne put soutenir le regard horrifié de la jeune fille. De façon inattendue, elle se mit à rire à gorge déployée en direction du ciel. Elle riait de toutes ses forces

les mains croisées sur le torse. *Pourquoi faisait-elle cela ?* Il la prit dans ses bras pour la calmer. Cela lui permit aussi de s'apaiser.

- Détachez-moi, les amis. C'est notre chance. Nous avons assez d'eau et de quoi nous défendre pour marcher jusqu'à la côte sud. Là, nous serons sauvés.

Il ne serait pas sauvé par les Nations-Unies ni par la Fédération, du moins ce qu'il en restait. Cela était une certitude. En revanche, la jeune aurait peut-être une chance de s'en sortir là-bas dans le sud. C'est pour elle qu'il y irait. Soudain le ciel gronda, les nuages s'obscurcirent. La jeune fille blottie contre lui se dégagea brusquement de son étreinte et se mit à scruter le ciel. Qu'espérait-elle y voir ? La pluie ou l'avion porteur d'eau ?

HIGH

Corinne Viau

Rachel avait fait partie de plusieurs équipes d'urgence dans sa courte vie.

Lors des inondations printanières frappant sa ville natale, elle avait enfilé différents chapeaux. Parfois, elle s'était jointe aux militaires qui empilaient des sacs de sable pour ériger des digues infranchissables alors que la rivière débordait. Elle avait accueilli des habitants se retrouvant sans logis dans les centres communautaires et distribué couvertures et collations aux réfugiés.

Rachel avait aussi aidé lors des passages plus ou moins fréquents de tornades dévastatrices. Elle avait soutenu les collectes de fonds pour aider les blessés et leur famille. Année après année, Rachel y avait mis du sien. Elle avait participé à l'effort collectif pour pallier les catastrophes qui frappaient sa communauté.

Son cœur se réchauffait à l'idée de faire une différence. C'était un sentiment réconfortant qui la faisait frémir jusqu'au plus profond de son être. Chaque fois qu'elle recevait ces petits porte-clés ringards et les stylos colorés d'une association quelconque, elle se réjouissait. C'était une poussée d'adrénaline. Mais dès que le train-train quotidien reprenait, Rachel était en manque.

Jamais elle n'aurait osé l'avouer, mais chaque fois qu'une catastrophe s'abattait sur sa communauté, elle souriait. Elle savait qu'elle retrouverait ce *high*, qu'elle remonterait sur ces montagnes russes d'émotions qui la faisaient se sentir plus vivante que jamais. C'était sa drogue. Et plus le temps passait, moins elle savait s'en passer.

Rachel était consciente d'être dépendante, mais elle se réconfortait en se disant que son addiction apportait quelque chose à l'humanité. Que son besoin de se sentir importante et capable de faire la différence changeait vraiment quelque chose. Après tout, le changement ne vient pas de grands actes d'héroïsme, mais par de petites choses comme une jeune femme qui cherche de la reconnaissance. C'était ce qu'elle se disait pour mieux dormir la nuit.

Mais avec le temps, être bénévole ne lui suffisait plus. Elle voulait constamment éprouver cette sensation de danger. Elle voulait assister aux désastres au premier plan. C'est ainsi qu'elle était devenue policière.

La misère du monde ne lui faisait pas peur, pas le moins du monde. Au contraire, elle était avide de commencer son service, de venir en aide aux opprimés et de récolter leurs sourires, leurs louanges, leurs compliments.

Après sa remise des diplômes, elle avait été engagée dans une petite ville nommée Sainte-Cassiopée. Immédiatement, elle avait détesté cet endroit. Ses habitants étaient d'un ennui ! C'était une horreur.

Elle voulait travailler en ville, là où ça bougeait. Mais au lieu d'être envoyée là où elle risquerait sa vie, voilà qu'elle se retrouvait en campagne tranquille, où les pires trouble-fêtes étaient des ivrognes rentrés tard dans la nuit.

Elle subissait le train-train quotidien qu'elle redoutait tant. Elle avait beau patrouiller et se démener à la recherche de la moindre situation à résoudre, rien n'y faisait. À des années-lumière de ce *high* qu'elle désirait tant, elle s'ennuyait à mourir.

Et puis, un jour, alors qu'elle entrait au commissariat, ce fut le coup d'envoi : une catastrophe si grande qu'elle en fut étourdie. Une tempête solaire si extraordinaire que les débris spatiaux en orbite autour de la terre risquaient de détruire tout ce qui se trouvait dans leur ligne de mire. Et le trou à rats où elle croupissait se situait au centre de la zone à risque.

Elle n'aurait pu souhaiter mieux.

Elle n'en montra rien, mais son cœur explosait dans sa poitrine. Déjà, elle s'imaginait sauvant un groupe d'enfants oubliés dans un quartier défavorisé. Elle entendait déjà les surnoms qu'on lui donnerait : *la sauveuse, l'héroïne, l'ange de Sainte-Cassiopeé...* Et elle s'imaginait recevant une médaille d'honneur de la part du gouverneur général ou d'un autre ministre important.

Quand les autorités demandèrent à la population de se préparer à une évacuation massive, Rachel trépigrait sur place. Et quand, la veille de la tempête solaire, tous reçurent l'ordre de se réfugier dans l'abri nucléaire municipal le plus proche, la réaction de la population la fit frémir de plaisir.

Les gens commencèrent à se battre dans les épiceries pour obtenir les dernières soupes en boîte ou les derniers rouleaux de papier hygiénique. Des conspirationnistes manifestaient en criant aux médias alarmistes. Ils enflammaient des voitures et cassaient des vitrines de magasins pour prouver qu'une tempête solaire ne perturberait pas la décharge en orbite autour de la terre.

La panique générale la fit bien rire. Elle adora voir les changements qui s'opéraient dans l'esprit des bonnes gens alors que la peur leur faisait perdre la tête. Les bienpensants qui défendaient autrefois l'amour et la paix s'étaient soudainement changés en bêtes aux abois sans aucun scrupule, prêts à mordre à la moindre incartade.

La veille de la tempête, elle fut dépêchée avec son partenaire, Medhi Asami, pour ratisser le quartier de l'ancienne église patrimoniale et évacuer chaque maison.

Asami était un policier avec plus de vingt ans d'expérience, mais il avait gardé une droiture implacable. Il savait parler aux gens, les amadouer, les convaincre de suivre ce qu'il leur dictait sans pour autant leur en donner l'ordre. C'était un manipulateur subtil. Rachel l'appréciait, mais elle était aussi désarçonnée par son désintéret complet pour toute forme de gratitude. Elle l'avait complimenté, avait flatté son égo de mille et une manières, mais à chaque fois, il s'était contenté de grommeler que ce n'était que son travail, comme si ça n'avait aucune importance.

– On y est. Plus qu'une...

Fixant la dernière maison de leur circuit avec un regard trouble, Asami resta immobile. Ayant terminé la paperasse du dernier logis qu'ils avaient évacué, Rachel s'approcha de lui.

– Cette maison-là, tu peux déjà cocher qu'elle va rester occupée, continua-t-il.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça?

Rachel détailla la maisonnette jaune aux volets blancs entourée de pelouse artificielle. Sous les fenêtres sales, elle pouvait deviner une ébauche de jardin fleuri, mais les plantes assoiffées tendaient leurs feuilles sèches vers la terre craquelée. Elle leva les yeux. Alors que la nuit tombait, une lumière émanait d'une chambre à l'étage tel un phare sur le quartier paisible.

– Adrienne Beaudoin, je la connais. Elle ne partira jamais.

La policière crut discerner une pointe de nervosité dans la voix du vétérinaire. Elle lui jeta néanmoins un regard convaincu.

– T'inquiète ! Les arguments pour partir sont convaincants. On va y arriver, *partner* !

Elle lui lança un clin d'œil et frémit d'anticipation à l'idée de l'impressionner en persuadant cette vieille bique de partir.

– Ne te fais pas d'idées, Lanelle. Elle est au courant que c'est une évacuation volontaire.

Rachel acquiesça distraitement. *Évacuation volontaire...* quelle expression absurde ! Le ciel allait leur tomber sur la tête. Choisir entre la vie ou la mort, qui pouvait appeler ça un choix ?

Devant la porte, Rachel chercha du regard l'interrupteur d'hologramme, sans succès. Asami la rejoignit avec lassitude et appuya sur un bouton. Un sifflement strident surprit la jeune policière.

– Adrienne a toujours été réticente à se faire implanter les capteurs holographiques. Elle a préféré garder la bonne vieille sonnette d'antan.

– Il va falloir lui parler face à face ?

– Oui. Mets ton masque.

Rachel sourit. Depuis le début de l'évacuation, ils n'avaient parlé qu'aux hologrammes des occupants du secteur. En face à face, Adrienne Beaudoin n'avait aucune chance.

La lumière du hall d'entrée s'alluma et la porte s'ouvrit doucement sur une vieille dame à l'échine courbée. Ses cheveux gris en coupe carrée affleuraient ses épaules frêles. Les pieds chaussés de mocassins industriels, elle portait une robe jaune fleurie ample descendant jusqu'aux genoux. Elle se cacha à moitié derrière la porte en les scrutant avec de grands yeux. Asami lui montra son insigne. Rachel l'imita. Il les présenta d'une voix douce.

– Bonjour, madame Beaudoin. Police de Sainte-Cassiope. C'est Medhi Asami. Et voici ma nouvelle partenaire, Rachel Lanelle. Pourriez-vous enfiler un masque, s'il vous plaît ?

Les yeux de la vieille femme s'adoucirent en entendant le nom d'Asami. Elle s'excusa d'une voix chevrotante, enfila rapidement un masque, lui aussi jaune fleuri, et jeta un regard rempli d'excuses aux agents.

– Désolée! J'oublie encore de le mettre des fois. C'est juste que j'ai rarement de la visite... Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui ?

Rachel prit l'initiative. Elle se pencha légèrement pour se mettre au niveau du regard de la vieille dame et commença son discours habituel avec un sourire bienveillant.

– Nous nous excusons de vous déranger à une heure aussi tardive, madame Beaudoin, mais vous devez évacuer. Il va y avoir une tempête solaire et un risque de chute de débris. Vous devez vous rendre à l'abri municipal...

– Oh, ça ! la coupa la vieille en détournant la tête. Entrez donc.

Alors qu'ils entraient sans un mot, Rachel jeta un regard confus à Asami qui, aussi impassible qu'à son habitude, retira ses chaussures et suivit l'occupante le long d'un couloir. Rachel retira ses bottes avec hésitation et ferma la porte derrière elle. Après tout, c'était la dernière maison qu'ils évacueraient; ils pouvaient prendre leur temps.

Elle fut étonnée par le grand nombre d'antiquités désuètes qui décoraient la cuisine : livres de toutes sortes, imprimantes, instruments de musique, affiches de vedette pop des années 2000, lampes D.E.L., télévision à écran plat... Elle fut surtout dérangée par l'horloge analogique. L'aiguille tournait encore et encore en laissant entendre des tictacs incessants. Elle n'avait jamais compris pourquoi certaines personnes s'entêtaient à conserver de tels objets.

La vieille Beaudoin se détourna de son comptoir et posa trois tasses sur la table qu'elle remplit avec ce qui semblait être du thé.

– Aussi, assez avec les « Madame Beaudoin ». Mon mari est mort depuis longtemps. Appelez-moi Adrienne.

Les deux agents restèrent maladroitement debout au milieu de la pièce.

– Mais qu'est-ce que vous attendez ? Asseyez-vous !

Asami s'assit, sans aucune réticence et, décontenancée, Rachel fit de même, sans un mot. Adrienne s'assit à son tour, retira son masque et sirota son thé, puis, leur jetant un regard hésitant, recula légèrement sa chaise.

– Vous inquiétez pas, je garde mes distances. C'est juste que, boire avec un masque, c'est un *p'tit* peu difficile. Je dois boire cette infusion pour calmer mes nerfs avant huit heures. Sinon, c'est impossible de faire ma nuit. La vieillesse, vous savez.

– Madame Beaudoin, commença Rachel.

Asami la coupa aussitôt alors que la vieille dame fronçait des sourcils.

- Adrienne. C’est Adrienne.
- Oui! Bien sûr ! sourit Rachel, pardonnez-moi... Adrienne. Vous comprendrez, mais nous devons rapidement...
- Rapidement. Il faut tout faire rapidement de nos jours..., grommela Adrienne. Si c’est si urgent, je ne vous garderai pas plus longtemps, vous pouvez aller vous abriter maintenant, moi je reste ici.
Devant le visage fermé de la vieille femme, Rachel se figea sur place.
- Excusez ma collègue. C’est sa première évacuation en poste. On a tout notre temps. Vous êtes notre dernière affectation et la tempête n’est que pour demain, dit Asami d’une voix douce.
Adrienne souffla par le nez d’un air agacé et se tourna vers la fenêtre donnant sur la cour arrière. Rachel et Asami suivirent son regard. Au-delà de la clôture de son terrain s’étendait un immense cimetière au pied de la vieille église bleue et blanche.
- Ils me manquent tous les jours, tu sais ? soupira-t-elle.
Le regard de la vieille dame était nostalgique. Rachel remarqua en bordure du cimetière, cinq pierres ivoire brillant telles des bijoux parmi les anciennes pierres tombales décrépies.
- Je me rappellerai toujours de ta gentillesse, Medhi. Je n’aurais pas pu porter ces pierres toute seule. Elle sourit doucement. Rachel fut étonnée de voir son partenaire esquissier lui aussi un maigre sourire.
- C’était la moindre des choses.
- Non, affirma Adrienne. T’aurais pu faire comme tous les autres. La ville avait refusé. Mais toi, tu m’as aidé à leur rendre hommage...
Elle baissa les yeux tristement. Sa voix n’était qu’un murmure.
- L’éternité sur un terrain patrimonial, c’est pas mal comme vie après la mort, non ?
Elle posa de grands yeux éteints sur Asami.
- Promets-moi d’ajouter une roche pour *moé* après la tempête. D’accord, Medhi ?
Rachel fixa Adrienne avec un certain effroi. Asami appuya ses coudes sur la table et, compatissant, prit les mains de la vieille femme.
- Cette fois-ci, tu viens avec moi, Adrienne. Noah ne voudrait pas ça.
Elle écarta les mains, comme brûlée par les mots du policier.
- Tu sais pas ce que Noah voudrait.
De plus en plus tendue face à la situation, la policière guetta la réaction d’Asami. Pourquoi ne l’avait pas prévenu qu’il était aussi proche de l’occupante des lieux ?
- Qui est Noah ?
Sur une commode, Rachel aperçut des photos d’un petit garçon aux cheveux bruns et aux yeux verts. Sur l’une d’entre-elles, Adrienne l’enlaçait en souriant.
- C’était mon petit-fils.

– « C’était » ?

– Il est mort il y a douze ans.

Le regard de la grand-mère se troubla.

– Je devrais plutôt dire... Je l’ai tué il y a douze ans.

Rachel écarquilla les yeux. Asami secoua la tête d’un air las.

– Tu pouvais pas savoir, Adrienne.

– Je voulais tellement suivre les traditions des années 2000 que j’pensais pas au reste, continua la vieille femme, se recroquevillant sur elle-même. Le tictac de l’horloge résonnait dans la pièce. Rachel bougea sur sa chaise, inconfortable.

– Tu n’es pas responsable de la pandémie, reprit Asami d’un ton semi-agacé. Mais Adrienne ne l’entendit pas et continua à murmurer, comme si elle se confessait.

– C’était juste une *p’tite* bise. Un *p’tit* bisou sur la joue en rentrant de l’épicerie. Je sais que c’est la vieille manière d’agir, mais j’y tenais. Je trouvais ça charmant... Me semble que ça avait l’air beau les années 2000.

– À chaque pandémie, des milliers de personnes meurent, madame, intervint Rachel. Vous n’avez pas à chercher à qui la faute. Je suis sûre que vous avez fait au mieux de ce que vous saviez.

– Ah ça! se contenta de lâcher Adrienne.

Tandis que le silence planait, Rachel détailla la pièce à la recherche d’une excuse qui pourrait convaincre la grand-mère de les suivre. Elle aperçut une photo de famille. Adrienne et Noah s’y tenaient avec quatre autres personnes souriantes.

– Et le reste de votre famille ? Ne voudraient-ils pas que vous soyez en sécurité, madame Adrienne? Nostalgique, la grand-mère haussa les épaules.

– Vous pouvez aller leur demander si vous voulez, Mademoiselle. Je crois qu’y en a quelques-uns dans l’Océan Atlantique, d’autres tournent sûrement encore dans les vents de Katrina IV. Tout ce qu’il me reste d’eux, c’est là, dehors.

Adrienne pointa les pierres ivoire par la fenêtre. Elles brillaient encore faiblement dans la nuit. Rachel eut l’impression que la conversation se répétait à l’infini et qu’elle était incapable de tirer Adrienne de son trou noir. La grand-mère scruta son visage et esquissa un sourire compatissant, comme si elle mesurait le poids de la tâche qui lui incombait. Rachel se trouva soudainement pathétique. Voilà que celle à qui elle devait venir en aide la prenait en pitié!

– Il faut que tu arrêtes. Ça suffit.

La voix d’Asami était froide. Rachel s’apprêta à répondre, mais réalisa qu’Asami ne s’adressait pas à elle, mais à Adrienne. Elle se tut.

– Tu as raison, Medhi. Ça suffit... Cette fois, c’est la bonne.

Asami tapa sur la table et ferma les yeux amèrement. Rachel se recula contre son dossier et approcha sa main de son bras, mais il la repoussa.

– Ça fait vingt ans que j’assiste à ta déchéance. J’en peux plus. Je vais abandonner, tu comprends ça ?

Il releva la tête vers Adrienne qui se détourna vers son horloge analogique.

– J’t’en voudrais pas.

La mâchoire du policier se tendit. Son regard était dur. Rachel était clouée sur place.

– Après tout, c’est de ma faute s’ils sont tous morts, déclara la vieille dame.

Rachel n’avait jamais vu autant de fatalité dans un regard. Le tictac de l’horloge battait au rythme de son cœur lourd. Asami haussa encore le ton.

– Mais tu vas finir par arrêter avec ça ?!

Une pointe d’agacement noircit le regard de la grand-mère. Son ton se fit aussi dur.

– Ma grand-mère a fermé sa *gueule*. Ma mère aussi. Pis *moé* pareil, j’m’a suis fermée! À force de jouer au con, on est maudits, Medhi. On est maudits.

Asami lâcha un rire condescendant. Rachel ne le reconnaissait plus.

– Ta famille est maudite parce que ta grand-mère est pas allée aux manifestations contre les industries pétrolières. Et parce que ta mère achetait du shampoing en bouteille. Vous êtes tous maudits parce que toi t’as donné un bisou sur la joue de ton petit-fils. Tu t’entends, Adrienne? Tu sonnes complètement folle.

– C’est plein de *p’tites* affaires, mais quand on additionne toute pendant cent ans, ça fait une *crisse* de différence. Si j’avais fait de quoi, n’importe quoi, si j’avais juste pas fermé ma *gueule*, ils seraient peut-être vivants! Mais j’ai rien fait... J’ai absolument rien fait.

La colère laissa place à l’angoisse sur son visage. L’énergie qu’elle dégageait quelques secondes auparavant avait disparu. L’air plus las que jamais, Asami se rassit et se massa le front. Rachel hésita longuement. Puis, d’une petite voix quasi inaudible, elle risqua :

– Et qu’est-ce que ça va changer si vous restez ici ?

Se sentant rapetisser sous les regards d’Asami et Adrienne, Rachel répéta sa question en tentant d’être plus claire.

– Est-ce que rester ici pendant la tempête solaire va ramener votre famille? Ou arrêter la catastrophe? Ou encore changer quoi que ce soit ?

– Non... Tu as raison, ma *p’tite*.

Adrienne opina de la tête. Rachel sentit son *high* approcher, ce paroxysme qui la frémir sitôt qu’elle aidait quelqu’un. Alors qu’elle s’y agrippait, c’est la déception qui la frappa de plein fouet.

– Mais j’vis avec ça depuis trop longtemps.

Adrienne continua, le visage impassible, comme indifférente à son propre sort.

– J’ai beau rester pour affronter chaque catastrophe possible, j’t’encore là. Y ont pris ma famille, mais *moé*, non, *moé* je dois souffrir plus longtemps, souffrir plus longuement, parce que je savais! *Pis* j’ai rien fait !

Son regard se perdit dans les vagues. Des larmes brillant au coin des paupières, elle retint un rire nerveux, quasiment fou.

– Alors tu comprends, souffla-t-elle, je suis fatiguée...

La radio d’Asami cracha soudainement des mots inaudibles. Il répondit immédiatement à l’appel. Les oreilles de Rachel bourdonnaient. *Tic. Tac.* Dans le brouhaha de ses pensées, elle entendait toujours l’horloge. Alors qu’Asami se leva brusquement, elle sentait à peine le sol sous ses pieds.

– La tempête solaire arrive plus tôt que prévu. On doit se réfugier maintenant.

Rachel sortit soudainement de sa torpeur, l’esprit toujours embrumé.

– Quoi?

Asami l’ignora et jeta un regard suppliant à Adrienne dont les yeux exprimaient à la fois tristesse et soulagement.

– Merci pour tout, à vous deux. C’était bien de se parler.

– Mais, madame Adrienne...

Asami prit brusquement le bras de Rachel, la releva et baissa la tête en signe de respect.

– Merci pour votre hospitalité, Adrienne. J’espère vous revoir après la tempête, dit-il avant d’entraîner Rachel vers la sortie.

Adrienne Beaudoin les suivit du regard, puis tourna la tête vers l’horloge et sourit. La grande aiguille indiquait vingt heures.

Dehors, Rachel se libéra de la grippe ferme d’Asami.

– Mais tu fais quoi ?! On peut pas la laisser...

– Tu l’as entendue. Elle ne viendra pas.

– Mais...

– Qu’est-ce que tu veux faire de plus, *partner* ?

Asami toisa Rachel d’un air inquisiteur. La jeune policière déglutit difficilement. Il secoua la tête.

– Tu peux pas continuer ça, Lanelle. Tu peux pas te *brûler* à essayer de sauver quelqu’un qui veut pas être sauvé. Il y en a d’autres qui ont besoin de nous.

Face à son air déçu, le souffle de Rachel se coupa. Elle détestait ce regard, cette sensation. Elle pensait qu’elle allait s’évanouir. Elle en avait des sueurs froides. Mais une alarme d’urgence retentit soudainement dans la petite ville. Asami reprit ses esprits.

– *Fuck*. On n’a pas le temps. Monte dans la voiture.

Sur le chemin vers l'abri, Rachel se cala sur le siège passager de l'autopatrouille. Asami fixait la route. La jeune policière le détailla, comme si elle le voyait pour la première fois. Elle remarqua sa mâchoire tendue et ses jointures blanches qui serraient le volant alors qu'il regardait au loin. Son masque d'impassibilité lui semblait désormais bien factice.

– Tu semblais bien connaître Madame Beaudoin, avança-t-elle.

– Pas tant que ça... répondit-il froidement. Noah était le meilleur ami de mon fils à la petite école. J'ai croisé Adrienne plusieurs fois en allant le chercher, mais c'était il y a longtemps... Mon fils, Uly, est adulte maintenant.

Sans quitter la route des yeux, il prit une photo glissée dans son pare-soleil et la lui montra. La jeune policière y reconnut à peine son partenaire, plus jeune, portant une affreuse moustache et un grand sourire aux lèvres, Asami enlaçait une femme et un enfant. Embarrassée, Rachel esquissa un sourire gêné. Elle travaillait avec Asami depuis quelques mois maintenant et elle ne savait même pas qu'il avait une famille. Il ne lui avait jamais rien dit de sa vie personnelle. En fait, elle n'avait jamais demandé.

– C'est une vieille photo, mais je n'arrive pas à m'en séparer. On l'a prise quelques jours avant que Noah... Ça a été un gros choc pour Uly.

Il glissa de nouveau la photo sous le pare-soleil en un soupir. Rachel scruta son visage las et fatigué. Elle remarqua soudainement sa barbe poivre et sel et ses traits tirés.

– Madame Beaudoin a toujours été comme ça ?

– Seulement depuis la mort de Noah. Quand il est parti, c'était comme si ses espoirs s'étaient envolés avec lui.

Hésitante à poser la question qui la triturerait vraiment, Rachel risqua :

– Et... elle n'a jamais essayé de passer à l'acte ?

Asami blêmit. Ayant l'impression d'avoir dépassé les limites, elle s'excusa. Il chercha ses mots quelques instants.

– Adrienne est obsédée par les changements climatiques, les cataclysmes, et tout ça. Elle pense que c'est de la faute de sa génération... Elle veut mourir de par ce qu'elle a supposément provoqué.

La policière ne sut lire l'expression qui planait sur le visage sombre de son partenaire. C'était fatal, sans attente de réponse.

– C'est un drôle de caprice, souffla-t-elle.

En chemin, le duo croisa des habitants effarés qui, trimbballant quelques précieux effets personnels dans des sacs remplis à la hâte, tentaient de se mettre à l'abri. Devenus taxis d'urgence, les policiers patrouillèrent dans les rues et firent des allers-retours vers l'abri nucléaire.

À eux seuls, Rachel et Asami aidèrent des dizaines de familles. Et ils reçurent louanges, compliments et sourires mêlés de larmes en quantité plus grande que la jeune policière n'aurait jamais pu imaginer. Pourtant, pour la première fois, elle n'en éprouva ni *high*, ni manque.

Finalement, peu avant minuit, les policiers rejoignirent le reste de la population. Le commissaire jugea que les risques étaient trop grands et qu'il fallait maintenant attendre.

Rachel se retrouva alors à la place des rescapés. Une appréhension crasse les avait pris en otage. Le silence n'était brisé que par des murmures, des soupirs nerveux ou des pleurs étouffés.

Tic. Tac.

Elle se tritura les mains. Rachel pensait pourtant être habituée à ce genre d'atmosphère lourde. De plus, la plupart des gens avaient suivi l'ordre d'évacuation. Le cataclysme avait été décelé à l'avance. Beaucoup vivaient.

Beaucoup... Mais pas Adrienne.

Rachel sentit le poids de la défaite lui écraser la poitrine. Si seulement elle avait trouvé les mots...

Tic. Tac.

Et tout ce qu'elle entendait, c'était cette foutue horloge. Elle avait beau la chercher du regard, elle ne la trouvait pas. Les murs de l'immense bunker étaient vides. Des rangées et des rangées de lits de camp s'étendaient par centaines, peut-être par milliers, au-delà d'un horizon qui n'existait plus.

Tic. Tac.

Toujours aucune horloge en vue. Les murs gris disparurent, laissant place aux lumières des néons aveuglants et aux pauvres gens entassés autour d'elle comme du bétail.

Tic. Tac.

Elle n'arrivait plus à respirer. Elle perdit la notion de ce qui l'entourait. Elle se noyait, incapable de s'échapper du trou noir dans lequel elle s'enfonçait. Soudainement, une main calleuse se posa sur son épaule et la sortit de l'eau. Le souffle court, Rachel prit une grande inspiration.

– Ça va, Lanelle ? dit Asami en la fixant avec inquiétude.

Elle tenta d'esquisser un vague sourire et de avaler les larmes qui lui montaient aux yeux. Voyant son désarroi, Asami s'assit près d'elle alors qu'elle peinait à reprendre son souffle. Il chercha son regard et reprit d'un ton calme.

– Lanelle, écoute ma voix. Respire.

Elle peina à se concentrer et ferma ses paupières. Les mots de son partenaire s'effacèrent dans le brouhaha de l'horloge qui faisait exploser ses tympans. Elle était prisonnière sous une cloche de verre. Soudain, la voix d'Asami revint et fit taire tout le reste.

– Rachel, respire avec moi.

Elle entendit un souffle lent et calme et, lentement, elle ouvrit les yeux. L'horloge s'était évanouie.

– Désolée. J’ai jamais...

– Ne t’en fais pas, Rachel. C’est ta première évacuation en poste. C’est normal. On passe tous par-là, s’efforça-t-il de la rassurer. Rachel sourit faiblement et se promit de le remercier plus tard.

Le surlendemain, l’ordre de confinement en abri nucléaire fut levé. Les services de police à travers toute la zone à risque furent dépêchés pour évaluer la situation avant le retour des civils. À la surprise générale, les dégâts avaient été plutôt minimales à Sainte-Cassiope, qui était pourtant au centre de la zone à risque. Des débris avaient formé d’immenses cratères dans des terrains vagues, souvent des anciens champs d’une époque révolue. Mais la plupart des habitations avaient été épargnées.

Dans le secteur de Rachel et Asami, rien n’avait été touché. Tout était comme le duo l’avait laissé deux jours auparavant. L’espoir s’insinua dans l’esprit de la policière. Impatiente, elle se retint de courir, mais... alors qu’elle tournait le coin de la rue d’Adrienne, son cœur se figea.

Elle et Asami tentèrent de s’expliquer la scène qu’ils découvraient avec de grands yeux confus. La rue paisible était indemne à l’exception d’une seule et unique maison.

De la petite maison jaune, il ne restait que des ruines cramées. Derrière, l’église patrimoniale brûlait. On aurait dit que la pluie de débris enflammés s’était acharnée sur cette seule portion du quartier, et même de la ville.

S’emparant de sa radio, Asami demanda l’aide des pompiers. Entendant à peine sa voix, Rachel s’avança vers les décombres, espérant y trouver un quelconque signe de vie. Suite à l’impact d’un immense morceau métallique sur lequel Rachel put lire l’inscription Odin, la maison jaune s’était effondrée sur elle-même.

La jeune policière tourna lentement la tête vers les pierres de la famille Beaudoin, miraculeusement épargnées par le désastre. Alors que la culpabilité lui enserrait froidement le cœur, un masque d’impassibilité se déposa sur son visage tel des cendres sur les derniers vestiges de son *high*.

Tic. Tac.

DE TOUTE BEAUTE

Virginie Daigle

Ari se réveilla quatre fois ce matin-là.

Confuse de fatigue, elle faillit se lever vraiment, mais heureusement, elle se souvint juste à temps que la lumière optimale pour le réveil se produisait toujours à 7h16 dans le pavillon où elle se trouvait. Elle attendit la sonnerie.

Hier la cérémonie du réveil avait été optimale : plusieurs notes d'amour l'avaient soulignée.

« *Tu es un poème vivant.* »

« *Elle est plus belle à moitié endormie que moi à n'importe quel moment* »

« *Mon lever de soleil, c'est toi* ».

La tête posée sur sa taie d'oreiller en soie, soucieuse de ne pas abîmer son maquillage de nuit, Ari sentit s'allumer la caméra posée sur sa table de chevet. Elle pouvait deviner d'instinct quel angle de son corps était filmé. On faisait un gros plan sur ses paupières frémissantes. Ari détendit tous les muscles de son corps pour se préparer. Elle écarta légèrement les lèvres, déplissa le front. Elle entrouvrit les paupières et les fit papillonner trois fois. Ce geste servait non seulement à indiquer qu'elle s'apprêtait à se réveiller, mais aussi à entrapercevoir le petit indicateur posé sur la table de chevet qui comptait le nombre d'Amours qui avaient commencé à assister à son réveil. 1 286 930. Hier matin elle avait eu un peu plus, mais il ne fallait pas se décourager, ça augmenterait durant la journée.

Ari prit une inspiration plus profonde et expira lentement par la bouche en sentant l'air glisser doucement entre ses lèvres parfaites. Elle imagina tous ses Amours qui respiraient avec elle, en même temps qu'elle. Surtout des jeunes adolescents, et des moins jeunes, auxquels elle préférerait ne pas trop penser. Elle réfléchit : Est-ce qu'un étirement serait trop cliché ce matin? Hier elle avait enfoncé son visage contre son oreiller en poussant un petit grognement que plusieurs Amours avaient trouvé adorables. Mais l'École lui avait suggéré de ne pas recommencer. Un peu trop à la limite du disgracieux. Ari contempla l'idée de l'étirement, le temps pressait. 1 377 793. En un éclair elle trouva le geste parfait. Elle appuya l'intérieur de ses deux poignets contre ses pommettes, poussa un petit soupir parfaitement mesuré et ouvrit grands ses yeux pers. La lumière bleue de l'enregistreuse fit se dilater un peu ses pupilles, mais cela pourrait être facilement altéré dans le montage instantané.

Toujours inspirée, Ari opta pour le murmure : «Bon matin, Amours» dit-elle à la petite lumière bleue, un sourire naissant au coin des lèvres. 1 486 087. «J'ai bien dormi. Quand je me réveille, j'aime prendre trois grandes respirations et contempler mes gratitudes de la journée. Ça me fait du bien de

penser que vous le faites avec moi. Bon matin Stacey68, bon matin PoetryFlowerPower aussi, merci à toi d'être là». Au-dessus de l'indicateur, les messages des Amours qui la regardaient se lever avaient commencé à défiler. L'idéal consistait à s'adresser à un d'entre eux au moins toutes les 15 secondes. En ligne, les Amours se battaient déjà à savoir qui pouvait offrir à la jeune femme le commentaire le plus original, qui pourrait la faire rire, ou rougir de plaisir. La possibilité existait aussi de payer un peu plus cher pour que son commentaire reste affiché plus longtemps, ce qui augmentait les chances qu'Ari y réponde.

Ari cligna une fois des yeux assez lentement : une réponse subtile au pouce d'encouragement qui s'était levé au fond de sa chambre à la fin de sa performance. Il était désormais 7 heures 16 minutes et 17 secondes. Il restait encore plusieurs étapes à la cérémonie du matin qui devait se clore à 8h32 minutes exactement. L'École avait trouvé que cette irrégularité des minutes donnait à Ari un sentiment d'authenticité et d'appréciabilité qui plaisait à ses Amours.

«Je me sens productive rien qu'à la regarder»

«C'est plus excitant de la regarder se lever que de fêter mon propre anniversaire»

«Depuis que je te regarde je suis devenue tellement plus efficace dans mes études, merci !»

Ari se redressa sur son matelas et poussa un léger soupir. Elle avait gardé les yeux fermés toute la nuit, au cas où la caméra aurait pu l'apercevoir, mais en réalité elle n'avait pas dormi du tout. Son cerveau avait passé la nuit à calculer en boucle les statistiques récentes de son audimat, les manières de l'augmenter, la liste de choses à faire qui l'attendait au réveil. Pendant une heure ou deux, elle s'était trouvée dans un rêve lucide désagréable où tous les objets qu'elle saisissait n'arrêtaient pas de lui tomber des mains. Elle avait fini par pleurer de découragement. Mais seulement dans son rêve. La caméra n'avait rien vu.

Ari baissa les yeux et vit sa main droite, saisie d'un spasme. Elle l'agrippa rapidement avec sa main gauche pour la faire cesser. Zut ! Est-ce qu'on l'avait vue ? Si oui, l'École voudrait peut-être faire un suivi. Le pouce au fond de la pièce se baissa. «Doucement», lui disait la main. «Rappelle-toi la tâche. Un réveil doux, presque ouaté, c'est le but de la séquence. C'est ton travail d'avoir l'air reposé». Elle replaça ses cheveux pour reprendre le contrôle sur elle-même. «Mieux, mieux», répondit la main qui se détendit un peu. Ari balança ses jambes pâles et nues hors du lit. Une autre lumière bleue s'alluma plus loin dans sa chambre ; on passait en plan large.

Après le réveil venait l'ouverture des rideaux et le regard poétique au travers de la fenêtre. Il s'agissait du moment préféré d'Ari. Elle profitait toujours de cette seconde pour accorder un sourire dans le reflet à Émilie. Son amie, et détentrice de la main cachée derrière les caméras, lui sourit en retour. En une seconde, les deux jeunes filles se confirmèrent leur ambition commune : aujourd'hui allait être

une bonne journée. Les Amours seraient contents, l'École satisfaite. Oui, aujourd'hui allait être une bonne journée. Elles le sentaient toutes les deux.

À l'aide de sa tablette, Émilie augmenta la luminosité qui émanait de la fenêtre pendant qu'Ari valsait sur la pointe des pieds vers la cuisinette. Les murs bleu clair débordaient de fleurs pressées et de gravures de dames élégantes dans des cadres tous similaires. Des caméras intégrées dans le mobilier de la cuisine suivaient chacun de ses gestes. Chauffer l'eau du thé dans une bouilloire en cuivre. Couper des fruits et les disposer artistiquement dans une assiette en porcelaine. Mettre douze amandes dans une soucoupe rose à bordure dorée. Griller une tranche de pain frais dans une petite poêle en fonte. Cela faisait maintenant 124 jours d'affilé qu'elle confectionnait le même repas à la même heure chaque matin. Elle n'aimait pas particulièrement la texture du pain grillé dans la poêle en fonte, mais après une longue discussion avec Émilie, on avait déterminé qu'un grille-pain ne s'accordait pas avec le reste de la mise en scène.

- Je pourrais manger autre chose que du pain. Du gruau par exemple, avait-elle avancé. Ça fait très rétro-anglais-campagnard, le gruau.
- Depuis deux saisons le gruau est associé aux esthétiques sportives, répliqua Émilie, catégorique. Ton esthétique est pas sportive.
- L'autre jour j'ai couru dans une ruelle pavée de pierre sous la pluie pour avoir l'air mélancolique, c'était comme une sorte de sport.
- Tu portais pas de brassière de sport, donc c'était pas du sport.
- S'il faut que je mange un autre toast de poêle en fonte je me jette en bas d'un pont.
- Tu es si dramatique.
- Je suis divertissante.
- Bon, je vais voir ce que je peux faire...

Depuis, quand l'angle des caméras le permettait, Émilie glissait incognito une pop-tart odieusement chimique et contemporaine sous la tranche de pain de levain matinale. Ari pouvait ainsi la manger sans dérégler l'image parfaitement composée de son déjeuner bucolique. Avec l'entière de l'humanité empoisonnée de grisaille et de technologie, il était normal de vouloir s'évader dans une autre époque, même fictive. L'image d'Ari dans des mises en scène d'antan composées avec soin par les deux filles compensait pour les tristes grille-pains industriels de ceux qui la regardaient vivre.

Ari se dirigea vers la salle de bain où, heureusement, elle put faire ses besoins derrière un paravent. Pas que la diffusion de l'excrétion de matières corporelles soient nécessairement proscrites par l'École : elle avait une sœur dont le contenu principal résidait autour de l'extraction de ses volumineux points noirs et ses revenus étaient quasiment le triple de ceux que généraient Ari. Ce n'était tout simplement pas au goût de public. En tout cas pas pour l'instant. Derrière le paravent vert forêt elle

prit une douche froide et rapide. Les douches plus larges et mieux équipées venaient avec des caméras : Ari et son équipe, c'est-à-dire Émilie, s'étaient mis d'accord qu'elle n'en était pas rendue là. Pour oublier les frissons désagréables qui parcouraient son corps et faisait raidir ses muscles, elle pensa au bain chaud qu'elle pourrait prendre à la fin du mois, journée sans diffusion pour permettre à l'École de faire l'état des statistiques.

En enfilant la robe de chambre accrochée à côté d'elle, Ari repensa au spasme qui avait saisi sa main un peu plus tôt. Elle se demanda s'il reviendrait. Sûrement juste un peu de fatigue, c'est tout. Elle devait seulement tenir encore quelques jours, aidée par la poudre énergétique qui se trouvait dans son thé supposément organique. La poudre était aussi censée régulariser l'humeur, même si, depuis le temps qu'elle était à l'École, Ari n'avait plus qu'une vague idée de ce qu'était son humeur «régulière».

Quand elle était plus petite, l'équipe de tournage de sa mère prenait bien soin de lui donner les pilules adéquates pour sa croissance émotive. À l'enfance, le bonheur est plus photogénique. Pourtant, elle avait obtenu un succès inattendu à 3 ans quand on se rendit compte qu'elle était capable de pleurer de manière gracieuse, malgré son jeune âge. En effet, les larmes roulaient en ligne parfaites sur ses joues rondes sans qu'elle ait à contorsionner son visage, ce qui donnait un effet ravissant qui fut des plus populaires sur la chaîne de sa mère. Elles se verraient probablement toutes les deux dans quelques mois à Noël. Leurs équipes respectives coordonneraient quelques montages photos et vidéos de célébrations, subventionnés par le spa le plus payant. Après avoir été bloggeuse familiale, détaillant toutes les phases de croissance d'Ari et sa sœur, puis influenceuse de ménage, sa mère s'était finalement recyclée en créatrice de contenu culinaire, en affiliation avec le monopole des produits laitiers. Elle faisait maintenant exclusivement des gâteaux au fromage aux décorations de plus en plus complexes, pour ensuite les manger en entier, bouchée par bouchée, elle aussi toujours en direct.

Émilie, le regard rivé sur sa tablette, agita ses doigts vers le haut. Cela voulait dire plus d'interactions. En effet Ari se sentait un peu plus lente que d'habitude ce matin. Elle obtempéra.

«FéeMille63, la robe de chambre vient de chez LolaRose. JulieAimeLeCitron, oui merci, moi aussi je l'adore, elle est presque trop belle pour juste la porter dans la salle de bain.»

Au-dessus de l'évier se trouvait un large écran qui servait aussi de miroir. Ari pouvait y voir les commentaires de ses Amours qui s'étaient réveillés avec elle, dans des chambres beaucoup plus exigües et moins bien décorées. Pendant qu'ils passeraient les 10 ou 15 prochaines heures confinées à travailler devant leur écran, Ari pouvait leur tenir compagnie, en fond d'écran ou dans un coin, comme une petite oasis numérique de beauté.

«*Une princesse*»

«*J'adore son look naturel, I wish*»

«Comment tu fais tes cheveux en tresses comme ça ? Ça marche jamais avec les miens.»

Sur l'étagère à côté du miroir se trouvaient des centaines de produits de beauté soigneusement classés, dont plusieurs n'avaient même pas encore été ouverts. Ari narra ses pensées à voix haute. «Ce matin j'ai le goût de faire quelque chose d'un peu plus simple pour mon régime de peau, donc je crois que je vais juste faire pré-lavage, lavage, vapeur, massage, lumière LED, thermo-abrasion, tonique, sérum, hydratant, SPF120 et brumisateur illuminant.» À chaque produit qu'elle appliquait d'une manière experte sur sa peau impeccable, Ari continuait son petit monologue, vantait les vertus de tel ingrédient miracle, décrivant sa texture, l'odeur et la sensation sur son épiderme. Simultanément, elle s'efforçait de lire le plus de commentaires possibles parmi ceux qui défilaient à une vitesse folle en colonne sur le côté droit de son miroir numérique.

«J'ai écrit des poèmes inspirés par toi. Vous pouvez aller les voir sur ma chaîne, merci de m'inspirer.»

«Ta peau est tellement parfaite, ça n'a aucun sens»

«Fucking pute. Tu devrais te faire enculer avec une poutre de six pieds»

Ari se figea. L'instant d'après les mots avaient disparu, avalés par le reste du fil, mais la douleur qu'ils avaient provoqué chez la jeune femme resta, comme un crachat haineux brûlant sa peau enduite d'huile et de crème. Comment était-ce arrivé ? On lui avait promis. Cette fois, c'est dans sa tête et dans son cou qu'elle sentit s'agiter des spasmes. Hors de question, son visage était filmé de beaucoup trop proche.

Ses lèvres se pincèrent et elle s'interdit de laisser les larmes monter jusqu'à ses yeux. Sa peine se déplaça jusque dans sa mâchoire qui devint douloureuse et coincée mais, heureusement, une seule petite goutte salée s'échappa finalement de sa narine. Elle l'essuya facilement, l'air de rien. Respirer. Se concentrer sur l'air pour ne pas sentir. En faisant semblant de chercher un flacon posé plus loin, elle lança rapidement un regard courroucé à son amie cachée dans un coin. «Pardon», articula en silence Émilie. Elle avait l'air sincère, mais Ari se sentait quand même trahie. Elle alluma son séchoir, bien que ses cheveux soient secs, prenant une chance qu'on ne remarque pas cette incohérence.

- Qu'est-ce que tu fous? Tu sais que je veux pas voir ces messages-là, dit-elle en tournant le dos à la caméra, sa voix cachée par le bruit du séchoir.
- Désolée, désolée, répéta Émilie
- T'es pas désolée. T'as aucune espèce d'idée.
- Mais dis-toi, les commentaires négatifs génèrent plus d'engagement, et on en a besoin en ce moment. Tes Amours écrivent pour te défendre. Ils font parfois même des cadeaux en soutien.

Les cadeaux étaient de petites images qu'Émilie avait dessinées elle-même, et qui coutaient en général 50\$ chacune. En envoyer une à Ari sur le fil était une grande preuve de fidélité parmi les Amours.

- Ça me reste dans la tête. C'est ton travail de les filtrer !
- Oui, mais le problème c'est que ça ralentit le fil, et l'École trouve que ça nuit à l'engagement s'il y a un décalage dans tes réactions.
- Je sais comment fonctionne l'engagement.

La voix d'Ari était devenue glaciale.

Une drôle d'ombre passa sur le visage d'Émilie et Ari regretta son ton.

- C'est bon, c'est bon, ça m'a juste déstabilisée. Merci pour ce que tu fais Émilie, lança-t-elle après une seconde.
- Merci à toi, lui répondit son amie.

Elles évitèrent de se regarder. De toute façon il était temps d'éteindre le séchoir et de recommencer à s'adresser à la caméra.

Une fois la toilette et la coiffure terminées, une couronne de tresses avec quelques mèches savamment déplacées, Ari retourna dans sa chambre pour voir quelle tenue ses Amours avaient voté pour elle aujourd'hui. Ce matin, il s'agissait d'une jupe plissée couleur sable qui arrêta juste au-dessus des genoux, des collants noirs un peu transparents, une chemise blanche, un gilet bourgogne et une petite cravate de soie noire ornée d'une broche dorée sertie de plusieurs petites perles. Elle sortit de derrière son paravent et tourna plusieurs fois sur elle-même pour faire voler sa jupe, tout en souriant à la caméra qui la filmait. De derrière sa tablette, Émilie sourit aussi. Il fallait admettre que la tenue du jour était vraiment jolie et que l'éclairage qu'Émilie avait concocté mettait vraiment Ari en valeur. Tous ensemble, le décor, les vêtements et la lumière formaient une image d'un film d'une autre époque, le genre dont elles raffolaient toutes deux quand elles étaient petites. Les deux amies ressentirent une satisfaction profonde qui leur fit oublier un instant la dispute qu'elles venaient d'avoir.

Il était maintenant 8h34. En retard sur l'horaire. Ari s'installa à son bureau en bois massif alors qu'Émilie ajustait le cadrage pour qu'on puisse voir des piles de livres qui l'entouraient. Ari saisit le livre qui avait été choisi pour elle. *Une chambre à soi*, de Virginia Woolf. Beau titre. Elle esquissa un sourire pour elle-même. Ça lui arrivait quand même encore de temps en temps de faire les choses pour elle-même.

Même si la couverture, un océan ombrageux, était magnifique, même si le titre l'exaltait, même si le visage triste et beau de Virginia à l'endos la faisait rêver, les mots sur les pages qu'elle tournait ne parvenaient pas jusqu'à Ari. Comme quand on demande l'heure à quelqu'un pour l'oublier

immédiatement après, l'information lui échappait. La poudre nutritive du déjeuner devait normalement augmenter sa capacité de concentration, mais Ari l'avait déjà épuisée dans son dialogue effréné avec son auditoire.

De toute façon, les «examens» de l'École étaient surtout une formalité. La véritable évaluation dont il fallait se soucier était celle du taux d'engagement que les étudiantes comme Ari et Émilie étaient capables de générer avec un auditoire. Puisqu'elles avaient la chance d'avoir été sélectionnées pour vivre sur un véritable campus, avec les bâtiments d'origine, des allées, des arbres, des bibliothèques luxueuses, et même un musée et une galerie d'art, il était normal qu'elles donnent accès à leur expérience idyllique à tous ces étudiants dont la candidature avait été refusée. Pour accéder au privilège de l'étude des arts «improductifs» comme la littérature, la poésie, la philosophie, l'histoire ancienne, il fallait une image de marque dynamique et avoir déjà accumulé un nombre considérable de «followers». En équipe, Ari et Émilie s'étaient juré qu'elles parviendraient ainsi à intégrer cette institution, dont les images les avaient tellement fait rêver plus jeunes sur les blogs qu'elles lisaient avidement.

Les deux amies s'étaient rencontrées à 13 ans sur un site de «fan fiction» qui réinventait leurs histoires fantastiques préférées. Créer un monde et surtout de la beauté à partir de presque rien était leur plus grande passion. Ari voulait devenir actrice-danseuse-poète-journaliste-aventurière et, à 16 ans, une minutieuse analyse de sa structure faciale et de l'épaisseur de ses cheveux par une agence de casting avait déterminé qu'elle correspondait à 87 % aux héroïnes des romans de Jane Austen. Émilie, quant à elle, voulait devenir peintre-cinéaste-architecte-philosophe. Elle n'avait toutefois, comme l'avait expliqué avec le plus de tact possible l'agence de casting, le physique aussi adéquat que celui d'Ari. Elle avait été acceptée par l'École à la condition d'aider cette dernière à produire le contenu désiré. Tout en essayant de rester assise dans une posture élégante, Ari n'arrivait plus à comprendre ce que voulait bien dire Virginia Woolf, qui se baladait sur son propre campus, dans une Angleterre ancienne. Le fil de pensée de l'auteure l'étourdissait un peu, et l'important était surtout de tourner les pages à un rythme continu pour que ceux qui la regardaient soient inspirés par sa diligence. Est-ce que ce que Virginia racontait était vrai ? C'était une nouvelle ou un discours ? Mais quand est-ce qu'elle allait répondre à la question. C'était quoi déjà la question qu'elle se posait ?

- Ok c'est bon! La voix d'Émilie la ramena à la réalité. On a assez de matière pour faire une boucle pour au moins deux heures.

Pour la première fois de la journée, Ari cessa d'être en direct, alors que ses auditeurs continueraient de la voir sur leur écran, en apparence toujours absorbée par sa lecture.

- Tu l'as lue toi, Virginia Woolf ?, demanda Ari.
- Un peu, oui.

- Quel livre t'as lu ?
- Je me souviens plus, c'était peut-être ses lettres, répliqua Émilie, déjà occupée à ramasser son équipement.
- Elle s'est suicidée, non ?
- Je sais pas. Il faut qu'on aille prendre d'autres images avant de recommencer le direct. Attend, je vais arranger tes cheveux avant qu'on descende.

Émilie lui avait parlé avec impatience, comme à une enfant. Sans demander à Ari, elle tira des mèches de cheveux avec ses doigts. À son contact, Ari fut envahie par un dégoût qu'elle ne s'expliqua pas. Des mots fusèrent dans sa tête, dirigés contre son amie.

«Fucking pute»

Surprise pas sa propre pensée, elle regarda son amie qui avait fini d'ajuster sa coiffure. Parfois ces choses-là se sentent. Non, les sourcils froncés, Émilie continuait de tirer sur les mèches de cheveux de son amie, comme un peintre ajoute les dernières touches à son œuvre. Elle n'avait rien remarqué. «On est en retard.» Ari entendit le reproche dans la voix d'Émilie. «J'espère qu'on aura le temps de filmer au moins trois séquences». Toutes deux étaient irritées sans trouver de raison précise à leur mauvaise humeur. Il était plus prudent de cesser de parler pour le moment, même si cela privait Ari des rares occasions de pouvoir s'adresser à une personne qui était véritablement devant elle.

Elles sortirent de leur petit appartement, qui se trouvait dans le pavillon Bronfman, du côté ouest du campus. Dehors, le ciel était gris, ce qui ne fit qu'augmenter la frustration d'Émilie. Les images seraient moins éclatantes. Moins de compliments. Moins de revenus. Elles croisèrent plusieurs autres petits groupes d'«étudiants» qui se promenaient le long des allées. Cela pouvait parfois prendre jusqu'à une heure pour se rendre d'un bâtiment à l'autre, le temps de trouver la bonne pose pour s'appuyer contre la bonne colonne et capturer suffisamment de l'architecture gothique du campus. Certains se documentaient eux-mêmes, d'autres, comme Ari, bénéficiaient d'une équipe, même si cela signifiait de partager les revenus dont l'École prenait déjà une large part. Une petite blonde au teint pâle et aux immenses yeux bleus, passa devant les deux filles. Elle portait un uniforme d'écolière. L'École n'avait pas d'uniforme et la femme blonde et menue avait presque quarante ans. Autour d'elle s'attroupaient une équipe d'au moins six personnes. Ils la regardaient descendre et redescendre les mêmes marches en pierre, jusqu'à ce que, enfin, le vent soulève ses cheveux de la meilleure façon.

- Elle avait une maladie mentale non, Virginia Woolf ?, lâcha finalement Ari, brisant le silence.
- Je sais pas, dit Émilie. Tiens-toi sur le côté droit de l'allée. Je vais te filmer de dos.
- Mais Jane Austen, elle allait bien ? continua la jeune femme.
- Marche moins vite.

- Je sais même pas si Jane Austen était malheureuse.
- C'est pas important, elle est morte.

Elles arrivèrent au pavillon Briks où se trouvait une salle commune décorée de tableaux de l'époque romantique et remplie de divan et de fauteuils en velours. Elles se dirigèrent vers un des seuls qui se trouvait encore libre.

Pendant qu'Émilie s'éloignait pour chercher du matériel, Ari regarda le corps maladroit de son amie s'éloigner, encombré par une panoplie de caméras, de micros et d'accessoires d'éclairage. Ce que les spectateurs ne voyaient pas, c'est que la belle salle d'époque qu'on leur donnait à voir grouillait de fils, de prises de courants surchargées et de trépieds. L'air puait l'humidité et les plafonds étaient dans un état lamentable, mais personne ne filmait le plafond. En attendant que son amie revienne, Ari regarda son propre direct, où elle avait toujours l'air absorbée par sa lecture d'une *Chambre à soi*. 1 178 098. Merde. Un spasme saisit son épaule. Respire. Le spasme cessa.

Émilie revint avec un service à thé en porcelaine et une panoplie de bricoles, crayons, plumes, papiers, et encore plus de livres, qui pourraient peut-être servir. Ari enleva ses chaussures, ça lui donnerait un air plus décontracté, et s'installa dans un fauteuil, les jambes repliées sous son corps. Elle prit la tasse de thé fumante avec l'élégance d'une duchesse et fit semblant de la boire en regardant par la fenêtre d'un air contemplatif. Elle ne se souvenait plus où elle avait lu ça, mais apparemment Virginia Woolf avait mis des roches dans les poches de ses vêtements avant de s'enfoncer dans la rivière pour mourir. Ses vêtements devaient avoir des poches très larges. Ari pensa au fait que sa jolie jupe n'en avait aucune.

- Ok, c'est bon. Viens voir.

Sur la tablette d'Émilie, elles regardèrent l'image qu'elles venaient de créer. Elles sourirent en même temps. C'était beau. Le ciel s'était dégagé juste assez longtemps pour qu'un rayon passe par la fenêtre, et on pouvait le voir caresser le visage d'Ari pendant la séquence vidéo qui durait quelques secondes. Sur l'image elle avait l'air paisible, contente. Sûrement qu'elle devait l'être aussi pensa-t-elle.

- Ok, essayons d'en faire quatre autres, enchaîna Émilie. Une de toi qui écrit, une qui lit, une qui regarde un tableau et une dernière dans le jardin des statues.

Le sourire d'Ari disparu. La voix d'Émilie avait provoqué un léger picotement sur le dessus de sa tête.

- Est-ce qu'on peut... est-ce qu'on peut prendre une pause ?

Émilie la dévisagea. Elle avait l'air blessée que son amie pense même à poser la question.

- Pendant que tu dormais j'ai travaillé toute la nuit à concevoir ces images-là. Donc, non, dit-elle, catégorique.
- J'ai pas dormi, j'ai fait semblant, répliqua Ari.

- D'accord, mais c'est pas ma faute.
- Je veux juste une pause, insista-t-elle.
- T'as quasiment rien à faire, c'est moi qui fait tout le travail.

Le picotement sur le dessus de sa tête était franchement désagréable. Elle commençait à voir flou. Ari sentit les doigts de sa main droite s'agiter tout seuls. Elle attendit que ça s'arrête, mais cette fois-ci, cela ne s'arrêta pas.

Le visage d'Émilie passa du reproche à l'interrogation. «Respire», chuchota-t-elle. D'habitude ça suffisait pour faire passer la crise. «Si je respire j'hyper ventile», prévint Ari d'une voix méchante. Elle avait envie de gifler, de mordre. Émilie ou elle, ça ne faisait aucune différence. Elle voulait que la violence sorte d'elle et apparaisse enfin sur ces tableaux supposément parfaits qu'elles fabriquaient tous les jours à un rythme infernal. Mais si elle ne reprenait pas contrôle bientôt, le mouvement nerveux se propagerait dans tout son corps, et alors, aucune des deux ne savait combien de temps cela durerait.

«Ça va ?» chuchota Émilie en jetant des regards inquiets autour d'elle.

« Ça va » se mit à répéter bêtement Ari, sans y croire. Elle ne pouvait plus s'arrêter. Quelque chose se brisait et se rebrisait en elle, et son champ de vision n'était plus qu'un misérable petit point noir. Elle reproduisait mécaniquement les mêmes gestes et les mêmes sons dans l'espoir vain que ça la calme un peu, mais son angoisse sourde ne faisait que grandir.

À côté d'elles, d'autres équipes commençaient à les regarder. Elles empêchaient les autres de travailler.

«Ils vont nous voir et nous sortir d'ici si tu te calmes pas, c'est ça que tu veux ? Arrête. Tout va bien. Tout est beau.»

«Tout est beau tout est beau tout», consentit Ari. Elle parlait un peu moins fort, son débit ralentissait, des larmes commençaient à couler de ses yeux. Deux lignes parfaites, comme quand elle était petite. Puis, non. Un cri grave s'échappa d'elle, son visage se contorsionna, devint laid, rouge et grimaçant. Ari n'était plus qu'un torrent de morve et de sel, qui beuglait d'une manière terrifiante et incontrôlable.

Émilie lâcha sa tablette, enleva ses sangles et sa caméra, se départit de tout son matériel pour prendre Ari dans ses bras. Elle serra du plus fort qu'elle put. Après des secondes interminables, Ari se détendit au contact du corps de son amie. Son souffle se calma. Ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas prise dans des bras, ou du moins, sans l'intention d'être filmée. L'effet était différent. Elle cacha son visage dans l'épaule de son amie, inspira son odeur. Une odeur. C'est vrai une odeur. Ça ne peut pas être filmé une odeur. Le contact de sa peau sur le chandail rugueux de sa camarade l'aida à se recentrer.

Émilie sentait la sueur. C'est vrai qu'elle bougeait beaucoup. Sa respiration se fit plus lente. Elle arrêta enfin de répéter les mêmes mots.

«Ok ça va», dit-elle, enfin calmée. «Je vais aller me remaquiller, ajouta-t-elle, la voix encore tremblante. Désolée pour ton chandail...»

La veste de coton beige d'Émilie était tachée de mascara, de rouge, de fond de teint et de morve.

- C'est pas grave. Je pense qu'on devrait mieux prendre une pause en fait.
- Non, non je vais mieux, c'est bon. On va pouvoir remonter à la chambre, insista Ari.
- T'es sûre?
- Oui, oui, je m'excuse.

Ari passa le reste de la journée un peu absente, mais cela ne parut pas trop sur les images. Ça pouvait presque passer pour un mélancolique plutôt charmant. Elle et Émilie se parlèrent peu, mais de temps en temps s'échangeaient des sourires gênés. Au plus creux de la journée, seulement 890 567 personnes la regardèrent, il faudrait rapidement trouver un moyen de créer plus d'engagement, mais pour l'instant le pire était passé. À 11h, Ari se coucha enfin dans son lit à baldaquin, dans sa chemise de nuit brodée, gracieuseté de LolaRose. Dans l'angle qui permettait à ses Amours de mieux la regarder dormir, sur le côté, elle eut une pensée de reconnaissance pour son amie. Elle savait que pendant qu'elle serait allongée, Émilie passerait une partie de la nuit en pourparlers avec l'École pour les convaincre de continuer à subventionner leur équipe. Elle regarda la liste de commentaires défiler une dernière fois avant de fermer les yeux.

«*Bonne nuit Ari.*»

«*Fait de beaux rêves.*»

«*T'es si belle.*»

«*Bonne nuit, Amours.*» chuchota-t-elle à la petite lumière bleue en face d'elle.

Elle se le souhaitait sincèrement.

7h14. Émilie regardait successivement Ari dormir et le nombre sur le compteur. 1 010 017. Pas si pire. L'alarme. Papillonnement gracieux de paupière. Sur sa tablette, Émilie lisait tous les commentaires, les bonjours, les messages d'amours, les haïkus enthousiastes qui déferlaient pour Ari. Et rien pour Émilie. Bien sûr rien pour Émilie. À part Ari, qui savait qu'elle existait ? Pendant qu'elle l'observait se lever, commencer sa routine et répondre avec charme à tous ses commentaires, ses doigts pianotèrent sur la tablette, envoyèrent un message à partir d'un compte secret.

«*Espèce de conne. Jette-toi en bas d'un pont. Tu sers à rien.*»

Impassible, elle vit Ari tressaillir en lisant son message anonyme. Elle ressentit le choc de son amie dans son propre corps, comme une décharge électrique. Elle admira la force de caractère de cette dernière qui, grande actrice, fit comme si le commentaire anonyme ne l'avait pas atteinte. Leurs regards se croisèrent. Impassibles. Bienveillants.

Aujourd'hui allait être une bonne journée. Oui, une bonne journée.

De toute beauté.

UN NOUVEAU MONDE

Jacques Koskas

J'ai su, dès notre premier regard, qu'il me tuerait.

Nous vivions dans la nurserie de la Maison du Recommencement. Notre groupe comptait, au départ, dix nourrissons des deux sexes. Ce jour-là, nous n'étions plus que quatre à avoir surmonté l'épreuve de la procréation animale. Deux filles et deux garçons. Les autres avaient succombé à des affections qu'on ne savait plus traiter dans un monde où les maladies n'existaient plus depuis plusieurs siècles. Le taux de perte était certes supérieur aux prévisions, mais la parité sexuelle des survivants autorisait la poursuite du Programme du Renouveau élaboré par les Grands Cerveaux, et la confiance en sa réussite.

La première étape consista à préparer la naissance des enfants qui mèneraient à bien le projet. D'emblée, il fut convenu de ne pas recourir aux MAMAS (Matrice À Maternité Augmentée) qui assuraient la procréation d'individus à la silhouette androgyne, peau lisse et regard éthéré, exempts des tares de l'Ancien Monde, mais dépourvus des ressources que nécessitait une tâche aussi périlleuse.

Les Grands Cerveaux décidèrent de revenir au mode de reproduction antique, seule chance d'enfanter des personnalités capables d'accomplir la mission qu'on leur confierait. On se tourna vers une peuplade archaïque, parquée sur l'île Inommée, vaste rocher baigné par l'océan Atlanpacif, à l'endroit indéterminé où se confondirent l'Atlantique et le Pacifique lors de la submersion définitive du vingt-deuxième siècle.

Depuis que l'abandon des contacts physiques avait mis fin à la production de spermatozoïdes et d'ovules dans la population de la Grande Civilisation, on prélevait, dans cette tribu, les gamètes que l'on injectait dans les MAMAS, après les avoir nettoyés des tares naturelles qui sévissaient dans cette peuplade : proximité tactile, manifestations émotionnelles, étalage des sentiments, maladies, rivalité, luttes, pratiques artistiques, rassemblements au cours desquels on applaudit, on crie, on siffle. Sans compter la présence des animaux, la production de nourriture et la reproduction sur le mode animal.

On captura dix mâles et dix femelles. Téléportés dans une salle aseptisée de la Maison du Recommencement, on les obligea à s'adonner à la copulation bestiale, sous la conduite d'algorithmes spécialisés dans la simultanéité, élément indispensable au démarrage du projet. À l'heure prévue, au même instant, les spermatozoïdes fécondèrent les ovules, le bourgeonnement cellulaire s'activa au même rythme pour tous les embryons, et nos mères accouchèrent à l'unisson, dans la position dite *décubitus dorsal* telle qu'elle apparaît dans les livres et les films séculaires conservés dans les bases de données poussiéreuses des réserves muséales.

Dès notre conception, l'algorithme du Recommencement, branché sur le ventre de nos mères, nous enseigna l'histoire de la civilisation qui nous accueillait et l'objet de notre mission : la survie de l'humanité.

Il nous fallut quelques mois, nourris d'explications diffusées par des logiciels pédagogues et d'injections d'hormones robotisées spécialisées dans l'accélération de l'apprentissage, pour comprendre le sens de cette formule.

Il y a près de huit siècles, après les catastrophes qui ont suivi le dérèglement climatique de la fin du vingt et unième siècle, ne subsistait plus qu'une population hébétée, démunie, affamée, sur la seule parcelle de terre encore habitable. Parmi les rescapés, deux femmes et un homme se levèrent et prirent le pouvoir. Sous le titre de Grands Cerveaux, transmis depuis par cooptation de générations à générations, ils élaborèrent une charte, bâtie sur une architecture algorithmique révolutionnaire, et la mirent en application au fil des siècles suivants.

L'objectif à atteindre se résumait en une formule : le bien-être permanent pour tous.

Le moyen pour y parvenir : l'abolition des causes de la souffrance.

La suite montra que ce fut l'origine de l'apparition du virus qui décimait la population.

Le lendemain de notre naissance, un algorithme nomma les filles Aurore et Aube. Les garçons, Prélude et Prémisse.

On nous appelait les Nouveaux.

La directrice, Mme Moisson, nous scrutait d'un œil incisif à longueur de journée, attentive à surveiller notre croissance et à repérer les caractères de chacun, particularités depuis longtemps effacées dans la population de la Grande Civilisation où l'uniformité garantit la paix sociale.

Pendant les premiers mois, couché sur le dos, le plafond était mon seul horizon. J'y voyais défiler les images des événements qui avaient marqué la société depuis l'effondrement environnemental de la fin du vingt et unième siècle jusqu'à la crise actuelle qui menaçait de faire disparaître la Grande Civilisation.

Sous l'impulsion des Grands Cerveaux, on détruisit tout ce qui engendrait la souffrance : les émotions et leur cortège insidieux, les désirs, les maladies, les conflits, les besoins inutiles à la mécanique du vivant. L'égalité absolue entre tous mit un terme aux échanges, aux controverses, à la créativité. Les animaux domestiques disparurent. Les robots effectuaient les rares travaux encore nécessaires au bien de tous. Les repas se prenaient sous forme de gélules téléportées à domicile. Une fois par semaine, les plus de quinze ans recevaient une pilule orgasmique avec effet retard pendant vingt-quatre heures. Nuit et jour, une indifférence confortable enveloppait l'existence de chacun dans un engourdissement lénifiant.

Dans mon berceau, accompagné par les babils des filles et les grognements de Prélude, j'enregistrais ces informations que les robots classaient dans l'ordre chronologique. À mesure que l'objet de ma mission se précisait, une question s'imposait : pourquoi changer une civilisation que ses initiateurs, les Grands Cerveaux, avaient créée en tous points parfaite et égalitaire ?

L'algorithme sentinelle me donna la réponse : *cette civilisation se meurt. Un virus meurtrier sévit, contre lequel aucune parade ni aucun vaccin ne fonctionnent. Il se transmet par le regard. On l'appelle l'ennui. L'épidémie se propage à une vitesse vertigineuse. Les morts se comptent par millions. Le dépeuplement de la Terre s'accélère. L'immense effondrement approche. Après de longues études et analyses, les Grands Cerveaux conclurent qu'il fallait retrouver, ce que l'on qualifiait dans les temps anciens, le goût de vivre. Mais où le chercher ? On a relu le grand texte élaboré par les premiers Grands Cerveaux : « Le recours à la tribu non civilisée, exilée sur l'île Inommée, loin de la perfection de la Grande Civilisation, s'avérera nécessaire quand tout sera à refaire. »*

Toutes ces données s'organisaient peu à peu dans mon esprit quand, à la faveur d'une modification de la position de mon corps, je surpris l'éclat assassin dans les yeux de Prélude. Cette perception ne s'accordait pas aux connaissances emmagasinées dans ma mémoire. Le meurtre n'existait plus dans la Grande Civilisation. On avait éradiqué toutes les sources de conflits en détruisant les pulsions agressives, les ambitions, les luttes de pouvoir, les rapports de domination, en grande partie responsables de la chute de l'Ancien Monde. Confronté à cette volonté mortifère, bouche ouverte, j'essayai d'aspirer la goulée d'air qui libérerait ma poitrine de l'étau qui l'enserrait. Ce fut ma première expérience d'un ressenti émotionnel inédit, car inexistant. Dans les siècles passés on l'appelait la peur. L'arrivée inopinée de Mme Moisson détourna le regard de Prélude. Une série de spasmes me parcoururent. Après une longue apnée ma respiration reprit son cours de façon chaotique, morcelée. L'algorithme médecin diagnostiqua un terrain asthmatique, fréquent dans le monde ancien chez les enfants vulnérables atteints d'une sensibilité exacerbée. Mme Moisson nota cet élément dans mon dossier, accompagné d'une interrogation sur le risque que cette affection faisait peser sur la poursuite du programme.

C'était une situation nouvelle. Dans la Grande Civilisation, les Grands Cerveaux avaient éradiqué toutes les maladies, physiques et mentales.

Ce même jour, Mme Moisson nous annonça que nous venions de franchir une étape primordiale de notre développement.

Les trois Grands Cerveaux se déplacèrent pour assister à l'événement.

— Ça y est ! dit Mme Moisson, d'une voix neutre, le visage impassible, vierge de tout ressenti,

résultat de la suppression des manifestations émotionnelles dans la Grande Civilisation. Ils ont réussi, dans les temps, comme vous l'aviez prédit.

— Montrez-nous, dit le plus grand des Grands Cerveaux.

Nous étions couchés sur le dos. La directrice frappa dans ses mains. Avec la docilité propre à notre âge, nous nous sommes assis.

Les Grands Cerveaux hochèrent la tête et clignèrent des paupières.

« Comme vous pouvez le constater, ajouta Mme Moisson d'une voix égale, ils ont une journée d'avance sur les prévisions. Ils auront six mois demain.

Pas un mot ne fit allusion à ma crise d'asthme. Le programme se poursuivait.

Le jour de nos quinze ans, les Grands Cerveaux nous accueillirent dans le temple du Bien-être Pour Tous.

— Vous avez traversé avec succès toutes les étapes de votre développement. Le temps est venu d'accomplir votre mission.

Ils nous projetèrent un film d'éducation, classé top secret. On y voyait des mâles et des femelles de la tribu de l'île Inommée pratiquer de curieuses acrobaties. À deux ou à plusieurs, ils s'étreignaient, gesticulaient, se heurtaient en poussant des cris et des gémissements.

— Voilà, dirent les Grands Cerveaux. C'est ainsi que vous procéderez.

— Ce sera difficile, demanda Aurore ?

— Ce sera naturel, comme dans les temps anciens.

— Ça fera mal, s'inquiéta Aube ?

— Vous le découvrirez. Personne ne pratique plus cet exercice dans notre monde.

— J'imagine qu'il faut être fort pour réussir, affirma Prélude. Je doute que Prémisse y parvienne.

Je ne relevai pas. Depuis toujours, Prélude s'employait avec ténacité à m'exprimer son mépris. Ses attaques envers moi débutèrent lorsque nous commençâmes à nous déplacer, à quatre pattes puis sur nos jambes. Plus vigoureux que moi, il n'hésitait pas à me bousculer, à casser mes jouets, à déchirer mes vêtements, à se servir dans mon assiette. Ses pupilles étincelaient de colère dès que j'entrais dans son champ de vision. Mme Moisson avait pour consigne de n'intervenir qu'en cas de danger flagrant. Les agressions de Prélude provoquaient souvent une crise d'asthme qui conduisait la directrice à m'isoler dans une chambre de ses appartements. Parfois Aube me tenait compagnie. Elle me rassurait d'un sourire. Ensemble, nous dessinions, écrivions des poèmes, tentions de les mettre en musique. Plus personne ne pratiquait ces activités, qualifiées d'inutiles, depuis que la Grande Civilisation avait pris son essor. Ainsi en avaient décidé les Grands Cerveaux afin de maintenir un nivellement constant de la population. Aurore ne m'adressait la parole qu'en absence de Prélude. Elle

reconnaissait que je n'avais pas de chance, mais pour atteindre notre objectif, la loi du plus fort prévaudrait, comme dans l'ancien temps. Elle ne doutait pas qu'Aube, une fois passés ses élans de pitié envers moi, sentiment supprimé, comme tous les élans affectifs, depuis des siècles, se rangerait à la raison et rejoindrait Prélude pour le succès de notre mission.

— Vous commencerez le plus tôt possible ajoutèrent les Grands Cerveaux.

— Compris, dit Prélude. Je vois que ce n'est pas un jeu pour Prémisse. Les filles, venez avec moi !

— Vous êtes quatre, intervinrent les Grands Cerveaux. Deux filles et deux garçons. Vous explorerez les différentes combinaisons possibles.

Mme Moisson, silencieuse jusque-là, prit la parole :

— Vous devrez tenir compte d'un facteur que nous ne maîtrisons pas. Dans les livres anciens, on l'appelle l'attirance réciproque.

Je me souviens de l'éclat de rire de Prélude, du regard effarouché d'Aurore et de la rougeur qui monta aux joues d'Aube.

— Prémisse tiendra la chandelle si ça lui chante, répondit Prélude. Il est évident que la nature de ses gênes n'est pas à la hauteur de la tâche qui nous attend. Pour réussir notre mission, il est préférable que je sois seul à approcher les filles. D'ailleurs je vais faire en sorte d'éliminer Prémisse.

Mon cœur battait à grands coups jusque dans mes oreilles. Mes mâchoires serrées m'empêchaient de prononcer le moindre mot. Je baissai la tête, à la fois craintif et envieux. Prélude a la beauté des antiques statues grecques retrouvées sur les rivages après le Grand Désastre. À côté de lui, petit, chétif, apeuré, affublé en permanence d'un respirateur, je devais reconnaître que mes chances étaient minimales. Ce jour-là, la lueur meurtrière qui brûlait dans ses yeux me glaça jusqu'au sang.

Je me souviens du front soucieux des Grands Cerveaux et du regard incrédule de Mme Moisson à l'écoute des paroles de Prélude. Son attitude correspondait aux pires moments des civilisations anciennes soumises aux lois de despotes dominateurs.

J'entends encore leurs derniers mots.

— Nous souhaitons que vous participiez tous les quatre au succès de votre mission. Toutefois, nous ne nous accordons pas le droit d'intervenir dans vos relations. La suite du programme stipule que dans neuf mois, Aurore et Aube donneront naissance aux deux premiers bébés de la Nouvelle Civilisation.

Dès le lendemain, Prélude se précipita dans ma chambre pendant mon sommeil. Son couteau frappa plusieurs fois. La plus atteinte fut Aube qui m'avait rejoint en secret. Je profitai de la stupeur de Prélude pour fuir. Mme Moisson me garda auprès d'elle quelque temps. Les Grands Cerveaux observaient nos comportements avec minutie. Le processus, déclenché, ne pouvait être interrompu. Dès qu'Aube se rétablit, Prélude partit à ma recherche. Pour lui échapper, je changeais de refuge tous

les jours. Mme Moisson parvenait à communiquer avec moi à travers un algorithme unique valable pendant quelques minutes. La mission irait à son terme. Peu importait la façon dont elle se poursuivait. Seul le but comptait.

Aujourd'hui, je vis au fin fond d'une forêt primaire, dans une grotte creusée à flanc de colline. Prélude est à mes trousses. Aube lui résiste. Il s'est procuré les armes qui dormaient dans les sous-sols du Musée des Anciens Conflits. Au début, personne ne savait comment juguler la haine qu'il me portait. Personne n'avait jamais éprouvé de haine. Personne ne comprenait ses désirs de meurtre. Le meurtre n'existait plus depuis plusieurs siècles.

À présent, les esprits ont changé. Prélude sait parler, convaincre. La population, jadis amorphe, suit ses discours avec intérêt. Il clame avec violence ses ressentis. En particulier, me concernant. Je veux faire la peau à ce fumier ! Il fallut consulter les dictionnaires de l'ancien temps pour déchiffrer le sens de ces paroles. Des pensées nouvelles germèrent dans les esprits. Ainsi, on peut avoir envie de tuer. D'ôter la vie de quelqu'un qu'on ne supporte pas, ou qui vous a fait du mal, ou qui vous a regardé de travers, ou qui vous gêne pour réaliser votre objectif.

Au contact de Prélude, les gens sentent vibrer dans leur corps une dimension qu'ils ignoraient. Ils échangent entre eux, prennent position. Des groupes se forment. La plupart se rangent derrière Prélude. Quelques-uns me soutiennent. Les discussions sont vives. On s'injurie, on se menace, on se bouscule. On en vient aux mains. Les rues s'embrasent. Les disputes se multiplient. Les bagarres dégénèrent. Des émanations inconnues imprègnent l'air ambiant, irritent les narines. Odeur métallique du sang, âcre de la sueur, chaude des cartouches de fusil. Les robots médecins recourent aux ouvrages anciens pour soigner des blessures jamais vues. Les esprits, conditionnés par la nécessaire uniformité du genre humain, sont désorientés. Ils doivent faire face au retour de comportements qu'on croyait effacés mais dont l'empreinte reste inscrite au fin fond des gènes.

Les Grands Cerveaux scrutent avec attention cette effervescence. Le comportement de Prélude fait partie des risques qu'ils avaient entrevus en élaborant leur projet. Mais le constat est sans appel. Plus les affrontements s'intensifient, plus le virus s'éloigne. L'augmentation des taux d'adrénaline, de cortisol, et d'autres hormones comme la dopamine le confirme. L'ennui s'effiloche à grande vitesse.

Chaque jour, Prélude harangue des foules de plus en excitées. La voix puissante, le verbe conquérant, il les incite à se soulever contre l'ordre établi qui a réduit la population à une existence larvaire, sans joies ni peines, soumise à des algorithmes aveugles dirigés par les Grands Cerveaux. Qui sont ces Grands Cerveaux ? De quel droit décident-ils de l'évolution uniforme de chacun ? Il est temps que chacun devienne responsable de sa vie, quitte à se heurter à ses voisins, eux-mêmes confrontés à des désirs inconnus. Il est temps de détruire les MAMAS qui fabriquent des clones à la

chaîne. Il est temps de rire, de pleurer, de s'aimer et de se détester. Il est temps de réhabiliter la souffrance, preuve flagrante de la conscience de vivre.

Prélude termine ses discours par le rappel de l'obligation de me supprimer pour que ce Nouveau Monde advienne. Sa fureur à mon égard est grande depuis qu'Aube a donné naissance à notre fils, Novice. Il martèle, haut et fort, que j'ai séduit Aube contre son gré. Que je n'avais pas le droit de l'approcher. Qu'Aube et Aurore, sur qui repose la fondation du Nouveau Monde, lui appartiennent. Que mon fils est une erreur qu'il faudra supprimer dès que Mme Moisson cessera de le protéger. Mme Moisson est une traîtresse que l'on éliminera dès qu'on aura cassé les codes de sécurité installés autour de sa maison par les Grands Cerveaux. Traîtres, eux aussi, à leurs engagements de s'abstenir de toute intervention dans nos relations.

Aube et Novice sont à l'abri chez Mme Moisson. Jusqu'à quand ?

À côté de Prélude, Aurore, le visage sévère, exhibe ses jumelles, Inédite et Primeur. Elle rage de n'avoir pas donné un garçon à Prélude. Elle se fera une joie de détruire Aube et son bébé. Elle répète, sans se lasser : Prélude et moi sommes seuls qualifiés à terminer la mission pour laquelle nous sommes nés.

Ce matin, je me réveille avec une appréhension plus vive que les jours précédents. J'ai rêvé de mes parents. Voilà longtemps que plus personne ne rêve dans la Grande Civilisation. On considère les rêves comme des inepties à détruire dès leur apparition. Ceux qui en sont victimes, malgré eux, se dépêchent de les oublier. Dans mon rêve, j'ai vu mes parents, impuissants, renvoyés sur l'île Inommée aussitôt après notre naissance. J'ai vu leurs joues inondées de larmes, leurs visages tordus de douleur. J'ai entendu leurs supplications. Manifestations inconnues dans la Grande Civilisation. Mes parents n'étaient pas immunisés contre la souffrance de la séparation, de l'arrachement, de l'abandon. J'aimerais les retrouver. M'excuser. Leur présenter Aube et leur petit-fils. Encore faut-il que je reste en vie. Je sais que Prélude finira par me rattraper.

De plus en plus de gens le rejoignent et mettent en actes les pratiques qu'il préconise pour détruire le virus de l'ennui : agressivité, maniement des armes, ambition, compétition, désir de s'imposer, d'inférioriser l'autre font partie d'un arsenal de luttes basées sur la confrontation où tout est permis, sans souci des conséquences. Les sessions de formation, organisées dans les sous-sols du Musée des Anciens Conflits, attirent de plus en plus de monde. Les films des guerres anciennes, des génocides, des exécutions arbitraires, les sports de combat, les luttes acharnées pour vaincre ses adversaires montrent comment se comporter pour échapper à l'ennui.

Une foule de partisans, armes aux poings, voix fortes, arpentent les rues en criant : Bougez-vous ! Vous allez tous crever ! Prémisse ! On vient te chercher. Tu n'en as plus pour longtemps et ton mioche

servira de cible à nos fusils !

J'entends du bruit autour de moi. Des pas, des voix, des cliquetis métalliques. Je sens la présence de Prélude. Ses ondes exacerbées m'entourent de leurs épines venimeuses. Il s'approche. Je n'ai pas le temps de fuir. Il est là, à quelques mètres de moi. Il hume l'air à la manière d'un fauve sur la piste de sa proie. Il avance. Je me terre au fond de la grotte obscure. Je cesse de respirer. Je ne peux empêcher mes dents de claquer, mes mains de trembler, mes jambes de vaciller. Je m'écroule, roulé en boule, les mains agrippées à mon respirateur. Prélude entre dans la grotte. Il tient une lance, longue, effilée. Il crie : Prémisse ! Sors de là ! Viens te battre, si tu en es capable ! J'entends des ricanements derrière lui. Sa troupe sanguinaire l'accompagne. Une boule de panique gonfle dans ma gorge. Je tète à grandes goulées l'embout de mon respirateur. Des bouchons de coton emplissent mes oreilles. La voix de Prélude parvient à les percer. Elle ricoche sur les parois de la grotte. Prémisse ! J'arrive ! C'est fini pour toi ! L'embout du respirateur se casse sous mes dents. Un éclair m'aveugle. Une silhouette se dresse au-dessus de moi, puis une autre, une autre encore. Prémisse, lève-toi ! Je reconnais la voix de Mme Moisson. Dépêche-toi ! J'ouvre les yeux. Aube est là. Elle tient Novice dans ses bras. Mme Moisson trace un cercle sur le sol. Entrez dans le cercle. Le temps presse. C'est le dernier transporteur en état de marche. Les Grands Cerveaux ont détruit tous les autres avec les banques de données et les activateurs de codes, avant de se liquéfier.

Je suis incapable de bouger. D'une main tremblante, Aube m'attire dans le cercle. Les pas rapides de Prélude résonnent dans le silence de la grotte. Mme Moisson trace des signes dans l'air. Elle murmure : j'active le code. Dans deux minutes vous serez sur l'île Inommée. Vos parents vous attendent. Serrez-vous plus que ça. C'est un petit transporteur individuel. Mais ça devrait aller. Il s'autodétruit à votre arrivée.

La téléportation commence par le bas. Nos pieds s'estompent, suivis des jambes... Novice s'est endormi. Il penche la tête sur le côté, hors du rayon du téléporteur. Nos torsos s'effacent. D'une main, Mme Moisson repousse la tête de Novice avant que le rayon atteigne nos épaules. Prélude surgit au moment où nous disparaissions.

Le temps de notre voyage, le transporteur, relié à Mme Moisson, enregistre les événements qui se déroulent dans la grotte.

Prélude menace Mme Moisson :

— Où sont-ils ?

— Loin.

Elle montre son bras, amputé.

« Ils ont emporté ma main avec eux... en guise de souvenir.

— Je veux les retrouver. Où sont-ils ?

— Sur l'île Inommée. On ne peut y accéder que par la téléportation.

— Les Grands Cerveaux ont tout détruit. Où est votre téléporteur ?

Mme Moisson soupire.

— Sous mes pieds. Je m'apprêtais à disparaître à mon tour.

— Pour les rejoindre ! C'est bien ça ?

Mme Moisson hausse les épaules, l'air navré.

— C'était mon intention. Je l'avoue.

Prélude bondit sur Mme Moisson, l'entoure de ses bras.

— Je viens avec vous ! Composez votre code !

Mme Moisson étouffe un petit rire narquois.

— Si tu y tiens...

De sa main valide, elle actionne sa ceinture de liquéfaction.

Attirés par l'explosion, les soldats de Prélude se précipitent. À l'endroit où se tenaient leur chef et Mme Moisson, s'étale une flaque d'eau bouillonnante que la terre absorbe peu à peu.

La suite, je l'apprendrai plus tard en me promenant avec Aube et Novice sur la plage. Dans une boîte, échouée sur le rivage, je trouvai un nouveau respirateur et l'extrait d'une page vocale, enregistrée en direct, arrachée à un journal algorithmique séditieux.

À l'annonce de la mort de Prélude et de la liquéfaction volontaire des Grands Cerveaux et de Mme Moisson, la foule en colère envahit le Temple du Bien-être Pour Tous. Ils arrivent dans une salle vide. Faute de pouvoir la saccager, ils y mettent le feu. Des mouvements de panique éclatent. Comment faire sans les Grands Cerveaux ? Comment faire sans Prélude ? Comment faire sans la tribu de l'île Inommée désormais inatteignable ? L'ennui a disparu, mais l'anéantissement de l'humanité semble inéluctable.

La foule endeuillée se masse devant la maison de Prélude. On pleure, on s'étreint, on gémit, on s'agenouille, on marmonne de vagues prières revenues du fond des âges. Aurore apparaît, entourée de ses filles. Les têtes se redressent. Les mains se tendent. On crie de joie, on applaudit.

Aurore écarte les bras et se tient immobile un long moment, jusqu'à ce que le silence recouvre la foule d'un voile protecteur. D'une voix douce et ferme à la fois, elle jure qu'elle terminera la mission.

— À présent que nous avons chassé le virus, le Nouveau Monde peut advenir. Il naîtra de mes deux filles et du garçon qui s'impatiente déjà dans mon ventre. En attendant, je serai votre guide. Votre futur. Je vous mènerai sur le chemin que vous n'auriez jamais dû quitter. Il vous suffit de croire en moi. Il vous suffit de croire en Prélude. Ne cessez pas de penser à lui. Invoquez-le, nuit et jour.

Soyez attentif à ses manifestations. N'oubliez pas de maudire Prémisse et Aube, et l'enfant qui n'aurait jamais dû naître. Allez en paix. Demain vous recevrez mes premières instructions.

Dans le Temple du Bien-être Pour Tous, les flammes atteignent le plafond. Elles lèchent les lambris derrière lesquels repose le livre des premiers Grands Cerveaux, ouvert à la dernière page. Une phrase clignote comme les gyrophares des anciennes ambulances : « un monde nouveau verra le jour après la Grande Civilisation. Il sera identique à l'Ancien Monde, commettra les mêmes erreurs et périra de la même manière. Cependant, un doute persiste quant à la survie ou à l'extinction de la tribu des Inoméens...»

POUR QUE DEMAIN EXISTE

Alessandro Dobraje

*O mon âme, n'aspire pas à la
vie immortelle, mais épuise le champ du possible.*
Pindare, 3ème Pythique.

I

Plus que tout, je voudrais mourir, pour qu'enfin demain existe.

Aujourd'hui est hier et demain sera aujourd'hui. Chaque jour se ressemble. Chaque jour est vide. Pour moi qui suis immortel, l'existence humaine est devenue insoutenable.

Depuis combien de temps est-ce ainsi ? J'ai connu tant d'hommes et de femmes que je ne sais plus ce que signifie aimer ou être aimé. Au fil des siècles, mes souvenirs ont fini par s'effacer, si bien qu'aujourd'hui il ne m'en reste qu'un seul qui ait un sens pour moi et auquel je tiens plus qu'à nulle autre chose. Je ne sais s'il n'est pas une invention de mon esprit, ayant pour but de sauver les derniers êtres que j'ai aimés, et de me sauver moi par la même occasion ; car sans lui, il ne restera rien qu'une obscurité sourde. C'est pourquoi je le garde précieusement en moi. Il est à mon sens la dernière part d'humanité qu'il me reste.

Ce dernier souvenir est lié à la photographie que je tiens. Celle-ci a été prise la veille de mon départ, il y a de cela plus de trois cents ans. On peut y voir quatre personnes posant face à l'objectif : une famille, ma famille. J'y suis assis auprès de mon frère cadet, Johan. Nos parents se tiennent debout derrière nous - mon père derrière Johan, ma mère derrière moi - et ont chacun une main posée sur l'une de nos épaules. Je ne saurais dire si nous sourions, car en lieu et place de nos visages se trouvent désormais des taches semblables à des auréoles sinistres. Sourit-on sur une photographie de famille ?

Le lendemain, nous nous rendîmes à la gare de la ville où la foule disait au revoir aux jeunes enfants *élus*. Le train allait partir. Les familles profitaient de leurs derniers instants ensemble.

A chaque seconde, mon cœur se serrait un peu plus. Je luttais pour ne pas pleurer. On m'avait maintes fois répété que ce départ était un honneur pour ma famille et moi, qu'il était nécessaire pour le bien de l'Humanité tout entière, pour l'Avènement des jours nouveaux. Mais l'Humanité ne représentait encore qu'une abstraction aux yeux de l'enfant que j'étais, seuls comptaient avant tout ma mère, mon père et mon petit frère que j'étais sur le point de quitter.

A côté de moi, Johan était inconsolable. Mère tentait de le reconforter en lui disant que très bientôt nous serions tous réunis. J'essayais de ne pas le regarder, car je sentais mon propre cœur prêt

à défaillir. Mais soudain il se cramponna à moi. C'était la première fois qu'il me montrait un amour aussi fort. Les larmes me submergèrent et je l'étreignis à mon tour, de toutes mes forces.

Les militaires nous appelaient. Je me souviens de Mère tentant de sécher mes larmes, la chaleur de sa main sur mon visage. Son visage à elle ne m'apparaît plus, mais je me rappelle son regard d'un bleu émeraude. Le ciel lui-même n'est pas capable d'un tel bleu. Elle fit une prière pour que l'on veille sur moi, puis elle embrassa son pendentif en forme de croix qu'elle me confia mais que l'on me confisquerait ensuite – *l'homme nouveau est son propre Dieu*. « A bientôt, mon ange. » Ces mots résonnent encore en moi ; je vois en eux une prédiction.

Le coup de sifflet du départ a retenti. Tout s'est mis en mouvement. Je me suis précipité aux côtés des autres enfants en agitant le bras et en criant, mais déjà, la vitesse avait balayé le quai dans son sillage.

Je ne le savais pas encore, on ne le sait toujours qu'après, mais il s'agissait de nos adieux.

Par la suite, des conflits ont éclaté, des guerres intestines puis bientôt globales ont agité les hommes et menacé leur espoir commun, nous. C'est ainsi que, au nom du futur radieux que nous représentions, la quasi-totalité du reste de l'Humanité d'alors a été purement et simplement éliminée. Pour que quelques-uns vivent toujours, tous les autres ont dû mourir. Voilà sur quels fondements, sur quelle réalité se sont bâtis les jours nouveaux de l'Humanité immortelle. Et depuis lors, un peu plus chaque jour, j'en suis témoin, l'âme de cette dernière n'a jamais cessé de mourir.

Aujourd'hui, plus de trois cents ans plus tard, ma famille n'est plus, la poussière les a repris, et il ne me reste d'eux que ce souvenir. Où est le reste ? Où est-il, le temps qui était le nôtre ? Malgré tous mes efforts, je ne parviens plus à me souvenir de leur visage, à peine de leur voix. Ils ne sont plus dans ma mémoire que des murmures indistincts, de vagues silhouettes dévorées par l'oubli. Comment peut-on oublier le visage ou la voix des seuls êtres que nous sommes certains d'avoir aimés ? Maudite soit la mémoire humaine, mais plus encore, maudit soit le temps éternel que nous avons créé et qui nous prive de la part de nous-mêmes que nous chérissons le plus.

Jamais je ne pourrai me résoudre à perdre ce dernier souvenir. L'éternité ne me le prendra pas. Et l'idée que cette perte qui me ronge est partagée par l'ensemble des hommes m'est insupportable. Car voici ce que je vois lorsque je regarde autour de moi cette Humanité devenue immortelle. Je ne vois pas des *élus*. Je vois des hommes et des femmes qui vivent depuis toujours mais qui bientôt n'auront plus de mémoire. Je vois des êtres rongés par le temps qui passe et qui chaque seconde leur refuse un peu plus le moindre souvenir, la moindre émotion, la moindre sensation. Je vois des vides qui se tordent et se meurent, des ombres qui errent, de plus en plus dépossédées, de plus en plus lointaines. Je vois un monde qui court vers le néant, une Humanité où les vivants sont devenus les damnés. Voici ce que je vois : je vois l'Enfer.

Quelqu'un doit agir. Il le faut. Sans la mort, la vie est un chemin sans fin où rien ne s'apprend. Chaque seconde n'est véritable que parce qu'elle est potentiellement la dernière. Si personne d'autre ne veut endosser ce rôle, alors moi qui suis sur le point de trouver la solution, j'agirai. Je ne me libérerai pas seul, égoïstement. Au nom de ce souvenir, au nom de tous, je briserai la malédiction en rendant à chacun la possibilité de mourir. Je rendrai à l'Humanité son humanité perdue en élevant de nouveau la vie au rang qui est le sien.

Père, Mère, Johan, où que vous soyez désormais, reposez en paix. Jamais je n'ai cessé de penser à vous, et en attendant que je vous rejoigne, veillez sur moi pour que je réalise ce pour quoi j'ai réellement été *élu*. Bientôt, je serai de nouveau votre fils, votre frère, celui en qui autrefois vous voyiez un « ange », ce « bon enfant, pareil à Dieu ».

II

Comme chaque matin, le réveil sonne à 7:00 précises. Mes yeux sont déjà ouverts. Il est de plus en plus rare que je parvienne à trouver le sommeil naturellement. Puis sans que je ne fasse rien, les stores des fenêtres s'ouvrent et le jour vient me chercher, m'obligeant à me lever. Ensuite, je fais ma toilette et revêts mon uniforme de travail qu'un robot domestique m'a soigneusement repassé et préparé. Je bois un café, dédaigne la pilule nutritive qui m'a été servie et me dégoûte. Je préfère une pomme. A vrai dire, je n'ai pas la moindre envie de la manger ; tout comme le sommeil, je n'éprouve plus aucun appétit, pourrais-je même jeûner durant des semaines voire des mois. Mais contrairement à la pilule, la pomme a de la saveur, son acidité sur mon palais extirpe un peu ma conscience de sa torpeur. Je prends un couteau pour l'éplucher. Le robot se propose de le faire. Je refuse. Lui aussi me dégoûte, à vouloir sans cesse assister le moindre de mes gestes, comme si je n'étais plus capable de ne rien faire. Je hais les robots, nous avons aujourd'hui tant besoin d'eux que nous avons fini par devenir leurs esclaves. Mais peut-être aurais-je dû le laisser faire car voilà que je me coupe, m'entaillant entre le pouce et l'index de la main droite. Aussitôt, ma chair et ma peau s'agitent en petites vagues successives, le sang n'a même pas le temps de s'écouler que déjà la plaie se referme grâce au travail des millions de nanorobots qu'abrite mon organisme. Il n'y a aucune cicatrice. Ma main est guérie, comme si rien ne s'était passé. J'y ai écrit la mort, j'y lis l'immortalité. Voilà ce qui m'écœure le plus. Nous poignarderions-nous, nous jetterions-nous du plus grand immeuble, serions-nous même broyés ou déchiquetés, notre corps se régénérerait grâce - ou devrais-je dire - à cause de

cette nanotechnologie, ne laissant pas même à notre âme le temps de le quitter. Cette technologie, tel est notre plus grand malheur. C'est elle que je dois vaincre.

Écœuré, je laisse la pomme, enfile mon manteau et m'en vais sans refermer la porte derrière moi. Le robot le fera.

A 8:00, tous les Édéniens doivent se rassembler devant le bâtiment administratif de leur district, afin d'assister au discours des douze Pères et Mères, fondateurs et hiérarques absolus d'Édénia. Chacun doit se tenir debout, la main droite sur le cœur et la gauche tendue vers le ciel, symbole de l'homme qui s'est élevé au-delà de l'infini.

Avant que le discours ne débute, je rejoins O'Brian, une connaissance, que j'aperçois un peu plus loin. Cela faisait une semaine que l'on ne le voyait plus, ni aux discours, ni ailleurs. Je le salue, mais il me regarde avec une surprise mêlée de gêne. Il ne me reconnaît pas. Ce que je redoutais est vrai, il a été *effacé*. Je m'excuse, prétextant que je me suis trompé de personne, et regagne mon rang. C'est ainsi que sont traités les dissidents au système, les Fils et Filles bien-aimés qui ont déçu les Pères et Mères. A mes yeux, ce sort est la plus terrible des morts.

Les paroles des douze Pères et Mères changent quelque peu chaque jour dans leur forme, mais demeurent les mêmes dans leur fond. Celles-ci louent l'Avènement de l'Humanité immortelle, de son fonctionnement parfait où chaque Fille et Fils constitue une partie indispensable des jours heureux. Et après une dizaine de minutes, le discours prend fin et la journée de travail débute. Chaque Édénien a été affecté à un poste précis défini par les Pères et Mères eux-mêmes, choix fait en considération des capacités du Fils ou de la Fille en question. Pour ma part, j'ai été affecté au Ministère de la Santé, en tant que biologiste, dans la section spécialisée dans l'étude de la vie végétale. Je vois en cette affectation un autre signe de la Providence, car celle-ci me permet d'avoir accès à un lieu qui sera le point de départ de mon projet : le Jardin Central d'Édénia.

Celui-ci abrite le plus vieil arbre de l'Humanité, un gigantesque ginkgo qui constitue le cœur d'Édénia et avec lequel toutes les essences sont symbiotiques, c'est-à-dire en lien perpétuel d'un point de vue biologique. Ainsi, si la moindre chose arrivait à cet arbre, tout le Jardin en serait impacté ; mais plus encore, le Jardin surplombant Édénia, ce serait toute la faune et la flore édéniennes (les hommes inclus) et plus largement terrestres qui seraient touchées par le biais de la pollinisation et du vent. Dès lors, l'*Arbre originel*, l'*Arbre de vie*, tel qu'il est communément appelé, constitue la clé indispensable à la réalisation de mon projet.

Ce matin, mon cœur bat plus vite qu'à l'habitude. Une sorte d'excitation m'envahit. La solution m'attend dans mon laboratoire, j'en suis certain.

Je passe le portique de sécurité du Ministère et traverse le hall jusqu'au département de biologie végétale qui se trouve dans l'aile gauche. Je passe un autre portique et pénètre dans le laboratoire. Kahlberg, mon directeur, m'y attend déjà.

- Vous voilà enfin, Hadamstein, me reproche-t-il. Comment avancent les recherches ? ajoute-t-il pour insister sur le fait qu'un scientifique devrait vivre au milieu de ses éprouvettes.

- Je vais m'en assurer tout de suite, monsieur.

- Vous ferez un rapport que vous déposerez sur mon bureau avant ce soir.

- Bien, monsieur.

Ce Kahlberg... Il est l'un de ces pantins prêts à tout pour le système qu'ils servent. C'est une caricature de scientifique. Pour lui, le temps ne s'est jamais arrêté et n'a de sens que pour lui permettre d'assouvir ses lubies. Bien qu'il me répugne, je dois avouer que son impatience me sert. S'il n'y prend garde, le marionnettiste finira par se prendre dans la toile de son pantin.

Je gagne enfin la partie du laboratoire qui m'est réservée. Le flanc gauche de celle-ci donne sur le mur, ce qui me permet de n'avoir à surveiller que le flanc droit à cause des éventuels regards indiscrets.

Sans plus attendre, je balaie du regard les différentes cloches de verre qui sont alignées devant moi. Parmi les expériences de Kahlberg se trouvent les miennes. Toutes les cloches contiennent un échantillon de l'écorce de l'*Arbre de vie* sur laquelle j'ai déposé des spores. Il y en a une trentaine mais seuls quelques-uns m'intéressent. Mon cœur palpite. Le troisième échantillon... Échec. Le cinquième... Échec encore. Le septième... Le treizième... Toujours un échec. Il ne reste plus que le dix-septième. C'est en celui-ci que je fonde le plus d'espoir... Je le regarde longtemps, comme si d'une seconde à l'autre mon espérance pouvait se matérialiser dans la réalité. Mais je dois me rendre à l'évidence. Une fois de plus, j'ai échoué.

- Hadamstein, que faites-vous à rester ainsi les bras ballants ?

Je me retourne, surpris.

Kahlberg regarde les différents échantillons, amusé par mon impuissance.

- On dirait que certaines cultures n'ont pas prises. Vous avez dû vous tromper dans le dosage. Pourtant, combien de fois vous l'ai-je indiqué ? Enfin, ce n'est pas comme si c'était la première fois... J'attends de vous plus d'implication sur ces expériences, Hadamstein, c'est que j'aimerais en voir le bout de mon vivant. Mais peu importe, il y a plus urgent. Vous vous occuperez de cela plus tard, venez avec moi.

Je jette un dernier regard aux échantillons. Lamentable. Des années de recherche pour aboutir à l'échec. Les précédentes cultures avaient pourtant été prometteuses, au point que celles-ci se devaient

d'être les bonnes... Il suffirait d'un seul bourgeon capable de fleurir... Où ai-je failli ?... De guerre lasse, je retire mes gants et rejoins Kahlberg.

Nous sortons du Ministère et entrons dans le Jardin Central qui se trouve juste à côté. Nous nous dirigeons vers l'*Arbre de vie* afin de vérifier si les greffes effectuées se sont développées, ce qui est le cas.

- Voyez, Hadamstein, ce qu'est une réussite. Voilà ce qui nous sépare, mon ami, et ce pourquoi vous n'êtes pas à ma place. Fort bien, fort bien, prélevez-moi des échantillons, cela vous occupera. Vous me ferez un rapport que vous déposerez sur mon bureau avant ce soir, compris ? L'autre attendra.

J'acquiesce et m'exécute. Il lâche un dernier ricanement avant de s'en retourner.

Une fois les prélèvements terminés, je reprends la direction du Ministère et en profite pour passer devant la stèle commémorative. Parmi les promeneurs, combien viennent encore s'y recueillir ? Cette tradition s'est perdue. La stèle est en granit noir et mesure trois mètres de haut. Aucune inscription n'y figure. Elle est la dernière tombe de l'Humanité, érigée en mémoire de tous ceux qui sont morts depuis que le monde est monde, du premier homme jusqu'à celui devenu immortel. Combien de vie, combien d'âmes cela représente-t-il ? Des milliards et des milliards d'êtres humains... Qui a été le premier ? Qui a été le dernier ? Le dernier... D'autres viendront-ils ?... Je me remémore mon échec et la colère m'envahit. Si je ne mène pas à bien mon projet, ma mémoire sera bientôt aussi obscure que ce granit qu'aucune lumière ne semble plus traverser. Un néant sur lequel tout se reflète sans se voir.

Revenu dans mon laboratoire, je jette à la poubelle les expériences précédentes et dispose à leur place les prélèvements que je viens d'effectuer. La besogne me prend la journée entière. A ce moment-là, tout le monde est déjà parti, excepté Kahlberg, évidemment, qui continue de s'affairer dans son laboratoire personnel. Je lui rends mon rapport, essuyant au passage une autre moquerie.

Dans le hall, comme à mon habitude, je m'arrête devant les nombreux fossiles et corps conservés ou reconstitués d'espèces disparues. Parmi eux se trouvent des dinosaures grandeur nature, des mammoths, des espèces marines vieilles de plusieurs millions d'années, des hommes préhistoriques, etc. Je me plais à les observer car ils portent en eux une vérité qui durant des siècles a fait loi dans la Nature avant que nous nous en affranchissions : l'évolution. D'un certain point de vue, ces êtres disparus sont les maillons de la chaîne menant à nous autres, humains immortels. Mais cela est faux. Ce qui nous différencie de ces êtres, ce n'est pas la vie, encore moins l'évolution, c'est à peine le mouvement, un mouvement voué à ne jamais s'éteindre mais qui pourtant continuera sans cesse de ralentir. L'homme a aboli la limite asymptotique de la vie, mais cela au prix de son âme. Les êtres qui n'évoluent plus finissent par disparaître, cela est vrai des corps, en est-il de même des âmes ?

Quiconque s'est interrogé assez longuement et profondément sur l'âme a pu ressentir ne serait-ce qu'une fois l'existence de quelque chose d'autre, de quelque chose de différent qui existe avec et en dehors de la matière. Car enfin, qu'est-ce que la mort ? A mon sens, elle se situe à l'autre bout ainsi qu'au cœur même de la vie. Toute vie tend vers elle. Elle est le phare qui nous surplombe sans cesse sur l'autre rive. Sa silhouette perdue dans la nuit nous effraie mais sa lumière nous est indispensable pour éclairer ce qui se trouve sur notre chemin. Et qu'y a-t-il de l'autre côté de la rive ? Seule l'âme peut le savoir, et cette réponse nous sera inaccessible aussi longtemps que nous serons immortels.

Un bruit me tire hors de mes pensées. Un peu plus loin, des robots s'affairent. Ils transportent des spécimens d'oiseaux et les disposent sur une plateforme mobile. Je m'aperçois que la plupart des spécimens sont très dégradés, rongés par les mites. L'un d'eux est même méconnaissable. Son plumage a noirci et ses ailes sont en lambeaux.

Je m'approche de l'employé en charge des robots.

- Où les emmenez-vous ?

- Nous allons les restaurer.

- Même celui-ci ?

- Oui, même celui-ci. C'est vrai qu'il est très abîmé mais bientôt il sera comme neuf. Nous allons lui rendre ses ailes.

Encore suspendu aux dernières paroles de l'employé, je les regarde s'en aller. Ils gagnent les sous-sols et le hall redevient silencieux et froid. Je prends à mon tour la direction de la sortie. Dehors, il fait nuit noire.

III

A la nuit tombée, la ville tout entière change. Les rues s'éclairent de mille couleurs dansantes, les façades des bâtiments s'animent de silhouettes aux formes parfaites, tout se met à étinceler d'un éclat dont l'ambition est d'abolir la nuit. Les bars, les clubs, les casinos, tous ces établissements ont perduré dans le temps ; et ils perdureront toujours car ils vont chercher au plus profond de l'être la petite lueur qui sommeille et qui n'a besoin que d'une étincelle pour s'embraser et atteindre l'enivrement auquel elle aspire. C'est cette lueur qui nous a fait choisir l'immortalité, c'est elle aussi qui nous fera choisir de nouveau la mort.

Les immortels ne dorment pas, et leur errance se poursuit jusque dans la nuit. Il suffit d'observer l'un d'eux pour comprendre. Le visage que j'entrevois pourrait être le mien. Il est d'une pâleur aiguë,

morbide. Son regard va et vient, par pur réflexe, à la recherche de la lumière la plus intense, la plus enivrante, la seule encore capable de perpétuer son souffle.

J'arrive devant un établissement, l'un de ceux où chaque Édénien se jette à corps perdu. A l'intérieur, nombre d'hommes et de femmes sont agglutinés sur de longs et larges canapés en tissu d'un rouge éclatant. On entend des rires étouffés, des plaintes, des appels, des pleurs, des cris, des hurlements même parfois, tout se confond en une rumeur assourdissante qui, plutôt que d'être douloureuse, vous enveloppe d'une chaleur qui vous attire vers l'abîme. La peau se tend, le cœur se serre, la moindre de nos cellules quémande son extase, sa souffrance. Car oui, les pilules que l'on sert contiennent de la « drogue de souffrance », aussi appelée *Dolora*. L'intensité est variable selon le nombre de pilules que l'on ingère, chacune contenant la même dose de drogue et équivalant à peu près à un coup de poing asséné en plein ventre. Deux pilules équivalent à un coup de couteau. Trois pilules à une brûlure grave. Et ainsi de suite. Au début, les clients se contentaient d'une voire de deux pilules. Mais depuis peu, la dose moyenne demandée a explosé. Cela montre que les émotions et les sensations que les Édéniens parviennent à ressentir naturellement ne sont plus assez fortes, et qu'ils les amplifient autrement. La douleur est l'une, si ce n'est la sensation la plus intense, la plus insupportable. Elle est un système d'alarme pour le vivant, elle est devenue le seul moyen pour l'immortel de se sentir vivant.

De plus, la *Dolora* est associée à divers psychotropes dont les effets permettent d'aider le processus du souvenir. Ainsi, plus la douleur est intense, plus le souvenir sera précis, si tant est que celui-ci n'est pas trop altéré par l'oubli. Chacun vient donc rechercher dans les quelques heures nocturnes la part de lui-même que le jour précédent a affaibli un peu plus et que le jour suivant finira par effacer.

Un peu plus loin, Lilya m'attend. Dans la lumière tamisée, j'aperçois ses beaux yeux verts qui me fixent. Nous nous dirigeons dans une salle privée située dans les étages. Dans la chambre, seule la pâle lumière de la lune nimbe les murs et les draps blancs. Nous nous embrassons vigoureusement. Sur le lit se trouve une coupole remplie de pilules. Dans mon cas, je n'éprouve rien en dessous de dix-neuf pilules. Dix-neuf pilules... A quoi cela correspond-il lorsque trois pilules équivalent à une brûlure grave ? Je m'imagine brûlant dans les flammes noires ou transpercé par les milles aiguilles de l'Enfer bouddhique. Aujourd'hui, dix-neuf pilules ne suffisent plus. J'en prends une de plus, encore une autre, puis une autre encore. Les nanorobots s'agitent en moi avec frénésie. Mais il m'en faut plus. Je pourrais toutes les prendre... Mourrais-je enfin ? J'aimerais y croire. « Samuel, ça suffit », me murmure Lilya en m'embrassant. Son dos et son abdomen se contractent sous la douleur. Nos deux corps se serrent sous les draps. Il me semble qu'elle est brûlante. Sa peau nue scintille sous la lune. Je ne ressens plus rien. Je devrais pourtant avoir intolérablement mal, ou bien être au paroxysme

de l'extase. Des larmes coulent sur mes joues, elle les embrasse tendrement. Je ne perçois plus son corps, ni le mien. J'ai l'impression de me débattre dans le vide. Plus que tout, je souhaiterais mourir. Nulle souffrance n'est plus insupportable que celle d'être privé de sensation. Et déjà, nos respirations s'apaisent. Elle se blottit contre moi. Nous n'avons plus besoin de parler pour nous comprendre. Peut-être est-ce cela l'amour. Mais il manque quelque chose d'essentiel... Nos respirations deviennent de plus en plus lentes et nos corps de plus en plus lourds. Le sommeil nous attire. Je souhaiterais ne jamais me réveiller. Mais demain sera, sans aucun doute possible.

Le réveil sonne à 7:00. Lilya est assise sur le rebord de la fenêtre et contemple le paysage. Les immeubles se déclinent, tous identiques, et en leur centre, on peut apercevoir la mer.

- Tes recherches avancent ? demande-t-elle.

Je ne réponds pas et continue de regarder le paysage depuis le lit.

- Demain, dis-je enfin, c'est l'anniversaire de l'Avènement. Nous ne pourrons sans doute pas nous voir.

Elle demeure pensive. Dans ce genre de cas, il lui arrive de caresser inconsciemment son ventre, comme si celui-ci portait encore l'enfant qu'elle a perdu.

- Crois-tu à une vie après la mort ? demande-t-elle.

Je me redresse et passe la main sur mon visage, ne répondant qu'après quelques instants :

- Je crois à une vie grâce à la mort. Mais peut-être est-ce la même chose.

Je me lève et jette un œil à mon visage dans le miroir. Pas une ride, ni de joie, ni de peine. Un visage jeune qui ne ressemble pourtant plus à celui de sa jeunesse. Qui pourrait dire que celui-ci a plus de trois cents ans ? L'envie me vient de le lacérer.

- Je suis enceinte.

Je me retourne. Lilya me regarde, ses yeux me prouvent que j'ai bien entendu.

- Depuis combien de temps ?

- Deux mois, je dirais, presque trois...

Le sol se dérobe sous mes pieds. Le temps presse. Lorsque l'embryon commencera à former un fœtus lors de la onzième semaine, conformément à la façon dont ils ont été programmés, les nanorobots le supprimeront. Je dois réussir avant le printemps et l'éclosion des fleurs.

Plus que jamais, je suis résolu à donner la mort, afin de donner la vie.

Au loin, on peut apercevoir l'*Arbre de vie* qui surplombe Édénia, et plus loin encore, dans l'horizon, le ciel et la mer se rejoignent en un bleu presque transparent.

Je quitte Lilya et me rends dans mon district pour assister au discours matinal. Je n'écoute pas le moindre mot. Mon humeur est plus sombre encore qu'à l'habitude. Je me remémore les paroles de Lilya... Nous vivons dans un monde où naître n'existe plus. Plutôt que de la joie, j'éprouve une violente frustration. Je repense aux échantillons de la veille. J'étais pourtant certain que l'un d'entre eux serait le bon. Quelle erreur ai-je commise ? Combien de temps me reste-t-il désormais ? A peu de chose près, sans doute puis-je encore réitérer deux ou trois fois mes expériences. Deux ou trois chances pour réussir lorsqu'on a échoué plusieurs centaines de fois, j'ai l'insupportable sensation de m'en remettre non pas à la Science, mais à la Providence. N'est-ce pas ce que le Christ a ressenti lorsque son dernier recours a été de supplier Dieu sur la croix ?

Je traverse le hall du Ministère. Les oiseaux ont déjà été restaurés et semblent sur le point de s'envoler. Ce simulacre de vie me répugne plus que si je me trouvais en face de cadavres en décomposition. Pour une fois, Kahlberg ne m'attend pas dans le laboratoire. Il est au Jardin Central, me dit-on. Il veut son rapport immédiatement. J'opine. Tant mieux s'il n'est pas là, cela m'épargne ses sarcasmes.

Devant la porte de mon laboratoire, un détail important m'alerte... Quelqu'un est entré sans suivre la procédure qui veut que l'on inscrive son nom sur le registre. Je le sais car je dispose chaque jour une mine de critérium dans l'interstice séparant la porte d'avec le mur. Or c'est la première fois que la mine est cassée avant que je n'ouvre... Qui a bien pu entrer ? Kahlberg lui-même est tenu de respecter la procédure. Heureusement, je prends soin de ne laisser aucune trace écrite de mes recherches dans ce laboratoire. Et par chance, je n'avais pas eu le temps de refaire l'une de mes expériences la veille, aussi tous les échantillons présents sont en rapport avec les propres expériences de Kahlberg. Une idée me vient. Je jette un œil à la poubelle. La disposition des déchets est la même : personne ne semble avoir fouillé. Néanmoins, Kahlberg serait tout à fait susceptible de redistribuer les déchets tels quels. Mais, parmi l'amas d'échantillons ratés, j'aperçois une couleur singulière. J'enfile un gant et retourne les déchets. Je m'arrête, croyant d'abord rêver. Sur un morceau d'écorce, un bourgeon a poussé. Les spores ont dû réagir lentement avec le dioxygène présent dans l'air. Je ramasse l'échantillon et fais un prélèvement que j'analyse au microscope. Aucun doute possible, les gènes ne peuvent mentir. Pour la première fois, il s'agit d'une réussite. Je vois dans ce hasard le même que celui qui fit que l'Univers naquit du néant. J'ai envie de crier, mais le doute m'empêche d'exulter. Peut-être que quelqu'un a prélevé un échantillon parmi les déchets et est en train de l'analyser... Si c'est le cas, je suis perdu. L'analyse prendra quelques heures ou un jour tout au plus. Je me saisis

d'un rapport et fais mine d'aller le déposer sur le bureau de Kahlberg qui est le seul à toujours rester ouvert. J'en profite discrètement pour fouiller sa paperasse qu'il laisse toujours traîner, toujours occupé qu'il est par une autre expérience. A force, je connais tous les recoins de son bureau, même ceux qu'il voudrait cacher. Et après quelques secondes, je tombe sur ce que je craignais, un dossier sur lequel figure mon nom, un dossier de dénonciation. Il ne me reste donc que quelques heures avant d'être arrêté. Est-ce que cela sera suffisant ? Sans plus attendre, je retourne dans mon laboratoire, place le bourgeon dans une boîte que je glisse dans ma poche et, prétextant d'aller rejoindre Kahlberg au Jardin Central, je prends la fuite.

La Providence...

V

Bientôt, ils seront là.

Je suis chez moi. Il est un peu plus de 8:00. C'est la première fois en trois cents ans que je manque le discours des Pères et Mères. C'est peu pour un Fils dissident.

Dans ma baignoire, mes derniers écrits sont en train de brûler. Des années et des années de recherches acharnées qui se consomment en quelques instants... La matière est si peu de chose, et bientôt cette vérité sera de nouveau celle de l'homme.

Je n'éprouve aucune tristesse, mais au contraire une joie sereine, celle de l'accomplissement. Je pense à tous ceux qui n'ont pas pu poser la dernière pierre du monument dont ils ont débuté la construction.

Et voilà, il ne reste déjà que des cendres.

Je regagne la salle de séjour et contemple le paysage à travers la baie vitrée. Édénia. Le Jardin Central est en fleurs. Le changement a commencé. Portés par le vent, les spores que j'ai fabriquées sont en train de neutraliser nos nanorobots, nous délivrant ainsi de notre immortalité. La Nature triomphe de la technologie.

Tout est sur le point de mourir et de renaître. Père, Mère, Johan, le voyez-vous ?

La porte tremble sous les coups. Mon robot domestique est affolé. Il en semble presque humain. Que l'on m'emmène sur la croix, je suis prêt à être jugé.

VI

Je reprends conscience. Un regard suffit pour comprendre que je me trouve dans l'une des geôles du Ministère de la Vérité. La pièce est sombre. Les murs sont faits d'une pierre grise et froide. Je suis enchaîné, bras écartés et genoux au sol. Face à moi se trouve l'entrée de la geôle. Des bruits de pas se font entendre. Il doit y avoir une dizaine de personnes. Je me doute de qui il s'agit. En effet, précédés par le bourreau, les douze Pères et Mères en personne pénètrent dans la geôle et s'avancent vers moi. La présence du bourreau prouve que mon jugement a déjà eu lieu, - coupable - et me voilà condamné. La sentence est celle qui attend tout dissident, l'effacement de la mémoire, une réinitialisation en quelque sorte, suivie d'une rééducation visant à réintroduire le Fils ou la Fille dans le système.

Je vais donc perdre ce qu'il me reste de plus précieux. Mais en vérité, cela n'a plus d'importance. Les dés ont déjà été jetés.

C'est la première fois que je vois les douze Pères et Mères en chair et en os. Ils semblent plus vieux que sur les grands écrans lors du discours matinal. Tous me regardent, à la fois attristés et en colère. Ils veulent savoir.

- Notre Fils bien-aimé, pourquoi ? Pourquoi avoir voulu trahir Édénia, trahir ta famille, tes Frères et Sœurs, ainsi que Nous, tes Pères et Mères ?

Qu'ils parlent au passé montrent qu'ils n'ont pas totalement pris conscience de la situation.

- Vous êtes donc aveugles à ce point ?... Soit, je vais vous le dire... Mon souhait est de mourir. Mais il serait égoïste de partir seul en sachant que d'autres partagent ma souffrance. C'est pour le bien de tous, dans le but que nous ne perdions pas ce qu'il nous reste d'humanité. En vérité, Édénia m'importe peu. Ce qui m'importe, c'est l'Humanité. Ce sont les hommes. Et contrairement à vous qui voyez en nous des Fils et des Filles qui doivent vous obéir, je nous considère au contraire comme des semblables. Si j'ai agi ainsi, c'est pour abolir cette éternité que vous avez créée et qui a fini par nous plonger dans l'abîme.

- En quoi la mort est-elle un sort enviable alors que nous pouvons être immortels ? Samuel Hadamstein, as-tu oublié nos Principes ? L'être humain apprend tout au long de sa vie. En devenant immortel, il peut ainsi atteindre son plein potentiel et s'élever au rang de Dieu. C'est le seul moyen pour que la paix existe. Grâce à cela, Édénia est la plus grande civilisation de tous les temps, elle est l'Humanité.

- Non, elle ne l'est plus. Elle s'en est détournée au moment où elle a choisi l'immortalité. Vous parlez de paix et de sagesse, mais dois-je vous rappeler qu'Édénia s'est construite sur la mort de

milliards d'individus ? Est-ce cela que vous appelez la paix et la sagesse ? Je vais vous dire ce que signifie véritablement d'être immortel... Mon père, ma mère et mon frère sont morts il y a bien longtemps, et depuis, pas un seul jour je n'ai cessé de penser à eux. Pourtant, malgré tous mes efforts, je ne parviens plus aujourd'hui à me souvenir ni de leur visage, ni de leur voix. Savez-vous ce que l'on ressent lorsqu'on est sur le point de perdre pour toujours les êtres que nous avons aimés ?... Il suffit de vous regarder pour comprendre que vous avez choisi de l'oublier. Le monde d'avant ne compte plus à vos yeux. Moi, je ne suis pas capable d'un tel mensonge. Jamais je ne pourrai m'y résoudre. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Regardez donc vos Fils et vos Filles que vous aimez tant. Les voyez-vous ? Bien sûr que non, comment le pourriez-vous ? Alors laissez-moi vous décrire ce que moi je vois lorsque je regarde autour de moi Édénia, la « plus grande civilisation de tous les temps », ainsi que les *élus* qui la peuplent... Je vois une utopie qui a fait de l'idéal qu'elle recherchait un cauchemar. Je vois un monde dans lequel nous sommes condamnés à voir mourir ce qui constitue notre identité tandis que nous aurons à vivre pour toujours. Voilà ce qu'est Édénia. Dans l'éternité que nous avons créée, je vois l'Enfer. C'est pour cette raison que mes actes ne sont pas une trahison, mais au contraire, une libération.

- Une libération ? Tu te prends pour le Christ ? Ne fais pas passer tes actes terroristes pour des actes héroïques, et encore moins divins ! Tu prônes la mort mais, avant notre Avènement, celle-ci a toujours été la pire injustice de l'existence humaine !

- Je ne suis pas le Christ, et encore moins un dieu. Depuis que nous sommes immortels, Dieu est mort. Pour ma part, je n'aspire qu'à une seule chose : être un homme. Le Christ a ouvert les yeux des hommes par sa mort. Moi, je leur ouvrirai en leur rendant la leur. Ainsi, ce n'est pas moi qu'ils admireront ou à qui ils dédieront leurs souhaits et leurs prières, ce sera la vie. Et c'est grâce à la mort que la vie peut atteindre toute sa potentialité. Elle seule est en mesure de révéler à l'homme ce qui est essentiel pour lui et ainsi guider son chemin. Sans passé, sans mémoire, l'homme est aveugle. Vous, nos Pères et Mères, vous avez commis une injustice bien pire que celle que peut être la mort lorsque vous nous avez privés de celle-ci, nous privant en même temps de l'une des libertés les plus fondamentales de l'existence, celle de choisir en notre âme et conscience si la vie vaut la peine ou non d'être vécue. C'est cette liberté fondamentale que j'ai rétablie.

- Tu... tu veux dire que...

- Oui, c'est déjà fini. A l'heure où nous parlons, la nanotechnologie à l'origine de notre immortalité est en train d'être neutralisée et chaque Édénien retrouve sa condition humaine d'origine.

- Si ce que tu dis est vrai, c'est une catastrophe...

Pour la première fois, Pères et Mères, dépassés par la situation, s'agitent, se disputent. Leur calme souverain n'est plus que discorde autour de solutions hypothétiques qui se contredisent.

Le moment est venu d'en finir.

- Pères et Mères, il est trop tard pour se quereller alors s'il vous plaît, écoutez-moi, écoutez votre Fils bien-aimé. Mes actes n'ont pas été guidés par la haine ou la vengeance, mais par l'amour. Bientôt, Édénia n'existera plus. L'ère des Immortels est terminée et une nouvelle est sur le point de débiter. Le Destin est de nouveau en marche. Au début, beaucoup choisiront la mort, d'autres la craindront. Mais tous auront le choix. Et avec le temps, j'en suis convaincu, c'est cette nouvelle Humanité qui aura compris la vérité de la mort qui réalisera les grandes choses que depuis des siècles l'on prédit à l'homme. Réjouissez-vous car votre rôle n'est pas terminé. De nouvelles générations arrivent, et vous qui avez été les Pères et Mères de l'Humanité, vous en serez désormais les grands-parents. Ainsi, vous leur direz nos erreurs, vous leur direz ce qu'est l'immortalité, l'éternité du corps, elle est la mort de l'âme.

Pères et Mères me regardent, ébranlés. Certains sont en colère et voient en moi un enfant que l'on a chéri plus que tout mais qui soudain se change en monstre ; d'autres éprouvent une peine immense mêlée au soulagement qui est le nôtre lorsque cessent les conséquences d'un acte qui nous a échappé.

Bientôt, tous sauront en leur cœur que j'ai eu raison.

- Nous en avons assez entendu...

Ils ordonnent.

Le bourreau s'avance vers moi, muni de sa seringue. Père, Mère, Johan...

Je lui tends moi-même ma chair. Son regard montre qu'il comprend. Il s'arrête un instant, hésitant, attendant un ordre contraire. Mais celui-ci ne viendra pas.

Une Mère, prise d'un dernier remord, me demande soudain :

- Notre Fils, as-tu un dernier mot ?...

- Vivez.

La seringue pénètre mon bras et le liquide se répand en moi en un feu dévorant. Tout ce qui m'entoure se concentre en un fil de plus plus en plus ténu, toute lumière s'estompant, avant de se dissoudre dans l'obscurité.

Épilogue

C'est une belle et chaude journée d'été. Dans les rues, pour la première fois depuis des siècles, des célébrations ont lieu. Sur les façades des bâtiments, de grandes affiches dansent dans le vent. Bientôt, des élections seront organisées. On parle de nouveau d'avenir.

Un peu en retrait, un homme observe. Autour de lui, des couples s'embrassent sous les applaudissements, des familles défilent pour voir le nouveau-né qu'elles accueillent. On rit, on chante, on pleure. Un peu plus loin, un cercueil s'éloigne, accompagné par les proches du défunt. Et partout, des fleurs, pour célébrer la vie et la mort.

Tout cela, Samuel Hadamstein l'observe avec un sentiment étrange, le même que celui qui accompagne une impression de déjà-vu lors de la découverte d'un lieu nouveau. A côté de lui, il ne s'en est pas rendu compte, une femme s'est approchée et le regarde, les larmes aux yeux. Elle caresse son ventre proéminent de la main gauche et, d'un geste tendre, elle pose sa main droite sur la joue d'Hadamstein avant de l'y embrasser. Ce dernier a un petit recul de surprise. La main de la femme est humide ; il ne s'en souvient plus mais elle y a appliqué un peu de ce liquide que lui-même lui avait donné en même temps que le bourgeon qu'elle devait déposer sur l'*Arbre de vie*. Hadamstein sursaute légèrement, soudainement rendu à lui-même. Lilya. Elle lui sourit. Puis il jette un dernier regard autour de lui. La vie, la mort. Le ciel ne lui a jamais semblé d'un bleu aussi pur. Et tous deux s'éloignent, main dans la main, disparaissant bientôt dans la foule.

ATELIER DE JEAN-NOEL BLANC

Derrière le visage

Et si un personnage n'était pas exactement ce que les autres voient de lui ? A commencer par soi-même peut-être ? Illusions, malentendus, erreurs, pourquoi pas mensonges ou impostures (conscientes ou non) : ce thème sera le prétexte à un travail minutieux sur la maîtrise de la narration. On privilégiera donc les textes très courts pour mieux les ciseler en approfondissant les jeux sur les techniques de l'écriture.

En pratique : deux semaines d'échanges, rythmées par des rendez-vous collectifs Zoom (deux au début, un ou deux en cours de route, un à la fin) et par de nombreux échanges personnels par Mail — sachant que cette organisation pourrait s'assouplir selon les circonstances.

L'INSTITUT DU BIEN-ÊTRE

Christelle Olichon

Elle m'avait accueillie avec un flacon de gel hydroalcoolique.

Le masque chirurgical de couleur noire aggravait son expression et sa voix n'avait rien de chaleureux.

- C'est par là, avait-elle dit.

Nous avons traversé un petit bureau et elle m'a indiqué une pièce à gauche.

- Vous pouvez poser vos affaires ici et vous allonger là. Je reviens dans quelques minutes.

J'ai suspendu mon sac au porte-manteau, enlevé mes chaussures et me suis allongée.

La cabine était toute petite. Il n'y avait pas de porte, juste un paravent.

- C'est pour un soin du visage, c'est ça ? Écoutez, je ne suis pas vraiment esthéticienne. C'est ma fille qui tient l'institut, je donne juste un coup de main de temps en temps mais aujourd'hui elle n'est pas venue travailler et je n'arrive pas à la joindre. Vous savez les jeunes, on ne sait pas toujours ce qu'il se passe dans leur tête ! Voilà ce que je vous propose, je vais vous faire découvrir la réflexologie plantaire.

J'ai cru un instant que j'étais dans un gag de Rires et Chansons et j'ai failli chercher une caméra cachée mais la fausse esthéticienne n'avait pas l'air de rigoler du tout. Son regard était sévère et elle a continué son explication.

- J'ai suivi une formation sérieuse. J'ai appris plein de choses sur moi et le monde qui nous entoure. Faites-moi confiance, ce massage vous fera beaucoup plus de bien qu'un simple soin du visage.

D'accord elle avait peut-être une formation mais tout de même, je n'allais pas me laisser embarquer dans un soin que je n'avais pas choisi ! J'ai essayé de refuser poliment.

- Je peux reprendre rendez-vous à un autre moment si vous voulez. Je n'habite pas loin, ça ne me gêne pas de revenir.

Elle a eu l'air vexé par ma proposition et au lieu de me répondre, elle s'est dirigé vers une étagère, y a pris un petit récipient et est revenue le placer entre mes deux pieds. J'ai soupiré et j'ai fermé les yeux.

- Je vais commencer par vous masser les mollets.

Ses doigts ont relevé ma jupe jusqu'aux genoux et ses mains se sont posées sur mon mollet gauche. Elles étaient enduites d'huile et rendaient les frottements agréables. Contrairement à son

apparence et à sa voix, ses gestes étaient doux et m'inspiraient enfin de la confiance. J'ai essayé de me détendre en pensant au paysage du fond d'écran de mon ordinateur. Aujourd'hui c'était une grande cascade au milieu d'une forêt vierge. Je me suis imaginée en haut de cette cascade. L'air était pur et le bruit de l'eau était envoûtant. Mon corps était léger. J'ai ouvert les bras et me suis laissée emporter par le vent. J'ai survolé ce havre de paix et me suis posée sur un rocher au pied de la cascade. J'ai regardé l'eau se déverser et j'ai eu envie d'engloutir toute cette énergie.

- J'espère que vous avez apprécié. Prenez votre temps avant de vous relever. Je vous attends à l'entrée.

Avais-je dormi le reste de la séance ? Je ne me souvenais de rien. Cette étrange femme avait réussi à m'hypnotiser et à me faire apprécier sa spécialité. Je me suis levée lentement, j'ai remis mes chaussures, j'ai pris mon sac et replié le paravent pour rejoindre l'accueil. Elle m'attendait près de la caisse avec son flacon de gel hydroalcoolique.

- Je vous remercie pour le soin. Je n'avais jamais fait de réflexologie plantaire. Vous aviez raison, ça m'a fait beaucoup de bien.

Elle a baissé la tête, les mains jointes devant son visage. J'ai eu pitié d'elle tout à coup.

- Je souhaite de tout cœur que votre fille vous rappelle rapidement.

Elle a relevé la tête et j'ai deviné un sourire sous son masque. L'émotion dans ses yeux était vive et j'ai cru un moment qu'elle allait pleurer.

Elle a posé sa main sur mon épaule et m'a raccompagnée à la porte.

Au moment où j'ai voulu ouvrir la bouche pour lui dire au-revoir, elle a posé un doigt sur ses lèvres et a prononcé ces mots :

- Prenez soin de vos filles avant qu'elles aussi ne disparaissent.

KHÔL ET LÈVRES PEINTES

Amélie Gyger

- File une clope, gamin.

Sa gueule, à deux centimètres de ma figure. Pue le tabac. Crache. Postillonne sur mes lèvres. Des yeux injectés de sang. Une veine à sa tempe.

- T'es sourd ou quoi ?

Il baisse d'un ton, saisit le col de mon sweatshirt – ses doigts contre ma peau, l'odeur du vin, la transpiration. Je lâche une plainte, ne dis rien. Il empoigne mes cheveux.

Une main saisit l'ivrogne par la veste.

- Arrête Richard. C'est un client.
- Ce minot, là ?
- Je répéterai pas.

Je heurte un mur. Je respire, et respire encore un air qui ne veut pas rentrer. Le reste de la conversation m'échappe. Le brouillard scintille sous les lampadaires. Je saisis quelques détails – un manteau de fourrure, l'ourlet d'une robe, des escarpins – avant qu'on ne me prenne la main d'un air autoritaire.

- Tu fais chier Richard, arrête d'emmerder la clientèle !

Léger accent. L'homme hurle, connasse, salope, suceuse. Une volée de marche et trois portes plus loin, on me pousse dans l'embrasement d'un porche. La porte en bois grince sur un couloir sombre. Deux battants, l'un s'ouvre dans un cliquetis, et je débouche plus loin sur une pièce tamisée. Le bruit de la rue s'évanouit.

Une lumière rougeoyante, un encens à l'odeur de rose. Un canapé. On me fait asseoir ; ma gorge brûle, ma tête me lance. Les yeux fixés au sol, je ne vois que les talons aiguilles qui vont et viennent, le bruit étouffé par la moquette. Dehors, quelques insultes volent encore. Elle écarte un rideau et ouvre la fenêtre, crie après Richard, *go fuck yourself!*, la referme. Les yeux au sol, toujours. Les talons.

On plante une tasse de thé dans mes mains.

- Bois.

Sa voix rocailleuse est ferme. Mes doigts tremblent, je pose la tasse sur le guéridon devant moi et lorgne entre mes cils. Je croise des yeux pâles cernés de khôl. Un visage marqué, des traits tirés au teint cireux, une bouche maussade, peinte en rouge. Un nez cabossé, aquilin, un anneau en argent. La femme tire une chaise et s'y laisse tomber. J'étouffe une toux.

- C’est tard pour sortir, petit.

Prononce ces mots à l’instant où je repousse ma capuche. Se corrige.

- Petite.

J’évite son regard, reprends mon thé et y trempe les lèvres. Touche de cannelle. La tasse ne tremble presque plus et je respire mieux. Je pourrais déjà la remercier. Rentrer chez moi, et puis voilà. À la place, j’observe. Des tissus lourds au mur, dans les tons pourpre, ocre, indigo. Deux lampes, chacune à un bout de la pièce, qui projettent une lumière rouge. Le canapé en velours se situe en bout de lit – un grand lit, avec des montants en bois et un matelas épais. Les coussins en satin s’y entassent. Tout est encore lisse, intouché. Puis je remarque la tête de lit, bordée d’anneaux, et je fixe mes genoux, les joues brûlantes.

Silence. Les secondes s’égrènent, l’air de la pièce paraît plus respirable... Je vide ma tasse et risque un coup d’œil. En face de moi, la femme fixe un point vague près de la porte. Alors je la regarde vraiment. Sa robe est remontée, laisse deviner la dentelle d’une jarretelle. J’aperçois ses racines blondes malgré la coloration. Je scrute son visage : ce sont les mêmes traits, le même nez cabossé, en plus sereins. Une certaine candeur. Un charme bourru, mais non discutable.

Je la dévisage une seconde de trop. Elle tourne la tête et mon regard croise le sien, droit et impénétrable.

- J’ai un client qui arrive. Il faut partir petite.

Elle a dit ça en bâillant.

- Tu as quelque part où rentrer ?

J’acquiesce, imagine que ma mère doit être inquiète. La femme n’ajoute rien d’autre, jette un œil par la fenêtre et se lève pour emporter ma tasse. Les talons reprennent leur danse. Une horloge au mur indique une heure moins dix. Dehors l’ivrogne s’est tu. Parti, probablement. La femme revient et reste plantée à l’entrée. Elle attend.

- Je n’ai pas d’argent sur moi.

C’est sorti comme ça. De là je vois ses épaules se crispier. Un rire aigre.

- Ça ira, merci bien.

Elle empoigne mon bras – cette main, encore – et me mène vers la sortie. J’aimerais m’expliquer, justifier le geste, le temps que je lui ai pris, mais je me retrouve sous le porche. J’entrevois son expression froncée ; je ne dis rien, ni même ne demande son nom. La porte grince.

Clic.

Je reste là en silence. Le vent glacial balaie la rue, le brouillard m’enveloppe. Je me mets en route ; vingt mètres à faire, tout au plus. Une façade orange sur le trottoir d’en face, deux maisons plus loin. J’avale la distance et enfonce mes clés dans la serrure.

La main sur la poignée, je me retourne. À travers le brouillard, je vois l'ivrogne qui se tient là. Il me regarde d'un air railleur.

J'entends la porte en bois grincer. Et puis il disparaît.

UN TRIOMPHE

Simon Bizouarne

La migraine s'installe dès la première phrase. « Grażyna l'observait depuis le lit qu'elle occupait de sa profonde féminité. » Comment traduire ça ? Je lis la suite, elle devrait m'éclairer. C'est pire. Une autre page au hasard : « Elle préparait le pierogi comme elle faisait l'amour. » Quelque chose m'échappe. Jérôme, le directeur de la collection Europe de l'Est, m'a donné ce livre ce matin. « Un truc énorme en Pologne. » Pas le temps de comprendre, il lui faut les premières pages le plus vite possible. Simplifions : « Grażyna, charmeuse, l'observait depuis le lit. »

Premier chapitre terminé. Un calvaire. Moi qui me croyais presque polonais... « Elle le salua. Le visage de Borys ne lui offrit en réponse qu'un mur de songes. » Sans doute une expression locale avec un peu de poésie par-dessus. Mais pour dire quoi ? Je bloque sur chaque phrase, et n'arrête pas de compter les pages restantes. Cinq-cent quatre-vingt-onze. On ne va pas tarder à me demander où j'en suis. En attendant, je fais ce que je peux.

« Elle le salua. Borys ne lui répondit pas. »

J'avais prévu d'arriver à la cinquantième page aujourd'hui. Impossible. « Son âme hardie le précédant, volant avec le martinet pour s'exalter dans le soleil, Borys sortit acheter les œufs qui manquaient. » Bon, il va faire ses courses, pas besoin de référence pour ça. Croyant tenir un indice, je suis allé chercher la phrase sur Internet. Pourquoi les œufs, pourquoi le martinet ? Je n'ai pas trouvé d'explication. À la place, j'ai pu voir les données sur le livre. « Un truc énorme en Pologne », ça veut donc dire plus d'un million d'exemplaires vendus. Je suis un des rares polonophones à ne comprendre ni l'histoire, ni le but, ni l'intérêt de ce roman.^[1]_{SEP}

« Borys sortit en coup de vent acheter les œufs qui manquaient. »

J'ai bien avancé. Ma technique est en place. Une phrase après l'autre, je me concentre sur l'action. J'ai relu mon travail sur les cent premières pages. L'histoire se tient. Grażyna désire Borys ; Borys désire on ne sait trop quoi ; Grażyna est malheureuse. Jérôme a demandé à lire ce que j'avais fait jusque-là. Trop heureux d'avoir un peu d'aide, je lui ai donné les pages que j'avais traduites. Il a

trouvé ça « un peu court » ; j'ai expliqué qu'il fallait s'adapter au public français. Il n'a pas dépassé un chapitre avant de me rendre le tout. Il me paye pour traduire, pas pour penser.

Tout reprendre est plus rapide que je ne l'aurais cru. Je traduis littéralement, sans chercher à comprendre. Je dois envoyer mes nouvelles pages toutes les semaines à présent. Je transcris vite et relis à peine, pourtant personne n'a l'air de trouver mon travail bâclé. Jérôme est ravi : « on va faire un carton ». Les a-t-il lues, cette fois ? A-t-il compris quoi que ce soit à cette soupe ?

Je continue ma version en parallèle, au cas où. Sans les fioritures, on gagne une histoire.

« Comme elle faisait le bigos, elle sentit l'odeur franche de la moutarde qui levait sous le chou, et elle pleura en pensant au musc farouche de Borys, qui n'était toujours pas revenu depuis son départ. » Une nouvelle phrase à rallonge. Celle-ci m'a arraché un rire. La fatigue. Estelle m'a entendu, je la lui ai récitée comme un poème. « C'est beau ». Je crois que j'ai ri à nouveau. Un instant, j'ai hésité à lui lire ma version de cette phrase, pour avoir son avis. Elle me paraît à la fois plus douce et plus amère.^{[L][SEP]}

« L'odeur forte du bigos lui rappela celle de son cher Borys disparu, et elle pleura. »

Estelle a lu tout ce que j'ai fait. La version officielle, bien sûr. Elle s'est enfermée avec les feuilles, n'est ressortie de la chambre que le soir. Elle m'a embrassé ; j'ai vu qu'elle pleurait. Avant que je puisse ouvrir la bouche, elle est allée chercher une des feuilles, me l'a donnée et m'a montré une phrase. « Elle pédalait sur le vélo de son destin, fonçant vers la vie nouvelle qu'elle espérait, poussée par le vent qu'était Borys dans son dos. » Elle m'a dit qu'elle devait sortir, faire un tour et réfléchir, qu'elle adorait, que c'était le plus beau texte qu'elle avait lu de moi. Je lui ai fait remarquer que ce n'était pas de moi. Elle m'a regardé d'un air perdu, puis elle est partie.^{[L][SEP]}

« Poussée par Borys, elle continuait d'avancer. »

Jérôme n'arrête pas avec ses compliments. Produire si bien et si vite, il n'a jamais vu ça. Du génie, tout simplement. J'ai voulu le corriger plusieurs fois, mais tout ce qui me vient passerait pour de la vantardise. Le texte s'écrit seul. La version qu'il attend s'écrirait aussi bien avec un traducteur automatique. Je ne vais pas me plaindre, on me fait miroiter un bonus si le livre marche bien. Après les heures de travail sur cette traduction de débutant, celles que je dédie à ma version viennent comme

un réconfort. Je me sentirais presque écrivain, à tirer un roman lisible de ce machin. Cent pages encore, et j'en serai débarrassé.

Enfin. Ils ont tout. Je l'ai relu, moi aussi. Conscience professionnelle, besoin de comprendre. Ça n'a rien résolu. C'est un travail minable, fait mot à mot sans en saisir un seul. Estelle attendait dans mon dos que je transcrive la dernière phrase. Dès que j'ai posé mon stylo, elle a pris les feuilles, les a lues là, debout dans mon bureau. Elle me les a rendues sans un mot et est sortie sans son manteau. Jérôme, lui, m'a félicité pour ces dernières pages. Sa voix tremblait au téléphone. Je suis épuisé. J'aimerais terminer ma version, trouver une satisfaction dans ce texte, moi aussi. La dernière phrase me semble insurmontable. Elle me cause plus de tort que la première. « Le regard de l'enfant, d'une douceur métallique, était celui de cet homme qu'elle avait connu sans le rencontrer ; elle décida de le nommer Grażyna. » Tout m'a échappé. Je ne peux que la rendre telle quelle, et me résigner.

Ils m'ont accueilli partout comme un enfant prodige. La réunion avec les représentants a été un calvaire. Jérôme a vanté mes mérites sans que je puisse en placer une. Tant mieux, je n'ai rien à dire de ce livre. Il a déclamé des passages ; ils ont applaudi. Je suis resté là, assis, à sourire. Tout ça serait bientôt derrière moi. Puis on m'a informé que j'allais rencontrer l'auteur d'ici un mois. J'ai tout avoué. Le mot à mot, mon incapacité à tirer quoi que ce soit de ce foutu roman. On ne m'a pas cru – bien sûr. Estelle ne veut rien entendre non plus.

Ma version à moi est terminée. La relire a été un moment étrange. C'est un texte simple. Sa banalité le rend charmant à côté de la traduction officielle. Je suis fatigué, mais je ne peux m'empêcher de penser que cette histoire mérite mieux.

J'ai donné une copie de ma version à Estelle. Elle ne m'en a rien dit pendant une semaine. J'ai fini par lui demander si elle l'avait lu, si elle comptait seulement le lire – je suis un peu à cran, semble-t-il. Elle m'a avoué qu'elle n'avait pas pu finir le premier chapitre. J'ai récupéré mes feuilles à peine touchées et suis parti. J'ai marché en ruminant, relu quelques pages. Sans le vouloir, j'ai marché jusqu'au siège de la maison. Jérôme a eu l'air ravi de me voir, comme toujours en ce moment. J'ai posé les feuilles sur sa table et je lui ai dit de lire. Je l'ai regardé parcourir la première page, relever les yeux à la troisième, froncer les sourcils à la quatrième, souffler deux pages plus tard et abandonner à la suivante. Pas su quoi me dire. Pas pu finir le premier chapitre.

Le livre est dans toutes les librairies – celles qui réussissent à maintenir leur stock à niveau, du moins. On a cité mon nom pour quelques prix de la meilleure traduction. Demain, comble d'honneur pour la maison, rencontre avec l'auteur. Le roman va être traduit dans trente-deux langues cette année. Je devrais être heureux de voir mon travail en si bonne place.

Sans savoir ce que je cherchais à me prouver, j'ai montré ma version à d'autres maisons d'édition. Une seule m'a répondu, et m'a conseillé de « choisir une œuvre moins connue pour mon prochain plagiat ». L'éditeur n'a pas dépassé le premier chapitre, précise la lettre. J'en viens à espérer que les autres se contentent de l'ignorer. Il faut que je me reprenne.

Car c'est un triomphe. Estelle me le dit chaque jour. N'ai-je pas réussi ? Jérôme m'a appelé ce matin. Que je passe dès que possible. Sur son bureau, preuve de cette réussite, m'attendent les nouvelles aventures de Grażyna.

UNE SOIREE EN ROBE ROUGE

Adéliane Sauvageau

Tu as mis ta robe rouge. Celle dans laquelle tu te sens femme. Celle dans laquelle, tu en es sûre, il te remarquera.

Tu as refusé de prendre l'autobus pour te rendre à la salle de spectacle. Les femmes qui portent des robes rouges ne prennent pas l'autobus. Tu as appelé un taxi et tu l'as guetté de la fenêtre de ton appartement, en enroulant le châle de ta mère sur tes épaules dénudées.

Dans le taxi tu as vérifié à quatre reprises que ton billet se trouvait bien dans ton sac. Tu t'es trouvée ridicule. Mais c'était plus fort que toi. Tu es descendue du véhicule en faisant bien attention de ne pas prendre le châle dans la portière.

Tu t'es sentie importante alors que tu traversais le hall d'entrée du théâtre. Tes talons hauts faisaient résonner tes pas. Ce soir tu étais une femme en robe rouge, et les femmes en robe rouge ne s'excusent jamais d'exister.

Tu as consulté ta montre une fois assise dans la grande salle. Tu as joué avec un fil qui dépassait du châle de ta mère posé sur tes épaules. Tu étais impatiente de voir le spectacle et d'enfin avoir la chance de rencontrer ton humoriste préféré.

À la demande de la voix dans les haut-parleurs, tu as éteint ton téléphone. Depuis trois mois, c'était la première fois que tu te rendais injoignable. Tu as fixé la nuque de la dame devant toi pour éviter de penser que tu risquais de manquer cet appel que tu redoutes.

Tu as passé la première heure à te dire de te concentrer sur le moment présent. Tu as ri quelques fois. Pendant la deuxième heure, tu as répété dans ta tête ce que tu allais dire à l'humoriste après le spectacle.

À la fin de la représentation, tu t'es placée dans les derniers rangs de la file, pour pouvoir lui parler plus longuement que les autres. Tu as rallumé ton téléphone en t'assurant de n'avoir manqué aucun appel. Tu as balayé les plis invisibles de ta robe en songeant à ce que tu allais lui dire. D'abord, tu le féliciterais pour son spectacle et le remercierais pour la belle soirée. Et puis tu lui parlerais de l'entrevue qu'il avait donnée il y a un an à Radio-Canada. Celle dans laquelle il avait su décrire avec tant de justesse la situation difficile des proches qui soutiennent un parent mourant. Tu lui parlerais de ta mère.

Tu voulais qu'il t'aide à ne plus te sentir seule.

Tu as forcé ton sourire quand tu es arrivée devant lui. Son visage ainsi te paraissait moins familier que sur l'écran de la télévision où tu suivais ses spectacles. Tu lui as tendu ton billet pour qu'il te le dédicace.

Il t'a demandé ton nom.

Et soudainement tu as regretté d'être là. Qu'espérais-tu, qu'il te connaisse alors qu'il ne t'avait jamais rencontrée?

Tu lui as donné ton nom et tu lui as parlé de son entrevue à Radio-Canada. Tu lui as dit que tu le trouvais courageux. Tu lui as rapidement parlé de ta mère.

Il n'a fait que hocher la tête gentiment en te redonnant ton billet.

Tu t'es trouvée bête d'avoir cru que ce serait différent. Tu as réalisé qu'il se pouvait qu'il n'ait jamais aidé sa mère à mourir. Et que ça importait probablement si peu pour tout le monde.

Tu t'es éloignée vers la sortie et tu l'as observé prendre des photos avec d'autres femmes en robe rouge.

Tu as regardé ton billet avant de le mettre dans ton sac. Tu as remarqué qu'il avait mis deux « l » à ton nom, alors qu'il n'en fallait qu'un seul. Tu l'as laissé tomber dans la poubelle de l'entrée.

Tu as pris l'autobus pour le trajet du retour.

REMORDS

Nolan Fraval

Elle était là, immobile devant cette tombe ouverte, tellement épuisée par son chagrin qu'aucune larme ne coulait sur son visage. Les gens, compréhensifs, attendaient patiemment qu'elle prononce son discours. Elle prit une inspiration comme pour se donner du courage, et se lança enfin.

Nicolas aussi était là, en retrait malgré l'interdiction de ses parents, attendant patiemment la fin du discours, protégeant précieusement une lettre sous son manteau pour ne pas que la pluie atteigne les mots qu'il contenait, les derniers que son ami lui avait adressés.

ooo

- Les enfants ne méritent pas d'avoir une vie aussi courte dit la mère en regardant la sépulture. A cet âge-là, on a encore tout un tas de choses à découvrir. Lui ne les n'aura jamais vécues. Son premier baiser, sa première relation. Conduire pour la première fois, son premier appartement, toutes ses choses il ne les aura jamais vécues, autant de premières fois qui lui ont été enlevées par cette accident, ce chauffard inattentif qui a roulé sur mon fils.

Personne ne peut savoir la douleur que procure une telle injustice avant de l'avoir vécu. Mon fils, mon pauvre fils... Il était si jeune...

ooo

Nicolas, cette lettre t'est adressée. Je sais que tu connais déjà toute notre histoire puisqu'on l'a vécue à deux, mais je voulais te montrer les conséquences que ton "jeu" peut avoir sur quelqu'un. Je veux que tu comprennes la souffrance que tu m'as fait vivre.

ooo

Et je m'en veux, énormément continua la mère qui retenait ses larmes. Peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé si j'avais refusé ce boulot ? On serait restés dans notre petite ville, il aurait gardé ses amis, son lycée et moi mes collègues. Heureusement c'était un garçon très extraverti, il osait aller vers les gens et parler avec tout le monde. Il s'était intégré dès le premier jour, il avait déjà tout un tas d'amis, il était dans une classe qu'il appréciait avec des gens qu'il appréciait.

ooo

C'est toi qui avais fait le 1er pas. J'étais le petit nouveau seul et qui ne connaissait personne, arrivant en plein milieu de l'année. Jusqu'à ce que TU viennes à moi, toi le bg de la classe, le gars populaire entouré de toute une bande de potes, tu es venue me voir MOI le p'tit nouveau solitaire et

perdu. Pourquoi ? Pourquoi moi alors que tu avais déjà ta bande ? C'est la question que je me suis posée à ce moment, et même si les raisons ont changé, je me la pose encore aujourd'hui.

Et tu te souviens encore de notre première discussion ? J'étais tout timide, je ne savais pas trop quoi te dire. Et toi tu étais là, rayonnant, sur de toi. Tu me mettais à l'aise.

ooo

Mon pauvre Nathan, dit la mère après s'être mouchée, il était tout le temps chez ses amis pour faire ses devoirs ou des soirées. Il vivait quasiment chez eux. Et je me souviens qu'on se disputait à cause de ça, je lui reprochais qu'il passe plus de temps avec sa bande d'amis qu'avec moi. Je lui disais qu'il avait toute la vie pour les voir, si seulement j'avais su... Mais aujourd'hui je suis contente qu'il l'ait fait. Je suis content qu'il ait pu se forger des souvenirs heureux avec eux.

ooo

Je me souviens que je passais ma vie chez toi, ta chambre était quasiment devenue ma seconde maison. Tu te souviens du jour où je l'ai vue pour la 1ère fois ? Moi oui, j'étais tout excité à l'idée d'entrer dans ton univers et d'en connaître un peu plus sur toi. J'imaginai tout un tas de trucs dessus. Je me disais qu'un gars aussi cool que toi devait avoir une chambre impressionnante. Mais ce que j'y avais trouvé était une chambre d'ado tout ce qu'il y avait de plus normal. Un bureau avec une pile de cahiers de cours, des posters partout sur les murs, des livres sur une table de chevet qui ne demandaient qu'à être lus, et puis il y avait ton lit, celui sur lequel on s'est embrassé pour la première fois.

ooo

J'avais quand même de la chance de l'avoir. C'était vraiment un bon garçon. Je suis contente qu'il n'ait pas eu une enfance difficile à se faire harceler, les gens peuvent être stupides parfois, il aurait pu tomber sur des gens à l'esprit moyenâgeux qui n'auraient pas accepté son homosexualité. Il était aussi bon à l'école, il se donnait à fond pour réaliser son rêve. Ça me rend triste autant de temps et d'efforts ruinés, anéantis par ce chauffard. Il voulait être astronaute et aller dans l'espace. J'essaie souvent de me rassurer en me disant que même s'il a passé la moitié de sa vie à étudier, il a au moins réussi à réaliser en partie son rêve et qu'il a rejoint les étoiles.

ooo

Tu sais quand je m'en suis rendu compte ? Lors de ce fameux soir. Celui de notre rendez-vous. J'ai été idiot... Ce premier baiser m'avait donné confiance en moi mais j'aurais dû le voir venir. Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas de resto dans cette ruelle mais seulement ta bande, ça m'a ramené à la réalité. Je me suis souvenu que je n'avais pas le droit d'être aimé.

Tu t'étais excusé, comme pour effacer ce qui allait arriver. Puis sous les encouragements de tes amis, tu m'as tout expliqué. Tu m'as dit que ce n'était qu'un jeu, un challenge où tu devais me

draguer pour “voir si j’étais une pédale”. Puis ils se sont jetés sur moi, ils me frappaient à grand coup de pied pendant que tu étais là, immobile et sans émotion. Sous leurs encouragements tu finis par me donner un coup de pied de toutes tes forces dans la poitrine.

Tu sais qu'elle est la pire douleur au monde Nicolas ? C'est pas la douleur physique, non celle-là ne fait pas mal car elle s'efface. La pire douleur c'est la perte d'un être cher. Celle-là te marque de façon indélébile. Mais tu sais ce qu'on ressent quand l'amour de ta vie te dit qu'il ne t'a jamais aimé, qu'il ne veut plus de toi ?

Tu vas savoir ce que c'est cette douleur. Je ne t'offrirai jamais la possibilité de me dire pardon ou que tu veux vivre avec moi toute ta vie. Je vais t'enlever cette chance Tu n'as pas voulu de moi, alors tu ne m'auras jamais. Je vais descendre de chez moi, attendre qu'une voiture passe, puis me jeter sous ses roues. Je ne veux pas que ma mère pense qu'elle a été une mauvaise mère ou que c'est de sa faute si je me suis suicidé, mais un accident de la route c'est vite arrivé... Je vais mourir heureux parce que je sais que je te laisse un remords. Un sale remords que tu garderas toute ta vie. Et j'espère que ça te fera mal, très mal.

ooo

Après son discours elle sécha la larme qui avait réussi à couler malgré tout, jeta une rose dans la tombe, dit un dernier adieu à son fils puis retourna dans le petit groupe de gens. Tous l'imitèrent petit à petit en lancèrent des fleurs avant de s'éloigner. La cérémonie toucha à sa fin. Elle resta un moment devant la tombe de son fils. Nicolas, toujours en retrait, alla à ses côtés.

- Toute mes condoléances madame.
- Excusez-moi mais... qui êtes-vous ?
- Nicolas, je suis un ami de votre fils

Nicolas mit la main dans la poche de son manteau, il sentait la lettre sous sa main. Il la sortit doucement mais s'arrêta. Il hésita. Il regarda la mère un moment, puis rangea la lettre dans sa poche.

- Je suis sûre que mon fils t'aimait beaucoup.
- J'en suis sûr aussi.
- Ce fut un plaisir de te rencontrer.
- Pour moi aussi

Elle s'éloigna tandis que Nicolas restait statique, il attendit qu'elle soit suffisamment éloignée, sortie délicatement la lettre de sa poche. Il fixa la lettre. Puis la tombe.

Il sortit un briquet de sa poche, alluma la flamme, l'approcha lentement de la lettre. La flamme était toute proche, il hésita un instant puis brûla la lettre.

MARGAUX 1947

Erika Kurcz

J'ai reçu l'appel à la dernière minute. Une des extras avait fait faux bond, et il fallait que je la remplace au pied levé.

- Personne d'autre n'est disponible ? Là, ça ne m'arrange pas vraiment.

La secrétaire a soupiré bruyamment. Je l'imaginai dans son bureau qui empestait le patchouli et la cigarette froide, les fesses fermement plantées dans son siège en cuir, levant les yeux au plafond devant mes protestations. Elle a pris le ton autoritaire qu'elle adopte systématiquement dans ce genre de situation.

- Sois au château de M., à T. dans une heure. Merci Marie, bonne journée.

J'ai reposé le combiné sans un mot. Quand il s'agit de remplacer quelqu'un, c'est invariablement moi qu'on sollicite, sous prétexte que je suis « toujours disponible. Tu comprends, ce n'est pas comme si tu avais des enfants, ou un mari, ou un conjoint. » Au fond elle a raison, je n'ai plus de mari qui m'attende à la maison. Rien, ni personne. Juste des murs nus, des piles de cartons non défaits, et le silence dès lors que je franchis le palier. Quand tout ça me pèse trop, je vais au cinéma, au café. N'importe où, là où il y a du bruit.

Il n'y avait pas de temps à perdre. J'ai fourré à la hâte quelques affaires dans un sac, attrapé une carte routière et tracé rapidement l'itinéraire. La route qui menait au château serpentait au milieu des champs et, pour passer le temps, j'allumais cigarette sur cigarette. Il n'y avait personne. Personne dans le rétroviseur, personne en contresens. La radio grésillait par intermittence, jusqu'à ce que le signal soit totalement brouillé. Je n'ai pas éteint tout de suite, j'espérais entendre de nouveau une voix.

Quand je suis arrivée sur le domaine, c'était l'effervescence. Partout on s'affairait, on s'agitait, on se démenait, on s'empressait. Pendant un court instant, je me suis arrêtée pour observer, mais j'ai été aussitôt interpellée.

- Ah, Marie ! Dépêche-toi, tu es en retard. Tu trouveras ta tenue dans le vestiaire, c'est tout droit en entrant, puis à gauche. Pour le reste, les filles te montreront.

Les invités s'étaient rassemblés en petits groupes joyeux, et je passais de l'un à autre, un sourire aimable aux lèvres et un lourd plateau de flûtes à champagne à la main.

Et soudain, je me suis figée. Au milieu du brouhaha, une voix, que j'aurais reconnue entre mille. Cette silhouette si familière. Je me suis approchée. C'était bien lui. Ces rides au coin de ses yeux bruns, ces fossettes aux joues et ce sourire tranquille. Il a saisi une flûte sans me regarder. Il n'avait vraiment pas changé.

Dans la cuisine, le plateau m'a échappé des mains. Les autres extras allaient et venaient autour de moi alors que je ramassais les débris de verre. Il fallait que je me calme. Je me suis relevée et j'ai replacé une mèche de cheveux derrière mon oreille. Les battements de mon cœur me faisaient presque mal, j'avais besoin de souffler. Mais la responsable a surgi devant moi, agitant les bras.

- Marie, ce n'est pas le moment de faire une pause ! Bouge-toi et ramène les flûtes vides. Dépêche-toi !

Je me suis exécutée sans un mot.

J'ai empilé les flûtes sur mon plateau pendant que les invités se dirigeaient vers leurs tables. Je l'ai vu s'éloigner avec une femme à son bras. Elle était aussi belle que Lana Turner. Il portait un costume coupé sur mesure, un peu tape-à-l'œil, qui valait au bas mot six mois de mon salaire d'extra. De toute évidence, ce n'était pas le costume d'un type qui doit peser chaque dépense, calculer, faire attention, économiser. Ou obéir aux ordres. Marie, va servir les plats. Marie, nettoie la boue dans l'entrée. Marie, tu n'as pas apporté les saucières. Marie, dépêche-toi.

Je suis allée m'asseoir un instant dans la salle de bains. J'ai croisé mon reflet barré d'un rictus dans le petit miroir au-dessus du lavabo et j'ai tiré une cigarette de ma poche. Au moment où j'allais l'allumer, quelques coups à la porte m'ont fait sursauter. « Marie, tu es là ? Bouge-toi, on a besoin de toi ! »

Les musiciens jouaient, les invités dansaient et mes collègues s'agitaient. Les caisses de vin étaient introuvables, le dessert n'avait pas encore été livré, le commis s'était brûlé la main. La responsable nous engueulait. La routine.

J'évoluais avec prudence autour de tout ce monde, des piles d'assiettes vides en équilibre entre les mains, je faisais le tour des tables. Un couple de danseurs m'a bousculée, je ne les ai même pas regardés.

J'étais fatiguée de me dépêcher.

Alors que je servais un invité en face de lui, il a croisé mon regard. Aucune réaction. L'ordure. Il discutait avec ses voisins de table, chacun de ses éclats de rire m'a fait l'effet d'une gifle.

Plus tard, « Lana Turner » est passée près de moi. Elle m'a adressé un sourire. Les musiciens avaient arrêté de jouer. J'avais une boule dans la gorge. Je suis repartie en cuisine, le dessert était arrivé.

Alors que je servais le gâteau, m'approchant progressivement de sa table, il a levé le bras, et a claqué brièvement des doigts pour attirer mon attention. Je me suis penchée vers lui, ma joue était presque contre la sienne. Il n'avait pas changé de parfum.

- Oui Monsieur ?

- Un verre de vin rouge, s'il vous plaît. Je crains que vous n'ayez débarrassé trop vite, Mademoiselle.

Il a ri, et je n'ai pas pu m'empêcher de rire, moi aussi.

Il n'y avait personne dans la cuisine. J'ai pris un verre propre dans le vaisselier. Où était ce foutu vin ? Il restait une bouteille près de la caisse éventrée, posée sur le plan de travail. Un coup d'œil sur l'étiquette. « 1947 ». « Grand vin ». J'en ai versé dans le verre. Un peu trop, ça a débordé. J'ai observé les reflets pourpres de la robe. Une odeur de fruits rouges, de bois, peut-être. Une gorgée. Les arômes étaient incroyables. Une autre gorgée.

Je me suis appuyée contre le plan de travail, et j'ai fini le verre. Je me suis resservie. Encore une fois. Quelle puissance. J'ai même bu au goulot. Je n'aurai plus jamais l'occasion de boire un tel vin. J'étais déterminée à ne pas en laisser une goutte.

Mon regard s'est fixé sur les éclats de verre que j'avais ramassés tout à l'heure et jetés dans un seau. Du verre blanc. Il paraît que ça porte bonheur. J'ai ri de nouveau.

C'était vraiment un très bon vin.

MAMAN ME L'A AVOUE IL Y A LONGTEMPS

Soha Safai

Jules sursaute en entendant les bruits de pas sur le parquet haussmannien à l'autre bout de l'appartement, et a le temps de resserrer sa cravate. Il vient de rentrer du travail, il est à l'étroit dans ses chaussures vernies et sa chemise aux plis impeccables, mais il n'aime pas se relâcher vestimentairement sous prétexte qu'il est chez lui, il calcule que les regards attirés par ses habits sont autant de moins qui se poseront sur son crâne de plus en plus dégarni.

- Tu as deux minutes ?

Jules essaie de chasser l'image de cette femme pas si jeune qui lui a cédé tout à l'heure sa place assise dans le métro. Les tête-à-tête avec son fils sont rares, il veut en profiter.

- Pour toi, Marc, toujours.

Le jeune homme aux cheveux longs ne le regarde pas, les yeux sur son portable où vient d'apparaître un texto de Carl.

Alors tu l'as la thune pour le week-end en Italie ?

- J'ai besoin d'argent.

La boule dans la gorge de Jules n'est pas due à la cravate. La dernière fois que Marc est venu lui parler, il y a bientôt trois semaines, c'était pour la même raison.

- Marc, je sais que l'on a envie de profiter de la vie, à ton âge. Si tu reprenais mon entreprise, tu aurais plus d'argent que tu peux rêver, et moi je serais tranquilisé sur l'avenir de ce que j'ai construit.

- Mais c'est vraiment important, cette fois.

- Si au moins tu me disais pourquoi ? J'ai eu vingt ans un jour, moi aussi...

- Bon d'accord. C'est cette fille.

Jules a un sourire attendri, fier, nostalgique. Son fils est tellement beau, tellement plus beau que lui à son âge. Lui n'avait pu compter que sur son intelligence et le prestige de son travail pour séduire sa femme. Lui n'avait pu compter sur le soutien de son père, qui ne cherchait pas à le comprendre et ne le comprenait pas.

- Je reconnais bien là mon sang. Allez, de combien as-tu besoin ?

Marc attend que le site mobile de sa banque lui confirme le versement de l'argent et a un geste de victoire. Il pianote à toute allure sur son téléphone.

C'est emballé, il est trop con, l'ancien !

Top, mais quand même, parle pas comme ça de ton père.

T'inquiète, ma mère me l'a avoué y a longtemps : c'est pas mon père.

*

Mba a compté. Il a tourné les pages du calendrier chaque jour et compté. Sa femme est partie un 7 décembre. Sept jours pour s'apaiser. Sept pour faire le point. Dix pour reconnaître qu'il n'était pas le seul en tort. Mba a compté, mais elle n'est pas revenue.

Mba s'est dit qu'elle donnerait des nouvelles pour Noël. Puis pour l'anniversaire du petit. Il a compté les feuilles qui restaient sur le calendrier. Mais rien.

Mba a calculé les risques avant de lui dire : elle ne lui ferait plus confiance, mais elle se protégerait. Il n'imaginait pas qu'elle les abandonnerait.

Mba a calculé leurs ressources. Il n'avait pas assez pour deux. Alors, il a partagé. Il a partagé le temps, la nourriture, les comprimés au petit déjeuner.

Mba a calculé les risques sans lui dire : les crampes d'estomac, les douleurs dans les jambes, les maux de tête, il a calculé les jours où il allait bien, il a oublié de compter les jours où il doutait.

Mba a compté les minutes. Les minutes avant que l'ambulance arrive, les minutes devant la porte à l'hôpital sans que les médecins viennent lui parler.

Et ce regard mort. Le regard mort du docteur qui l'évite, celui de son fils qui le fixe.

- C'est un des risques les plus rares de la trithérapie. Moins d'un pour cent des patients en sont victimes. Cécité soudaine et définitive. Je suis désolé.

- Trithérapie ? répète l'adolescent allongé dans l'immense lit blanc. Les vitamines pour que je grandisse plus vite ?

- Oui, mon fils. J'ai travaillé avec des gens atteints du sida, on ne me l'a appris que des années après. J'ai bien compté : c'était juste avant ta conception. C'est pour ça que ta mère nous a quittés, quand je lui ai dit. Je t'ai soigné du mieux que j'ai pu, en partageant mon traitement...

- Papa... Maman me l'a avoué il y a longtemps, avant qu'elle parte. Je ne suis pas ton fils.

*

Xavier resserre sa ceinture, ajuste sa veste noire. Il a maigri depuis la dernière fois où il a mis son costume, quarante ans auparavant.

C'était dans ce bureau sombre où l'on entendait les perceuses de l'immeuble et les klaxons de la rue. Cette femme aux ongles bleus et longs et aux cheveux rouges et courts avait perdu son passé, alors elle lui avait volé son avenir.

- Votre père est responsable de la mort de mon mari, de ma sœur, de mes enfants. C'était lui, le guide. Il aurait dû prévoir l'avalanche. Il a eu la lâcheté d'échapper à ma vengeance en périssant aussi : vous répondrez pour lui.

Xavier y a passé sa jeunesse, sa vie. Il a payé les dommages et intérêt exigés par la survivante, sauvé l'entreprise de son mari, réalisé les rêves de ses fils. Aucune femme n'a voulu de lui, il n'a pas voulu d'enfant. Aujourd'hui, il est quitte. Il lui reste une dernière chose à faire, un dernier mot à dire, qu'il retient depuis quinze mille levers de soleil.

La femme qui le reçoit s'est coupé les ongles et laissé pousser les cheveux.

- Je tenais seulement à vous préciser un élément. Ma mère me l'a avoué il y a longtemps. Il n'était pas mon père.

*

Kan regarde le coucher de soleil en bâillant. Il a un peu faim, mais il est hors de question qu'il se lève pour aller chercher de la nourriture, c'est le rôle des femmes. La sienne tarde. Elle aura de ses nouvelles quand elle reviendra. Se battre, défendre ses prérogatives, il sait faire. C'est le travail des hommes. C'est moins quotidien, mais plus indispensable.

Leurs enfants jouent dans l'herbe, sautent, se courent après. Le plus âgé l'insupporte. Il est trop roux. Une bourrade d'un de ses frères l'envoie rouler à ses pieds. Il n'aime pas son odeur.

- Va jouer plus loin !

- Je fais ce que je veux. Tu n'as pas d'ordre à me donner. Maman me l'a avoué : tu n'es pas mon père.

C'est la dernière parole que prononcera le lionceau.